Ce document est extrait de la base de données textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la Langue Française (InaLF)

Chronique de la quinzaine [Document électronique] : du 14 août 1832 au 31 janvier 1833 / Alfred de Musset

CHRONIQ. QUINZAINE 14 AOUT 1832

p487

Il y a eu relâche toute cette quinzaine au théâtre politique de l' Europe. Ni la conférence de Londres, ni la confédération germanique ne nous y ont donné de représentations nouvelles. Don Pedro lui-même est resté dans les coulisses. Il n' attend, au surplus, dit-on, que des fusils et de la cavalerie pour rentrer sérieusement en scène, et nous jouer la prise de Lisbonne.

De notables évènemens se sont d' ailleurs accomplis, deux révolutions se sont mariées. Une dynastie est morte.

Et d' abord, ce mariage de Léopold avec la princesse Louise, s' est célébré à Compiègne, à ce qu' il semble, bien gravement. Pour divertir le roi belge durant son voyage, on l' avait fait déjà passer sous une infinité d' arcs de triomphe agréablement ornés de drapeaux, de feuillages et de poésies. Toutes les éloquences des municipalités et des sous-préfectures avaient été disposées en relais sur sa route, et à chaque poste il avait dû changer de harangue en même temps que de chevaux. Le département de l' Oise lui a offert encore force divertissemens du même genre avec accompagnement de revues et d' évolutions militaires. Ces réjouissances suffisaient bien au commencement, mais, les premiers jours passés, il fallait absolument trouver un supplément de joie et de plaisirs ; car les revues, les arcs de triomphe

p488

Livros Grátis

http://www.livrosgratis.com.br

Milhares de livros grátis para download.

et les complimens de sous-préfets, voire même de présidens de première instance, cela est fort beau, mais cela fatigue à la longue. Après avoir essayé de la danse, l' on a senti qu' il manquait encore quelque chose, et qu' un spectacle d' un genre national pouvait seul convenablement remplir les soirées. Alors on a écrit à l' opéra-comique de venir au plus vite. L' opéra-comique, qui n' a rien à faire à Paris, ne s' est pas laissé long-temps prier. Il est accouru tout joyeux et si lestement même, qu' à son arrivée à Compiègne, il n' a pas trouvé de salle qui fût prête encore à le recevoir ; de sorte qu' en attendant les chaumières de toile et les bosquets de carton qu' on lui préparait, le vieil étourdi s' en est allé prendre l' air, courir les champs, sa marotte en main, et se promener dans la forêt, fredonnant ses refrains, et chantant ses plus jolis airs aux fauvettes et aux rossignols, qui certes auront profité s' ils savent s' y plaire.
à Paris, à l' occasion de cette alliance, nous avons été moins bien traité. On a tiré seulement quelques coups de canon, puis on a marié des rosières comme en juillet. Nous nous applaudissons fort vraiment qu' on en ait eu seize encore sous la main, pour cette nouvelle fête ; mais il est surtout satisfaisant que nul malencontreux charivari ne soit venu protester contre les choix, ainsi qu' il était malheureusement advenu le mois dernier.
Quel que soit, au surplus, le poids jeté par ce mariage dans les destinées de la France, la mort du duc de Reischtadt n' aura pas assurément sur elle une moindre influence. L' un et l' autre évènement semblent en tout cas devoir consolider les bases sur lesquelles reposent la paix et la tranquillité de l' Europe.
à propos de cette mort, un bruit assez étrange a couru à Vienne. On y a prétendu que le fils de Napoléon avait succombé aux suites d' une blessure qu' il avait reçue à la poitrine dans un duel avec un officier autrichien. Cette explication, que plusieurs feuilles anglaises ont accueillie, nous paraît bien invraisemblable et bien inutile. Il est mort, le pauvre jeune homme, parce qu' il s' est dévoré lui-même, parce que l' air lui a manqué dans cette cour dont on lui avait fait un cachot. Il est mort,

p489

parce que se voyant oublié par la France de 1830, il a désespéré de l' avenir. Il est mort, parce qu' il

n' a pu venir embrasser la colonne ! N' était-ce donc pas assez de ces douleurs-là pour le tuer, cet enfant, qui devait être notre empereur et qui fut le roi de Rome ?
Un homme qui fut aussi la moitié du pape (non point du pape romain, mais seulement du pape saint-simonien) est mort également il y a peu de jours. Ce demi-pape avait été mis à la retraite et réformé par son collègue en pontificat, qui s' était lui-même proclamé pape tout entier, en décrétant l' appel à la femme et la réhabilitation de la chair. Quelques honneurs étaient cependant bien dus aux restes de cette ci-devant fraction de pontife par ses anciens co-religionnaires. Le père suprême actuel et ses disciples étaient donc descendus de la montagne, et venus, tous en grande tenue, afin de célébrer les funérailles du défunt, selon le nouveau rite de Menilmontant. Cette courtoisie n' a pourtant point été accueillie comme elle méritait de l' être. La famille de M Bazard a même poussé l' impolitesse jusqu' à fermer la porte de la maison mortuaire sur le nez du père Enfantin et de son clergé, et ces messieurs ont dû rengaîner leur oraison funèbre, et s' en retourner chez eux avec leurs courtes redingotes.
Il nous faut dire aussi quelques mots d' un personnage bien célèbre en Angleterre et que le choléra vient d' y enlever. Nous voulons parler de Townsend, chef de la police de Londres : c' était un sergent de ville de haut étage, un Vidocq si vous voulez, mais un Vidocq honnête et de bonne compagnie. Chargé non-seulement d' avoir l' oeil sur les filous de la capitale, mais encore d' assister à toutes les cérémonies de la cour, afin d' y veiller à la sûreté des personnes royales, Townsend avait vécu, depuis soixante ans, en quelque sorte dans l' intimité des têtes couronnées. George Iii et George Iv l' avaient surtout honoré de leur familiarité. Townsend s' était fait aussi une grande réputation par son *humour* et par la naïve originalité de son esprit. Quelques-uns de ses mots, quelques anecdotes dans lesquelles il figure, méritent vraiment d' être racontés.

p490

Lors d' une revue à Bagshot, un audacieux voleur ayant réussi dans la foule à dérober à ce prince de la police son chapeau, le roi George Iii s' était infiniment amusé de cette aventure. -" eh ! Eh ! Eh ! Townsend ! Avait dit en riant le roi, vous avez perdu votre chapeau. Ne voilà-t-il pas

un beau gardien que l' on me donne ? Un homme qui
ne peut défendre son chapeau sur sa propre tête !
Vraiment si vous n' y veillez mieux, mon garçon,
vous me laisserez voler ma couronne. "
Townsend était un vrai disciple de la vieille
école politique ; en parlant de George Iv, il
disait souvent : " -Dieu veuille avoir son âme !
C' était là un roi. Il y avait à peine deux ou trois
personnes qui pussent arriver jusqu' à lui ; mais
ce nouveau prince (Guillaume Iv), ce n' est vraiment
que la moitié d' un roi, il se donne à trop bon
compte, et tout le monde peut l' approcher. "
Townsend avait un grand respect pour l' aristocratie,
et cela le choquait singulièrement de voir les
enrichis et les parvenus rivaliser avec la vieille
noblesse en magnificence. à cette occasion, en
parlant de l' opéra de Londres actuel, il disait
un jour à quelqu' un : " ah ! Monsieur, j' allais à
l' opéra il y a cinquante ans, et c' était bien alors
que ce théâtre méritait d' être appelé celui du roi ;
car il n' y avait que la noblesse qui pût y avoir
des loges. Mais à présent vous y voyez une duchesse
et tout vis-à-vis d' elle quelque marchande de
fromage en gros. "
au dernier couronnement, comme il se tenait son
bâton à la main, regardant avec admiration le banc
des pairesses et s' extasiant sur la beauté de
quelques-unes d' entre elles qu' il avait vues,
disait-il, dans les bras de leurs nourrices, il fut
particulièrement frappé des attraits d' une dame
qu' il ne reconnut pas d' abord. Comment cela
pouvait-il cependant se faire ? Cette femme était
belle et de plus comtesse, et il ne savait pas son
nom ! Il apprit enfin qu' elle avait résidé long-temps
à l' étranger, ce qui excusait fort, assurément,
dans ce cas, l' ignorance de Townsend.
Une autre mort, mais une mort violente, une
effroyable exécution dont les journaux ont à peine
parlé, est pourtant certes bien digne d' être
enregistrée dans notre chronique et de figurer au
nombre des faits qu' elle amasse pour les historiens à

venir. On devait dernièrement exécuter à Saint-Flour
un nommé Miquel, condamné comme parricide ; mais
au moment où les bourreaux le viennent prendre afin
de le mener à l' échafaud, cet homme, défendant sa
vie en désespéré, se dégage de leurs mains, les met
en fuite et se barricade dans une cour de la prison.
On va chercher le procureur du roi, qui survient
avec la force armée, et ce malheureux qui se révolte

contre la hache, est bientôt traqué comme un loup derrière sa barricade. On pouvait certes alors bien aisément le tuer, ce n' était pas une grâce, mais c' était de l' humanité, c' était un supplice légal et public de moins. Mais non pas. La justice ne s' y prend point de cette façon. Notre ingénieux magistrat fait seulement casser à coups de fusil les jambes du pauvre diable, que l' on transporte ensuite à l' échafaud sur lequel on l' achève conformément à la loi. Que vous semble de cet expédient ? Ne le trouvez-vous pas merveilleux ?
Voyez-vous d' ici ce miséricordieux homme du roi ? Tenez, le voici qui regarde Miquel avec son lorgnon. Et puis le montrant aux gendarmes : " n' allez pas, leur dit-il avec une sensibilité touchante, n' allez pas me tuer mon condamné. Ne le visez point à la tête au moins ; ce n' est pas à nous qu' elle appartient, messieurs, il ne faut ici que le blesser légèrement, et le mettre hors de défense. Le reste ne nous regarde point ! " oh ! Dites ! N' est-ce pas ainsi qu' en Espagne on coupe d' abord avec la *media luna* les jarrêts du taureau dont on ne peut approcher, afin de le tuer après plus solennellement en lui enfonçant un poignard dans la tête pour la plus grande joie du peuple ?
Après cette scène de boucherie, les scènes d' un intérêt doux et touchant ne nous ont pas manqué.
L' académie française nous a donné, le 9 de ce mois, sa représentation annuelle.
Le spectacle a commencé par un rapport du secrétaire perpétuel sur le concours au prix d' éloquence de 1832, dont le sujet était : *le courage civil.*
dans ce premier concours, l' académie n' a cru devoir couronner l' éloquence d' aucun des concurrens. Un numéro (je ne sais plus lequel), qui avait obtenu déjà l' année précédente, à propos du même sujet, une mention honorable, ayant remanié

p492

son discours, a pourtant été gratifié cette année d' une mention très honorable. C' est un progrès. Nous engageons fort ce numéro à ne se point décourager. Qu' il se remette donc à l' oeuvre. En 1833, on lui décernera, sans doute, une mention excessivement honorable, et peut-être enfin le prix en 1834. Au surplus, s' il est vrai que la patience soit le génie, revenant ainsi deux fois à la charge, ce très honorable numéro nous donne, dès à présent, une haute idée du sien, et nous le tenons vraiment d' avance pour bon et vrai lauréat.
Les prix de poésie et d' éloquence qui seront

décernés en 1833 et 1834 ont été ensuite annoncés.
Le sujet du prix de poésie, c' est la mort de Silvain Bailly, maire de Paris. Les concurrens sont invités à faire là-dessus cent vers, au moins, et deux cents au plus, ainsi qu' à se rappeler que Bailly fut un savant et un littérateur distingué, et qu' il était des trois académies.
Le sujet du prix d' éloquence sera l' éloge historique de M De Montyon. On demande aux concurrens un discours d' une heure de lecture, au plus.
Ainsi donc, prenez-y garde, vous tous qui allez entrer en lice : sachez compter sur vos doigts, et regardez bien à vos pendules. Vous d' abord, messieurs les poètes, ayez de l' inspiration entre cent et deux cents vers, pas davantage ; vous, messieurs les orateurs, soyez éloquens pendant une heure, montre à la main. Un beau vers de trop, une minute d' éloquence de plus que ne le veut le programme, dont nous venons d' extraire les conditions dans toute leur candeur, et l' on vous inflige peut-être une mention très honorable.
Tel n' a point été le sort de M Matter, correspondant de l' institut à Strasbourg, auquel le prix extraordinaire de 10000 fr a été adjugé dans le concours, dont le sujet était : *de l' influence des lois sur les moeurs, et de l' influence des moeurs sur les lois.* il est vrai qu' en homme prévoyant et pour esquiver, le cas échéant, la mention honorable ou très honorable, M Matter avait usé d' un fort habile subterfuge, en produisant son chef-d' oeuvre sous un nom supposé. Mais il faut rendre justice à sa loyauté.

p493

Dès qu' il a su que le prix de 10000 fr lui était décerné, M Matter a pensé qu' il ne lui était plus permis de garder l' anonyme. Il s' est donc hâté d' accourir de Strasbourg à Paris, et il est venu, en personne à l' académie, recevoir la précieuse médaille que lui a remise m le secrétaire perpétuel, après un touchant embrassement qui nous a rappelé ceux que nous donnait à nos distributions du collège M Sylvestre De Sacy, en y ajoutant une couronne de lierre avec les *fables de Florian* .
Que si cependant nous avons eu la satisfaction de voir la figure de M Matter, assurément nous n' en dirons pas autant du mérite de son ouvrage ; mérite plus modeste, plus discret et plus mystérieux encore que le lauréat lui-même, et qui, ne se laissant trahir par aucune citation, n' a voulu paraître et se montrer que dans les éloges dont l' a

comblé le rapport de M Jouy.
Après ce rapport, M Brifaut le directeur, a pris la parole sur les prix de vertu.
Ici nous devons d' abord le déclarer. Ce n' est pas nous vraiment qui jouons la comédie à propos de la vertu. C' est bien l' académie. Ce n' est pas notre faute si ces prix-là sont ridicules, et si la façon dont on les décerne, les rend plus ridicules encore.
M Brifaut, pour sa part, s' est assurément, on ne peut mieux, acquitté de son rôle dans cette parodie.
Après un long préambule, dans lequel il a surtout été question des innombrables dévoûmens qui se sont montrés pendant le choléra, m le directeur est enfin venu aux détails des actes de vertu couronnés.
La vertu, comme nul ne l' ignore, a ses degrés. Quatre personnes vertueuses seulement ont obtenu des prix.
Le premier, le plus important, celui de 5000 fr, a été décerné à Eustache dit Belin, nègre, né à la Martinique. Moi je vous dis tout simplement d' abord qu' Eustache est un nègre. Mais ce n' est pas ainsi que procède M Brifaut. *un homme dont la couleur n' est pas la nôtre,* a-t-il dit en commençant son récit. Voyez un peu quel artifice académique ! Un homme dont la couleur n' est pas la nôtre ! Comme cela laisse l' auditeur inquiet et en suspens ! Comme cela est habile ! Un homme dont la couleur n' est pas la

p494

nôtre ! De quelle couleur est-il donc cet homme ? Cela intrigue. Il y a tant de couleurs diverses ! Si cet homme était de la couleur des broderies de messieurs de l' institut ! S' il était de la couleur de M Brifaut ! Et mille autres suppositions dans lesquelles l' esprit s' égare. Voilà pourtant des effets que nous ne saurions jamais produire, nous profanes qui ne sommes point initiés aux secrets du beau style.
Et c' est de cette façon cependant que M Brifaut nous a raconté une foule d' actions simples et touchantes. Et puis il nous a dit que nous pleurions et qu' il avait excité notre pitié. C' est possible.
Douze médailles de 600 fr chacune ont encore été décernées à des personnes de moindre vertu sans doute, et que l' on s' est au surplus contenté de nommer, ce qui valait mieux.
Du reste, pas un mot sur l' ouvrage de M Ernest De Blosseville intitulé : *histoire des colonies pénales de l' Angleterre dans l' Australie,* et couronné comme le plus utile aux moeurs en 1832.

En revanche et pour clore dignement la séance, M Viennet a donné lecture d' une scène des *états de la ligue* , tragédie de sa façon, qui n' est, a-t-il dit naïvement, susceptible d' être représentée nulle part et dans aucun temps. -en vérité, M Viennet, même avant que vous nous eussiez lu votre fragment, nous étions déjà de votre avis.
Avant de quitter les académies, constatons encore ici l' anathème que celle de Bordeaux, sans doute sous l' inspiration de M Fonfrède dont nous avons admiré récemment des vers si classiquement orthodoxes, vient de lancer contre les enjambemens et autres licences poétiques de la nouvelle école. à la bonne heure. Les académies n' ont-elles pas été instituées pour maintenir la césure au moins autant que la vertu ?
Il nous reste à jeter un coup-d' oeil sur les nouveautés littéraires de la quinzaine.
Voici d' abord l' *histoire de la musique* de M Stafford, traduite de l' anglais par Madame Adèle Fétis, avec des notes, des

corrections et des additions par M Fétis. Ce précis de l' histoire musicale chez les différens peuples est un livre instructif et qui nous manquait absolument. Loin de rien perdre de son mérite dans la traduction, il y a gagné beaucoup au moyen de la supression d' un assez grand nombre de redites qui rendent l' ouvrage original, obscur et confus, et grâces aux éclaircissemens qu' y a joints M Fétis. En somme c' est une importation utile et qui doit être recommandée.
la danse et les ballets, puis la *chapelle-musique des rois de France* , par M Castil-Blaze, sont aussi de petites histoires spéciales, et qui s' adressent surtout aux gens du monde. Si l' érudition s' y montre quelque peu légère, le style l' est assurément beaucoup moins. Ces élégans volumes nous apprendront au surplus autant de science qu' il nous en faut pour nous entretenir gravement avec nos danseuses pendant tout l' intervalle d' une poule à une pastourelle. Ils n' ont vraiment pas, j' en suis sûr, d' autre prétention.
Et que vous semble du *puritain de Seine-Et-Marne* , le nouveau roman de Michel Raymond ? Va-t-on à présent nous demander. Assurément répondrons-nous, quoique le style en soit bien laborieux et bien tourmenté, ce livre est écrit avec talent et habileté ; mais comme la fable, toute simple qu' elle est, s' y traîne lente et pénible ! Ce Bertrand,

qui rappelle trop et trop peu le *David Deans* de la *prison d' édimbourg* , est-il donc encore le puritain, lorsqu' après avoir tué sa fille la prostituée, il descend jusqu' à fabriquer de fausses lettres pour la faire supposer vivante et cacher son meurtre ? Et pourtant cette figure austère est la seule dont les traits aient dans le tableau quelque caractère et quelque netteté. Qu' est-ce, par exemple, parmi les autres personnages, que cette Madame Henriette Brissart ? à quel propos vient-elle prêcher d' abord, puis mettre en action le plus honteux et le plus sale libertinage ? à quoi cela servait-il ? N' était-ce qu' une transition pour amener cette étrange sortie

p496

contre les jardins et contre Le Nôtre, que l' auteur accuse d' avoir travaillé pour l' adultère et la prostitution ? -en vérité, ce livre ne vaut ni *le maçon* , ni *les intimes* , et nous craignons fort que Michel Raymond ne se soit cette fois trompé.

Parlerons-nous maintenant de *l' histoire de la vie et des ouvrages de Châteaubriand* , par M Scipion Marin ? Oh ! Non pas, s' il vous plaît. Cela forme bien deux gros volumes de critique ; mais la critique de M Scipion Marin n' est point du ressort de la nôtre.

Cet auteur s' était déjà fait connaître avantageusement par une manière de comédie satirique intitulée : *le sacerdoce littéraire,* et dans laquelle figuraient et jouaient chacun leur rôle nos plus célèbres écrivains vivans. Entre autres gentillesses dont abondait cette pièce, on y voyait, au second acte, M Charles Nodier jeté par la fenêtre. Ceci peut suffire pour donner une idée de la manière de M Scipion Marin. Il en use ainsi sans façon avec la langue, et ne la traite pas moins cavalièrement.

Quoi qu' il en soit, depuis que M Scipion Marin s' est fait son historien, M De Châteaubriand, qui vient de partir pour la Suisse, a dû quitter, cette fois, la France sans inquiétude, et sûr désormais que son nom ne périra pas.

La revue.

CHRONIQ. QUINZAINE 30 AOUT 1832

p636

Le calme plat a continué de régner toute cette quinzaine sur l' océan politique.
La diplomatie s' est occupée de soigner sa santé. Elle a gardé le lit, elle est allée aux eaux ; bref la paresseuse a pris ses vacances et n' a fait oeuvre de ses doigts.
Les affaires de don Pédro n' ont guère avancé non plus. L' ex-empereur paraît, il est vrai, n' être point pressé. Il se trouve bien à Porto, sans doute ; il y reste.
Quant à Léopold dont les démêlés avec Guillaume ne finissent point, et qui s' est marié probablement pour prendre patience ; emmenant chez lui sa jeune femme, il s' en est retourné comme il était venu, à travers une haie bien serrée de maires et de sous-préfets, et sous un feu bien nourri de harangues et de congratulations municipales.
Une anecdote qui se rattache à cette alliance a été commentée de diverses façons. Chacun sait qu' un ex-ambassadeur à Saint-Pétersbourg n' avait point cru devoir profiter de l' honneur qu' on voulait bien lui faire en l' admettant à figurer comme témoin dans cet auguste mariage. Le ci-devant ambassadeur ne trouvait peut-être point les contractans d' assez bonne maison ! Qui sait ? Quoi qu' il en soit, cet étrange refus, expliqué par la *quotidienne* tout au profit de la légitimité, n' aurait point eu, à ce qu' il semble, les louables mérites de désintéressement et de fidélité que ce journal lui attribue. Les ambassadeurs sont de chair comme les autres hommes. Or, selon la version qui nous est parvenue, celui dont il s' agit ici, lors de la révolution de juillet, se serait trouvé vivement épris d' une très grande et très belle dame qui sympathisait peu avec les exilés d' Holy-Rood. Pour obtenir un regard de ses yeux, sans doute le noble personnage eût fait volontiers la guerre, sinon aux dieux, du moins aux rois de la branche aînée. On n' exigea pas tant de lui. Il lui fallut seulement aller près du czar en qualité d' ambassadeur de la branche cadette.

p637

C' était gagner un coeur à bon marché. Cependant, tandis que l' illustre prosélyte faisait sa cour et son ambassade à huit cents lieues de Paris, à Paris on était ingrate, on l' oubliait quelque peu. Aussi dès que le vent de cette trahison eut soufflé jusqu' à lui sur les bords de la Newa, le diplomate par amour, jugeant sa mission suffisamment

remplie, est-il revenu brusquement bouder dans ses terres, et rend-il la royauté de juillet responsable des dédains et de la légèreté de la grande et belle dame. Voilà qui est injuste, monsieur le ci-devant ambassadeur. Cette dame, assurément, a de grands torts, mais pourquoi donc en punir deux nations qui auraient été si fières de savoir la signature de votre excellence au bas du contrat de mariage du roi Léopold et de la princesse Louise ?

Une académie qui va, sans doute, devenir avant peu bien célèbre, a tenu récemment sa séance annuelle. Nous voulons parler cette fois, non pas de l' académie française, mais de l' académie phrénologique.

Nul n' ignore que la phrénologie est une science qui apprend à juger les facultés intellectuelles et morales de l' homme par l' inspection des bosses de la tête.

Le vice-président de l' académie a ouvert la séance par un discours dans lequel il a particulièrement considéré la phrénologie dans ses rapports avec la politique et les institutions sociales, et il a ingénieusement établi que les examens d' admission à l' école polytechnique n' étaient, pour ainsi dire, qu' une étude phrénologique, à l' aide de laquelle on appréciait les différentes capacités des candidats.

Ceci donne à réfléchir et l' on sent d' abord que cette science va nous faire entrer enfin dans les voies de la véritable perfectibilité. Et vraiment pourquoi donc, non-seulement les capacités des candidats à l' école polytechnique, mais encore toutes les autres capacités ne seraient-elles point appréciées d' après le principe phrénologique ?

Un jour viendra, sans doute, où la loi d' élection et la loi municipale seront refaites sur les bases de cette science. Alors, pour être nommé maire ou député, il faudra justifier non plus de telles contributions, mais de telles bosses. Alors les emplois ne seront plus donnés à l' intrigue et à la faveur, mais selon les diverses bosses de la tête. Ce sera le temps enfin où tout sera bien réglé dans la machine politique et sociale, lorsque chacun occupera la place et exercera la profession que lui assigneront ses bosses.

En attendant cette heureuse époque, je me demande pourquoi l' académie phrénologique ne se charge pas dès à présent, plutôt que l' académie française, de décerner les prix de vertu. Ce serait épargner beaucoup de peine et d' enquêtes à mm de l' institut ; car chaque individu vertueux a la bosse de sa vertu, et la vertu de sa bosse. Aussi n' y aurait-il pas moyen de tromper des prénologistes. Il vérifieraient au seul toucher les vertus dignes de la médaille ou bien du prix, et pour eux ce serait fait en un

tour de main.

p638

Nous recommandons sérieusement ces aperçus aux deux académies.
Les sessions de la cour d' assises auront été bien dramatiques durant cette quinzaine. Nous y avons vu d' abord de sérieuses et véritables tragédies, des condamnations capitales pour délits politiques. Un pauvre jeune homme, entre autres, a été condamné à mort par erreur. Mm les jurés s' étaient trompés. -ceci serait monstrueux si ces arrêts devaient et pouvaient s' exécuter. -ce n' est que triste et déplorable.
En revanche, après le drame nous avons eu la comédie. On nous a donné le procès saint-simonien.
Les apôtres sont venus de Ménilmontant au palais de justice, processionnellement, en grand costume, avec de grandes barbes et de petits bonnets. Le pape Enfantin marchait à leur tête, portant sa profession de père suprême imprimée sur son gilet, comme les marchands de papiers Weynen la leur sur leurs chapeaux.
Les débats de l' affaire n' ont pas été moins curieux que ne l' avait été le cortège. D' étranges querelles se sont engagées entre le président et le père suprême, entre le père suprême et le ministère public. Le père suprême trouvait mauvais que le président se permît de lui rire à la barbe, et le président déclarait que ce n' était point sa faute si le père suprême le faisait rire. Le ministère public ne voulait point souffrir que le père suprême le regardât fixement, et le père suprême affirmait que, pour s' inspirer, il avait besoin de regarder fixement le ministère public.
Après le réquisitoire de l' avocat général et pendant la suspension de l' audience, le nouveau messie et ses disciples ont aussi fait la *cène* à leur façon. Ils ont mangé de la volaille de grand appétit, attendu que le peuple a faim ; ils ont bu du vin de madère et du café à la santé de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.
Enfin sont venus les discours. Chacun des apôtres a parlé à son tour et le plus longuement qu' il a pu, puis le père suprême a pris le dernier la parole et récité son inspiration en homme qui n' est pas bien sûr de son rôle ; développant d' ailleurs sans nulle timidité ses chastes théories sur l' émancipation de la femme et la réhabilitation de la chair, et déclarant que l' esprit et la matière se mêlaient amoureusement en lui.
Le père a conclu en suppliant les juges de considérer

qu' il était fort et beau, et qu' il avait toute la vigueur et toute la puissance d' un carabinier.
Peu touché de ces argumens, le jury a condamné le prophète et ses principaux sectaires à mille francs d' amende et en une année d' emprisonnement.
C' est un châtiment bien sévère, et c' est grande pitié qu' on ait cru devoir traduire devant les tribunaux de pareilles folies qui n' étaient, en conscience, justiciables que des tréteaux du vaudeville et des variétés.
Au défaut du saint-simonisme dont la cour d' assises vient de proclamer la dissolution, une autre religion s' est récemment produite et revélée. L' inventeur en est M Gabriel Bernard de Dijon. Comme il est

p639

encore seul membre de l' association qu' il veut fonder, il peut marcher avec confiance et n' a jusqu' ici rien à craindre de l' application de l' article 291 du code pénal.
Tout le système de M Bernard de Dijon se trouve exposé dans diverses petites brochures intitulées : *la tyrannie à nu ; alkali volatil moral ; la république en vigueur, ou la souveraine puissance revient de son sommeil léthargique ; avis à la pétulante jeunesse ; justice et grâces implorées sous la puissante intercession de la femme, à ce sujet très instamment invoquée.* ne pouvant donner ces manifestes en entier, nous essayerons seulement de les analyser et d' en extraire la substance.
Le *bernardisme* a quelques légers rapports avec le saint-simonisme, en ce sens qu' il prêche aussi une sorte d' appel à la femme. Il veut qu' elle rentre *spontanément* dans l' exercice de la liberté individuelle, inviolablement garantie par la nature *à ce sexe ainsi qu' à l' autre* . M Gabriel Bernard de Dijon ne précipite cependant pas les choses plus qu' il ne faut. Assurément il conviendra de mieux répartir par la suite les charges physiques imposées à l' humanité. Néanmoins le sexe féminin restera, comme il l' est, provisoirement, chargé seul de la production évidente des fruits de la génération commune, en d' autres termes, des accouchemens. On ne le peut nier, ceci est fort sage. Avant de rien changer aux dispositions de la nature à cet égard, il est bon de réfléchir et de prendre quelques avis.
Mais voici le point capital de la doctrine bernardienne.
Toutes espèces vivantes, dit M Gabriel Bernard de

Dijon, sont condamnées à s' entretuer pour éviter de s' entre-étouffer, et l' homme est obligé de se charger lui-même du soin d' expédier partie de sa population pour le soulagement du surplus. Cependant il y parvient à grand' peine, même avec le secours de la guerre et des médecins. M Gabriel Bernard de Dijon appelle la sollicitude administrative sur ce mode de réduction usité jusqu' ici chez les peuples policés, et qui lui semble susceptible de sensibles améliorations.
Les anthropophages, poursuit le réformateur, nous prévalent en sagesse. Ils mangent leurs vieux parens qui s' en font une fête, et leurs prisonniers de guerre qui ne s' en réjouissent pas moins, attendu que cela leur évite les maladies et autres accidens qui pourraient les affliger par la suite.
M Bernard ne prétend pas que nous imitions absolument cet usage. Il consent bien à ce que nous nous abstenions de ces banquets *surféroces* , qui seraient chez nous, d' ailleurs, nuisibles à la santé ; mais il ne voudrait pas au moins que notre raison perfectionnée nous privât des autres avantages inappréciables que la simple férocité des anthropophages leur assure.
En conséquence, M Bernard de Dijon propose l' adoption du mode d' extinction ou plutôt de destruction régulière que voici :
chaque année, il y aurait une *fête des funérailles* .
Les vieillards plus

p640

ou moins décrépits s' empresseraient de s' y rendre sur convocation, et de se mettre à la discrétion de l' autorité pour être sacrifiés.
M Bernard a calculé qu' à Paris seulement ce serait une affaire de trente mille vieillards. Il ne dit pas, d' ailleurs, comment on les expédirait ; dans tous les cas, il est bien entendu qu' on ne les mangerait point.
Eh bien ! Qu' en dites-vous, messieurs les économistes ; les recettes de Malthus pour modérer l' excès de la population valaient-elles celle de M Gabriel Bernard de Dijon ?
Oh ! Pendez-vous, messieurs du *globe* et du *phalanstère* . Messieurs Fourier, Barrault et Enfantin, pendez-vous. Vous n' aviez point songé à ce mode d' assainissement de la race humaine.
Assurément, nous venons déjà d' assister à de bien divertissans spectacles. Jetons néanmoins un coup-d' oeil sur nos véritables théâtres.
C' est à l' opéra seulement que le public est resté

fidèle. Il est vrai de dire aussi que c' est là seulement qu' on se donne quelque peine pour lui plaire et l' intéresser.
Les dernières représentations de *Robert le diable* ont pleinement justifié les espérances que les débuts de Mademoiselle Falcon dans ct ouvrage avaient fait concevoir. Moins timide et plus confiante, elle a pu librement se livrer à ses inspirations et déployer tous ses moyens. Nul doute qu' une haute fortune ne soit promise à ce jeune et précoce talent.
Les débuts de M et de Madame Taglioni n' ont pas été non plus sans succès.
Madame Taglioni danse avec élégance et légèreté. Elle est jeune, elle est jolie, elle est bien faite. Son unique tort est de s' appeler Madame Taglioni.
Quant à M Taglioni, c' est un danseur de la vieille école. C' est un sauteur intrépide et téméraire. Ce n' est point un homme qui danse. C' est un ressort qui vibre. C' est une balle élastique qui rebondit. Il saute, il saute, il saute, et puis il saute encore. M Paul de sauteuse mémoire n' a jamais assurément sauté si haut ni si long-temps. Il saute au hasard, il saute à l' aventure, au risque de rester accroché comme Absalon aux branches d' un arbre, ou de crever un oeil de figurante. Et vraiment, il n' y a pas de soirée où il ne donne à ces pauvres filles quelque coup de pied, non pas dans les jambes, mais bien dans le visage. à ce jeu, M Taglioni se cassera lui-même indubitablement les siennes. D' ailleurs, il aura beau faire, il ne détrônera point Perrot.
Pour Mademoiselle Taglioni, bien habile aussi sera celle, je ne dis point qui l' égalera, mais qui viendra seulement de loin après elle. Mademoiselle Taglioni nous est revenue de Londres, mariée, dit-on, mais à coup sûr aussi merveilleuse au moins qu' avant son départ. Il n' y a point de mots, en vérité, pour peindre l' admirable perfection de sa danse et de son jeu. Combien elle est belle et passionnée dans *le dieu et la bayadère* . Elle n' y parle point, elle y est muette, et cependant c' est elle

p641

que nous y écoutons et que nous entendons le mieux. Et lorsque son bien-aimé chante auprès d' elle, il semble que les traits et les regards si tendrement expressifs de la jeune fille aient une voix qui complète l' accord et chante avec lui. Et dans *la sylphide* , combien elle est adorablement touchante et gracieuse. C' est une âme qui flotte.

C' est une flamme qui voltige. On ne lui fait pas, comme à ses compagnes, traverser l' air au bout d' un fil, et cependant, sans presque quitter la terre, elle plane bien plus haut qu' elles dans le ciel. Et quand elle danse, avez-vous bien regardé ses pieds si fins et si légers ? Avez-vous vu comme ils suivent harmonieusement le chant de l' orchestre, si bien qu' on dirait qu' ils font eux-mêmes leur partie dans la musique et mêlent à ses accords des trilles et des cadences brillantes. Et puis lorsque la pauvre sylphide est enchaînée par son amant ; lorsqu' elle s' agenouille et lui demande grâce ; lorsqu' elle meurt, lorsqu' elle meurt si divinement, ainsi que doivent mourir les anges, ne vous sentez-vous pas profondément ému ? N' avez-vous pas le coeur et les yeux pleins de larmes ?

Oh ! Monsieur Véron, vous avez dans votre volière de bien ravissans oiseaux. Vous en avez de toutes couleurs et de tout plumage. Vous en avez qui chantent comme des fauvettes et des rossignols. Vous en avez qui ne savent que roucouler comme les colombes et les tourterelles. Mais le plus rare et le plus précieux de tous, c' est votre sylphide. Veillez, veillez sur elle. Soyez attentif. Puisqu' elle vient, dit-on, d' épouser un sylphe, prenez garde, au moins, que cet invisible mari ne vous l' enlève.

Le drame nouveau de la porte-saint-Martin, *le fils de l' émigré* , n' a point obtenu le succès qu' on lui avait promis. Avant la représentation, on avait voulu faire croire que cette pièce était de M Alexandre Dumas. Nous nous sommes sincèrement réjouis d' apprendre que l' auteur de *Henry Iii* n' avait point trempé dans *le fils de l' émigré* , et que la responsabilité devait en retomber tout entière sur M Anicet Bourgeois.

Cette pièce, dont nous n' essayerons même pas de donner l' analyse, repose principalement sur certaines idées politiques qui ne sont, selon nous, ni dramatiques, ni vraies, qui ne sont surtout ni délicates ni généreuses. Y a-t-il, en effet, jamais eu un noble, émigré ou non, qui se prît à haïr le peuple en masse et par système, et qui, pour mieux exercer et développer sa haine, se fît faussaire et mouchard ? Un homme est-il devenu jamais voleur et assassin, uniquement parce qu' il avait du sang d' émigré dans les veines ? Et d' ailleurs, quand même tout cela ne serait point absolument faux, aujourd' hui que la noblesse est mise au néant et pulvérisée, est-ce bien le cas de la traduire sur le théâtre, dans la personne d' un misérable souillé de toutes les bassesses et de tous les crimes ?

à vrai dire, un drame conçu dans cette pensée n' était d' aucune façon possible. L' exécution de celui-ci témoigne cependant quelque savoir-faire et quelque

habileté. Mais à quoi bon employer si peu dignement ce que l' on avait de moyens et de talent ? L' on dépense et l' on appauvrit ainsi

p642

ses propres ressources et celles de l' art, sans profit pour soi ni pour lui. C' est un grand tort.
Quant à la porte-saint-Martin, il faut le déplorer, ce théâtre s' éloigne décidément chaque jour davantage des voies d' amélioration que *Marion Delorme* et *Antony* lui avaient *ouvertes* . Au lieu de nous continuer le drame, il nous a restitué son mélodrame, moins moral seulement, moins innocent, et dans de plus monstrueuses proportions. Il a épuisé toutes les combinaisons possibles de viol, d' inceste et d' adultère, et par une conséquence très logique, il y a eu à la fin de toutes ses pièces une décoration immuable, la conciergerie ; un personnage inamovible, le bourreau, ce qui est devenu monotone. Ce théâtre n' a pas su non plus, ou n' a pas voulu conserver ou employer les comédiens de talent qu' il avait. Il a maladroitement ou à dessein amorti Madame Dorval, notre première tragédienne, et l' a complètement sacrifiée à Mademoiselle Georges. Enfin, il a laissé récemment échapper Bocage, ce jeune acteur plein de chaleur et d' énergie qui lui avait été si secourable.
Bocage vient en effet de passer aux français, et déjà, dit-on, M Victor Hugo lui a confié l' un des premiers rôles dans son drame intitulé *le roi s' amuse* , qui nous est promis pour le commencement du mois de novembre.
Toutes les espérances des vrais amis de l' art se tournent donc de nouveau vers la rue de Richelieu.
La quinzaine s' est terminée par une solennité à l' académie, la réception de M Dupin en remplacement de M Cuvier. Les amis du futur ministre s' y étaient donné rendez-vous, et ont fort applaudi le nouvel académicien. Il est vrai de dire que son discours était semé de traits vifs et heureux. M Jouy a répondu au récipiendiaire avec l' éloquence et le sel classique qu' on lui connaît ; puis est venu le dénoûment obligé de ces sortes de solennités :
M Arnault et ses fables.
La revue.

CHRONIQ. QUINZAINE 14 SEPT. 1832

p775

à défaut de grandes nouvelles du dehors qui nous ont encore manqué totalement cette quinzaine, voici de petits évènemens, de petites anecdotes dont nous avons recueilli çà et là les détails.
Un bruit qui s' est dernièrement répandu dans le monde fashionable politique a produit à Londres une assez vive sensation. On a dit que la soeur de don Pedro, celle qui était régente de Portugal avant l' arrivée de don Miguel, a écrit au roi Guillaume une lettre par laquelle elle le supplie de la délivrer de la rigoureuse captivité que lui fait souffrir son frère, et de l' arracher à un pays où elle est contrainte de subir incessamment le spectacle d' un si cruel despotisme. On a quelque raison de penser que cette requête ne sera pas sans influence sur les décisions du cabinet anglais dans l' affaire portugaise.
L' ex-roi d' Espagne, Joseph Bonaparte, comte de Survilliers, est arrivé récemment à Londres, dans la voiture publique de Liverpool. Depuis lors il habite l' hôtel de Marshal Thompson. Il est maintenant âgé de soixante-cinq ans. Après avoir successivement occupé les trônes de Naples et d' Espagne, il a passé les quinze dernières années dans le voisinage de Philadelphie, se conformant en tous points aux moeurs et aux habitudes des fermiers américains. Le comte de Survilliers passe, sinon pour le plus distingué, au moins pour le plus aimable des frères de Napoléon. C' est un des premiers naturalistes de l' époque. En 1799, il publia un petit roman français assez médiocre, intitulé *moina* . Ses sujets de la péninsule lui avaient donné le surnom de *roi de la bouteille* . Il a eu de sa femme, Mademoiselle Clary, de Toulon, deux filles, mariées maintenant à ses neveux, les fils de Lucien et de Louis Bonaparte, qui hériteront

p776

de ses propriétés. Il paraît certain que l' arrivée du comte de Survilliers en Europe a un but politique, et qu' elle se rattache aux espérances que nourrit encore la famille de Bonaparte, malgré la mort du duc de Reichstadt.
Le comte de Survilliers a, dit-on, raconté que, lors de l' une de ses dernières visites à Washington, il fut reçu par le président Jackson, qui lui adressa ces curieuses paroles : -j' ai toujours fait grand cas de votre famille, et quant à votre

frère l' empereur, c' est lui surtout que j' ai pris pour modèle dans mes guerres. -en vérité, monsieur le président ! Mais vous fîtes à Napoléon beaucoup d' honneur !

Dennis Collins, ce maniaque qui avait, on se le rappelle, assailli, le printemps dernier, le roi d' Angleterre à coups de pierre, vient d' être condamné à mort. Sa sentence, rédigée selon les vieilles formes anglaises, est conçue en de bien étranges termes. Elle déclare qu' il sera pendu par le cou jusqu' à ce que mort s' ensuive, puis que sa tête sera séparée du tronc, et son corps coupé en quatre morceaux qui seront mis à la disposition du roi, afin que sa majesté puisse en faire ce que bon lui semblera.

C' est vraiment un beau cadeau que l' on offre à ce prince ! Quelque reconnaissance qu' il en puisse avoir, il ne l' acceptera pourtant pas assurément.

On ne doute pas, du moins à Londres, que le pauvre fou n' obtienne grâce, non-seulement de la dissection, mais encore de la vie.

Un gentleman de Portsmouth s' est pendu dernièrement après avoir fait un testament, dans lequel il témoigne un mépris de son corps bien inouï, surtout en Angleterre.

Voici quelles instructions a laissées notre gentleman à son exécuteur testamentaire :

" après ma mort, vous enverrez chez M Martell, le chirurgien, pour le prier de faire enlever *ma carcasse* , afin qu' il en dispose selon son plaisir. Si M Martell n' avait point fait enlever, à ses frais, ma carcasse dans les vingt-quatre heures qui suivront mon décès, vous la pourrez offrir à toute personne de la profession de M Martell, qui consentirait à s' en charger aux mêmes conditions ; dans le cas où il ne se trouverait point d' amateur de ladite carcasse, vous aurez soin qu' elle soit cousue dans un vieux sac, et jetée à la mer, de façon toutefois à ce que, pour cette opération, la dépense n' excède point la somme de deux livres. "

ainsi l' honorable gentleman veut absolument être disséqué. Ce n' est qu' en désespoir de cause qu' il consent à se laisser manger par les requins.

Aujourd' hui que Walter Scott est mourant, il n' est point de détail sur son compte qui n' inspire un vif intérêt.

On parle de la prochaine publication de deux nouveaux ouvrages de cet écrivain : l' un intitulé *le siège de Malte* ; l' autre, *bizarro, histoire calabroise.* il serait à souhaiter peut-être, dans l' intérêt de sa gloire, que ces romans ne vissent jamais le jour, surtout s' il ne les a pas écrits antérieurement à son voyage en Italie. Une

publication bien autrement intéressante,

p777

et qui nous est promise, sera celle du journal de l' illustre écossais et de sa correspondance. On sait que, dans ce journal commencé depuis longues années, il a consigné scrupuleusement et avec une grande exactitude toute l' histoire de sa vie privée et celle de ses rapports avec les hommes les plus distingués de l' Europe entière.
Après tant de portraits littéraires de l' auteur d' *Ivanhoé* , il est curieux aussi de voir quel portrait moral en fait James Hoog, dans un spirituel article sur la statistique du Selkirkhire, inséré au dernier numéro du *journal trimestriel d' agriculture* . Parler de Walter Scott comme homme littéraire, dit James Hoog, serait le comble de l' absurdité chez un écrivain qui s' occupe de statistique. Sous ce jour, Walter Scott est connu et apprécié de tout l' univers, partout du moins où les lettres ont pénétré. Mais ceux qui le connaissent seulement par les quelques centaines de volumes qu' il a publiés, ne connaissent que la moitié de l' homme, et non pas même la meilleure. C' est un ami sûr, candide et sincère, exprimant toujours franchement son opinion, qu' elle soit ou non conforme à la vôtre. Il n' est jamais l' ennemi d' un homme, bien qu' il puisse l' être de ses principes, et je ne crois pas que, dans tout le cours de sa vie, il lui soit jamais arrivé d' offenser quelqu' un. Son impartialité comme juge est si bien établie, que jamais nul individu, riche ou pauvre, n' a même essayé d' exercer sur ses décisions la moindre influence. S' il pouvait pourtant se laisser aller à quelque sentiment de partialité, ce serait en faveur des braconniers et des pêcheurs de nuit. Ils prétendent tous au moins qu' il existe une véritable sympathie entre eux et lui ; ils vous diront qu' il y a en sir Walter Scott quelque peu du vieux sang contrebandier, et que si les circonstances le lui eussent permis, il se fût montré parmi eux l' un des plus déterminés. Et vraiment on assure que, dans sa jeunesse, parfois il prenait son fusil, et s' en allait tirer à la dérobée quelque coq de bruyère.
Sa constitution était des plus vigoureuses. Ses épaules, ses bras, tous ses membres étaient taillés en force. Aussi, comme l' observait Tom Purdie, s' il n' eût pas été boiteux, à force de courir les champs, le gaillard se serait fait assurément pincer une bonne fois.
L' acteur Claremont, le Desmousseaux de l' Angleterre, qui est mort dernièrement à Londres, dans sa

maison, rue Percy, est un remarquable exemple du chemin que l' on peut faire avec une bonne conduite et de l' économie, sans avoir d' ailleurs de bien saillans moyens. Ce comédien fut originairement engagé au théâtre de covent garden aux appointemens de 10 livres par semaine. Il mettait de côté la meilleure partie de cette somme, vivant dans une chambre dont il ne payait le loyer que 12 livres par an et ne mangeant d' habitude, pour son dîner, qu' une côtelette de mouton qu' il préparait lui-même chez lui. Il s' arrangeait néanmoins pour se faire inviter à dîner en ville quatre ou cinq fois la semaine, ce qui lui épargnait alors jusqu' aux frais de la côtelette.

p778

Lorsque John Kemble dirigeait le théâtre de covent garden, Claremont jouissait d' une haute faveur, non point pour l' excellence de son jeu, mais pour la précision et la régularité de sa tenue sur le théâtre et hors du théâtre. Il apportait tant d' attention dans l' accomplissement des conditions mécaniques de son état, qu' il fit dire alors de lui : vous voyez en quel endroit de la scène Claremont a posé son pied ce soir, et bien mettez un clou à cette place, et dans six mois, que Claremont joue le même rôle, et vous retrouverez ce clou sous son pied.
John Kemble faisait le plus grand cas de cette pointilleuse exactitude, et il répétait à tous les jeunes acteurs : " étudiez M Claremont, messieurs, étudiez M Claremont. "
cependant par la suite et peu-à-peu les appointemens de M Claremont se trouvèrent réduits à 3 livres par semaine, et on le menaça même de les soumettre à une plus forte réduction. Mais, pour éviter cette humiliation, comme il avait d' ailleurs amassé une petite fortune, il quitta le théâtre et fit son tour de France et d' Italie.
Il y a quelques années, comme il revenait à Londres après une tournée dans les comtés, durant les vacances de covent garden, sir Harris, le directeur, lui demanda comment il avait passé son temps. -oh ! J' ai couru l' Angleterre, répondit Claremont. -et qu' avez-vous joué ? -Richard Iii, monsieur, deux fois. -deux fois ! Oh ! Non pas sans doute deux fois dans le même endroit, Monsieur Claremont, dit en souriant sir Harris.
Une complète réconciliation paraît s' être opérée aux courses d' Egham entre le duc de Sussex et le roi Guillaume. C' est encore un symptôme qui ne

présage guère la réapparition des *tories* au pouvoir.
Un journal de la Toscane parle d' un miracle tout récemment inventé par un certain M Moccia, ecclésiastique d' environ cinquante ans, et qui s' est fait déjà connaître, en Italie, comme auteur de plusieurs ouvrages classiques. Ce prêtre possède, à ce qu' il semble, comme Jésus-Christ, la propriété d' être insubmergeable (qu' on nous pardonne l' expression). Il se jette indifféremment dans la mer, dans les rivières, dans les torrens, dans les mares et dans les puits, et reparaît immédiatement à la surface de l' eau, les bras croisés et sans la moindre apparence de gêne. Son plus grand divertissement est d' aller se coucher et dormir sur la mer pendant la chaleur. Le secret de ce miracle consiste en ce que le corps de M Moccia pèse trente livres de moins qu' un volume d' eau de même dimension.
Des lettres de Zante racontent une anecdote tout-à-fait caractéristique et qui peint à merveille les moeurs douces et civilisées des nouveaux sujets du prince Othon. Deux militaires anglais, sur l' invitation du célèbre Colocotroni, étaient allés passer chez lui quelques jours. Tout l' état-major du chef moréote était habituellement admis à sa table, chacun de ses officiers ayant toujours alors, au moins, quatre pistolets chargés et deux poignards à sa ceinture. Un jour, pendant le dîner, l' un d' eux

s' étant enivré, brisa une assiette et devint fort bruyant et singulièrement incommode pour les convives. Trois fois Colocotroni le pria assez rudement de se tenir tranquille, ou bien de quitter la table ; mais comme il ne cessait point de crier et de troubler la réunion, le vieux chef saisit un pistolet et le dirigea sur son homme, jurant horriblement qu' il l' allait tuer s' il bougeait davantage. Par bonheur le grec prit la menace en bonne part et profita de l' avis ; l' affaire en resta donc là. Mais une autre fois, un officier grec se trouvant trop péremptoirement contredit dans une discussion, prit aussi un pistolet à sa ceinture, et, par manière de réfutation, faisant immédiatement feu sur son contradicteur, l' étendit raide mort percé d' une balle dans la poitrine.
à Paris nous avons eu pendant cette quinzaine des concours de chevaux et de peintures.
Nous avons reçu de notre académie de Rome des tableaux et de la sculpture qui n' ont eu guère

à lutter ensemble que d' insignifiance et de pauvreté. On se lassera peut-être quelque jour de tant dépenser pour n' avoir ainsi en Italie de pensionnaires que les médiocrités. Assurément ce n' est pas la peine d' envoyer ces messieurs fabriquer si loin les chefs-d' oeuvre qu' ils nous expédient. Après les concours de chevaux, les concours de peintures, viennent les concours de journaux ; chaque jour amène le sien ; chaque chose, chaque individu a sa feuille. Vous voyez que nous ne manquons pas de spécialités : les pères de famille ont leur journal, les mères ont leur journal, les femmes en couches ont leur journal, les petits enfans ont leur journal, les tailleurs ont leur journal ; il n' est pas jusqu' au Vésuve qui n' ait son journal ! ! Pourtant, dans cette grande création de journaux de toutes formes et de toutes couleurs, il restait une lacune : oui, messieurs, une lacune ; la voirie n' avait pas son journal ! Grâces donc soient rendues à M Daubanton qui vient de combler cette lacune : son *journal de la petite et grande voirie* sera une chose vraiment utile, et qu' on doit encourager.

L' opéra nous a donné, la semaine dernière, une représentation de *Fernand Cortez* . C' était une exhumation véritable. Cependant, il faut le dire, tout gâtés que nous sommes, depuis dix ans, par la musique merveilleuse de Rossini, nous n' avons pas entendu sans plaisir cette grave et vigoureuse partition de l' auteur de la vestale. Madame Damoreau, qui remplissait le rôle d' Amazili, par la chaleur et la suavité de son chant et de son jeu, n' a pas contribué faiblement au succès de cette reprise.

Le théâtre français s' est enfin piqué d' honneur et nous a gratifiés d' une espèce de drame qui s' appelle *Clotilde* .

Ce n' est vraiment pas la faute de Mademoiselle Mars si cet ouvrage n' a que médiocrement réussi, car elle y a montré plus d' énergie et de puissance qu' elle n' en avait encore déployé dans aucun de ses rôles tragiques.

p780

Mais que voulez-vous ? Messieurs Bossange et Frédéric Soulié nous ont à leur tour produit une pièce taillée en petit et réduite d' après les monstrueux patrons de la porte-saint-Martin. C' est le même astre sanglant qui éclaire ce drame aussi peu vrai, moins habile seulement, moins vigoureux que ses modèles. C' est toujours le bourreau qu' on

y voit poindre à l' horizon, dès le premier acte. Ne cherchez-là, d' ailleurs, non plus ni naturel ni consistance dans le style et dans les caractères. On s' y acharne encore impitoyablement à des lieux communs, bien vieux déjà pourtant et bien usés, tels par exemple que les épigrammes sur la diplomatie et sur les femmes. Il y est dit de ces dernières, *qu' elles ne trouvent impertinens que ceux qui ne le sont pas assez,* -et autres maximes de cette force. Le quatrième acte offre seul quelques scènes de passion sentie. La situation a porté les auteurs en dépit d' eux-mêmes. Mais nous le répétons, la pièce n' existe que par Mademoiselle Mars. Quant à Ligier, il nous a semblé médiocre, et puis nous sommes un peu de l' avis d' un brave monsieur qui était placé près de nous, et trouvait que cet acteur n' était pas supportable en habit bourgeois. Cela est cependant fâcheux. On ne peut pas toujours avoir sur la tête le casque d' Achille ou le bonnet de Louis Xi.

La quinzaine n' aura pas été stérile pour la poésie. Outre l' ode magnifique sur Napoléon Ii, de M Victor Hugo, qui, nous devons l' avouer, a mis en défaut notre critique, nous avons eu celle de M Charles Lassailly sur le même sujet, puis un fougueux dithyrambe à M Guizot par M Leclère, et une touchante complainte à l' infortuné Ramus par un anonyme. Il est inutile de dire que ces derniers morceaux se chantent, si l' on veut, sur l' air du *maréchal de Saxe* .

Voici que maintenant se présente à nous *la cucaracha* , nouvel ouvrage de M Eugène Sue. Si vous me demandez ce que c' est que *la cucaracha* , moi je vous répondrai qu' en espagnol, c' est un ignoble insecte qu' en français nous appelons cloporte. M Eugène Sue, qui poétise davantage, vous dira que c' est une mouche qui pique, et qui a la vertu de faire chanter ceux qu' elle a piqués. Or, M Eugène Sue suppose qu' il a été piqué par cette mouche. Mais, au lieu de le contraindre à chanter, elle le contraint à nous raconter des histoires, et voilà pourquoi la collection de ces histoires s' intitule : *la cucaracha* . C' est bien. De toute façon *la cucaracha* est un excellent titre de livre. C' est un titre selon le coeur des libraires, un titre éminemment propre à figurer en lettres d' un pied sur une immense affiche, pour le plus grand ébahissement des badauds : c' est un titre à succès.

Quoi qu' il en soit, *la cucaracha* se compose de contes et de nouvelles déjà publiés en partie dans cette *revue* et dans d' autres recueils, ce qui nous dispense d' en parler avec beaucoup de détails. Les contes plus ou

p781

moins maritimes sont les meilleurs que renferme le livre de M Eugène Sue. *le présage* est une peinture vive et animée de la bataille de Navarin. Les *aventures de Narcisse Gelin* et les *voyages de Belissan* sont des charges fort gaies et fort amusantes. *mon ami Wolf* a peut-être le tort de rappeler trop et trop peu la *partie de trictrac* de M Mérimée. Le *remords* et *crâo* , dont la scène se passe en terre ferme, nous semblent tout-à-fait inférieurs aux morceaux que nous venons de nommer. M Eugène Sue est vraiment un homme de mer ; hors de ses navires, on voit qu' il est mal à l' aise. Il trébuche et ne marche qu' à peine. Et puis son style perd infiniment à n' être point saupoudré de termes de marine. Cela lui ôte beaucoup de son éclat. Ce jeune écrivain fera donc bien, selon nous, de s' en tenir à sa spécialité. Qu' il continue de naviguer, tandis qu' il a le vent prospère ; seulement si quelque orage brise jamais son bâtiment et le jette à la côte, alors ce sera pour lui le temps de prendre terre, si faire se peut.
Nous ne terminerons pas sans annoncer aux amateurs de livres aimables et curieux la publication depuis si long-temps attendue du *déburau* de M Jules Janin. Oui, le *déburau* de M Jules Janin.
M Jules Janin peut bien dire cette fois *mon déburau* , sans que personne lui conteste le pronom possessif. C' est M Jules Janin qui a fait ce grand homme. Ce grand homme lui appartient.
L' histoire complète qu' il nous en donne est assurément l' un de ses plus jolis feuilletons. C' est une charmante plaisanterie en deux charmans volumes dignement illustrés par le crayon spirituel de M Tony Johannot. Rien ne devait manquer à cette consécration de la gloire de l' illustre pierrot des funambules.
La revue.

CHRONIQ. QUINZAINE 30 SEPT. 1832

p107

Cette quinzaine aura bien été celle, sinon des grandes nouvelles, au moins des grandes mystifications.
C' est d' abord sa majesté catholique que l' on a fait mourir télégraphiquement. Là-dessus, tout le monde

politique et financier de s' émouvoir ; les spéculateurs de se lancer dans de savantes opérations de bourse, et les publicistes dans de profondes discussions sur la loi salique. On avait fait déjà bien des marchés à terme et bien des combinaisons de régence ; mais ne voilà-t-il pas que quatre jours après sa mort, Ferdinand Vii s' avise de ressusciter ! Voyez un peu quel désappointement pour messieurs les publicistes et messieurs les spéculateurs ! Les premiers en sont pour leurs prévisions, ce qui ne les ruine pas en somme ; parmi les autres, beaucoup pour leurs fonds, ce qui leur coûtera davantage, assurément.
Autre mystification :
on avait fait aussi grand bruit d' une guerre contre la Hollande. De concert avec les anglais, nous allions enfin attaquer le roi Guillaume par terre et par mer ; nos troupes et nos vaisseaux se mettaient en mouvement, et le maréchal Gérard était encore une fois parti pour l' armée du nord. En grossissant ainsi la voix et avec tout ce vacarme, voulait-on seulement effrayer le monarque néerlandais et lui arracher par surprise une adhésion aux protocoles ? Je ne sais : mais nous n' avons pas long-temps brandi nos sabres en l' air ; les voici déjà pacifiquement rentrés dans leurs fourreaux ; voici que nous nous sommes remis, comme auparavant, à promener nos patrouilles sur la frontière.
Quant au remaniement ministériel, c' est une tapisserie qui se fait chaque jour et se défait chaque nuit.
Il y a surtout M Dupin qui donne bien du fil à retordre aux doctrinaires,

p108

qui s' efforcent de le prendre au piége de leur ministère. M Dupin est à Paris. L' ordonnance qui lui inflige l' intérieur ou les sceaux est signée : on croit le tenir ; oh bien oui ! M Dupin est déjà parti. Voici qu' il s' est réfugié dans la Nièvre ; voici qu' il se cache dans sa terre de Raffigny. Et les autres Dupin, savans ou non, de courir après leur frère ; et M Persil, le procureur-général en personne, de se mettre en campagne pour essayer de rattrapper le fuyard ! Une mort malheureusement trop certaine, et qui ne sera pas démentie comme celle du roi d' Espagne, c' est la mort de l' auteur de *waverley* . Ainsi donc encore un puissant génie, encore un grand poète, encore un grand homme frappé ! Combien en quelques mois ! ... Cuvier, Goëthe et puis Walter Scott ! Mais nous ne devons pas nous plaindre, a

dit un malin journal, il nous reste notre bibliophile
Jacob.
Charles X a dû quitter Holy-Rood, et s' embarquer
pour aller chercher sur le continent un exil plus
confortable. Qu' il aille en paix ! Il n' y a rien
à dire sur une pareille misère ; il faut s' écrier,
avec M Victor Hugo :
pas d' outrage au vieillard qui s' éloigne à pas lents !
C' est une piété d' épargner les ruines.
La statue de James Watt, l' inventeur de la machine
à vapeur, vient d' être récemment placée à Westminster,
dans la chapelle saint-Paul : c' est bien juste. Si
les rois s' en vont, voici l' avènement de la machine
à vapeur, le grand levier du siècle, sa vraie
divinité. à la machine à vapeur donc les statues
et les autels au panthéon et à Westminster.
Le célèbre amiral Codrington, appelé récemment
en duel par un jeune homme au sujet d' une discussion
électorale, n' a répondu à cette provocation que
par l' offre d' une explication publique devant les
électeurs. Pour que la conduite de l' amiral, dans
cette circonstance, fût approuvée ainsi qu' elle
l' a été généralement en Angleterre, il ne lui
fallait assurément pas moins que ses antécédens
de Navarin.
à Paris, le plus magnifique scandale de la quinzaine
a été, sans contredit, la *justification* de
M Barthélemy.
-mais de quoi donc, m' allez-vous demander, était
accusé M Barthélemy, pour que lui, l' accusateur
du siècle, se vît contraint de se justifier ?
-oh ! De peu de chose ; il va vous le dire lui-même.
De méchantes langues voulaient qu' il eût vendu son
génie à la police de 22000 fr à 157000 fr : les
calomniateurs n' étaient pas d' accord sur la somme.
Mal leur en a pris, en vérité, de chercher querelle
à M Barthélemy :

p109

s' ils ont oublié à quel homme ils avaient affaire,
il a soin lui-même de le leur rappeler. Rien que
dans la préface de son plaidoyer, voyez un peu
comme il traite ces pauvres gens ! " ah ! Curius
des saturnales ! S' écrie-t-il, vous venez attaquer
sous son chaume l' indigent et solitaire Juvénal !
Eh bien ! Juvénal vous démolira. "
c' est bien fait, messieurs les curius ; ce sera
pour vous une bonne leçon. C' est votre faute aussi ;
que ne saviez-vous que nous avions un Juvénal en
1832 !
Et puis, en 1832, créatures susceptibles que vous

êtes, vous allez parler vertu, morale et probité
à ce Juvénal, lorsque tout craque de corruption,
vous dit-il encore lui-même, lorsque tous les
épidermes se dissolvent sous le champagne et les
robes de satin ! Vous choisissez bien votre heure :
Juvénal n' aurait jamais cru qu' on eût tant
d' impudence à Paris. Cet anachronisme de pudeur
et cette fanfaronnade d' incorruptibilité le changent
en statue de sel.
Attendez quelques semaines, messieurs les dentatus.
Juvénal fondra votre masque de cire avec le tison
de ses vers. Vous avez voulu des hémistiches
personnels ; eh bien ! Juvénal vous en promet. Il
s' impose aujourd' hui des limites décentes ; vous
n' aurez pour cette fois que sept cents vers, ce
qui fait bien, il est vrai, si je sais compter,
quatorze cents hémistiches, somme déjà fort
raisonnable. Mais ce n' est rien encore, Juvénal
ne se contente pas de si peu. Depuis le temps qu' il
en fabrique de ces hémistiches, vous concevez qu' il
ne regarde pas au nombre ; cela ne lui coûte guère,
voyez-vous ; il a un emporte-pièce avec lequel ils
se font tout seuls.
En attendant ces hémistiches qu' il vous promet,
voyons cependant ceux qu' il vous donne dès à
présent.
Notre Juvénal s' adresse d' abord :
... à ce public, juge équitable et sûr,
qui n' ose, sans raison, flétrir un homme pur.
Assurément, ce public-là n' aura garde de flétrir
M Barthélemy.
Il s' adresse encore :
à ceux dont jusqu' ici les deniers populaires
ont acheté sa muse à cent mille exemplaires.
Les éditeurs de *Rome à Paris* savent sans
doute à quoi s' en tenir sur ces cent mille
exemplaires ; quant à nous, nous ne nions point
que la muse dont il s' agit n' ait été achetée avec
les deniers du peuple.

p110

Poursuivons. M Barthélemy rappelle les grands
travaux de sa vie, cette époque aventureuse
... où sa féconde rime
fatiguait chaque mois le prote qui l' imprime.
Avez-vous oublié, s' écrie-t-il,
... que d' une main ferme en stigmates marquans
j' imprimai le remords sur le judas des camps.
C' était fort bien fait à vous, monsieur le Juvénal ;
au moins, grâce à vous, ce Judas-là avait-il des
remords : c' était quelque chose.

Après avoir énuméré tous ses chefs-d' oeuvre, depuis
la villéliade jusqu' à *la Némésis* et *les*
douze journées de la révolution , lesquelles,
dit au bas de la page une note officieuse, se
trouvent chez Perrotin, l' éditeur, rue des
filles-saint-Thomas, M Barthélemy déclare
modestement qu' il prendra pour jurés
ceux à qui furent chers ces efforts sans rivaux.
En suite de cet exorde arrive l' argumentation. Laissons
encore parler M Barthélemy :
comme un coup de tam-tam un bruit inattendu,
en signalant mon nom, a dit : *il est vendu !*
" fade calomnie ! " s' écrie-t-il. Fade calomnie, en
effet : qu' un homme se vende en ce siècle où tout
craque de corruption, est-ce donc là chose bien
neuve et bien piquante ? Fade calomnie ! Le moyen
d' ailleurs de croire que Juvénal se soit vendu !
Sachez, vous dit-il,
sachez que mes vers seuls, satire, ode ou poème,
me font les revenus du ministre lui-même.
Sachez que jamais
" Cléon, Damis, Valère, Ergaste son ami,
n' ont conspué l' argent plus que Barthélemy. "
je n' ai jamais eu l' honneur de rencontrer ces
messieurs Cléon, Damis, Ergaste et Valère, si
ce n' est à la comédie, où, comme chacun sait, on
n' est point chiche de bourses pleines. Quoi qu' il
en soit, il paraît que M Barthélemy n' est ni moins
riche ni moins généreux que nos amans de théâtre,
et qu' il est en mesure de subventionner les ministres,
bien plutôt que de l' être par eux.

p111

Mais écoutons encore M Barthélemy :
si donc modifiant mes croyances passées,
je caresse aujourd' hui de *nouvelles* pensées,
ne dites pas que l' or, *objet, de mon mépris,*
de ma route quittée a su payer le prix ; ... etc.
Quel était donc cet écrit nerveux de logique ? La
justification de l' état de siége ? Une seconde
note de M Barthélemy a la complaisance de nous
l' apprendre. " j' écrivis, dit-il, la justification
de l' état de siége en deux heures, le jour que la
cour de cassation donna tant de joie aux vendéens
et à tous les hommes du drapeau blanc. J' ose dire
que cette brochure, où la conviction indépendante
éclate à chaque ligne, a ébranlé bien d' autres
convictions ; son succès a été immense. "
M Barthélemy ose dire cela !
Aviez-vous d' ailleurs, par hasard, ouï parler de ce
succès immense, voire même de la brochure ? Non pas

moi, je vous assure.
C' est que nous ne savions pas vraiment tout ce que
nous devons de reconnaissance à M Barthélemy ;
nous ignorions encore, par exemple, que tandis
qu' on se battait au cloître saint-Merry, quand
Paris entier allait périr, le poète s' est écrié :
... qu' on sauve cette ville !
à tout prix qu' on l' arrache à la guerre civile !
Qu' on donne le repos à mes concitoyens !
Ainsi M Barthélemy cria le 6 juin : " qu' on sauve
cette ville ! " et la ville fut sauvée ; mais s' il
n' eût pas crié cela, que serions-nous devenus,
dites ? Ne frémissez-vous pas, rien qu' en y songeant ?

p112

Au surplus, c' est de cette grande époque que date
la conversion de M Barthéley. Alors, dit-il,
alors j' ai ramolli mon *ancien* caractère.
Je n' ai plus regardé pour voir au ministère
quels hommes ou quels noms secondant mon désir,
nous avaient fait à tous un *merveilleux loisir* ; ...
etc.
Oui, dites cela, si vous en avez le front, messieurs ;
dites si ce style n' était pas en effet bien
inattendu ; dites-le.
M Barthélemy, qui, dans son prologue, avait promis
de donner un supplément à Sénèque, à La Bruyère
et à La Rochefoucauld, nous a tenu parole.
Entr' autres maximes et aphorismes de sa façon, en
voici de fort remarquables :
le crime d' aujourd' hui sera vertu demain.
L' homme absurde est celui qui ne change jamais.
Le coupable est celui qui varie à toute heure.
Ainsi, selon la doctrine de M Barthélemy, on peut
changer tous les jours, mais non pas à toute heure :
à toute heure, ce serait trop, ce serait fatigant ;
changer tous les jours, c' est bien assez, cela
laisse une latitude suffisante.
M Barthélemy dit plus loin que du temps de *la
Némésis* on l' a supplié bien souvent d' attaquer
le roi, ce qu' il a prouvé, dit-on, irrécusablement,
par la communication des lettres signées que lui
écrivaient les provocateurs.
Il ajoute que le canon du 6 juin a brisé sa plume ;
que
quand la société s' écroule, les poètes,
pour avertir le monde, ont des muses secrètes.
Qu' une *comète* a lui au fond de son âme.
Ayant ainsi, par toutes ces preuves, complété sa
justification, il

avertit ceux qu' elle ne satisferait point de se
bien tenir. " prenez garde, " leur dit-il,
si vous portez la main aux cendres du foyer,
je pourrai, moi fouillant de secrètes archives,
déployer contre vous mes armes corrosives.
" allez, " déclare-t-il en terminant,
allez, souvenez-vous que sans crainte j' agrafe
son histoire à tout nom dont je sais l' orthographe,
et que pour mettre un homme à l' infamant poteau,
j' ai conservé chez moi les clous et le marteau.
Au surplus, ne sera crucifié par M Barthélemy que
qui le voudra bien, car il annonce formellement dans
l' une des notes de son poème qu' il faudra désormais,
pour qu' il se croie obligé de répondre, qu' on lui
adresse un plaidoyer de sept cents vers ; et,
vraiment, il aurait une furieuse envie d' être mis
au poteau par M Barthélemy, celui qui achèterait
cette faveur moyennant une dépense de quatorze cents
hémistiches : ce serait la payer un peu cher.
Nous n' avons pas à nous occuper ici de la question
morale que soulève ce plaidoyer. Sur cette question,
M Barthélemy s' est renvoyé lui-même devant Mm
Carrel, Bert et Chatelain, qu' il a reconnus seuls
pour ses juges naturels ; et nul n' ignore quel arrêt
ont rendu dans la cause Mm Chatelain, Bert et
Carrel.
En ce qui touche la question littéraire, également
soulevée par la *justification* de M Barthélemy,
et sur laquelle nous nous déclarons compétens,
voici notre jugement motivé.
La *justification* ne vaut ni plus ni moins que
la villéliade , que *Napoléon en égypte* ,
que *Némésis* , que tous les autres poèmes
précédemment publiés par le même ou les mêmes
auteurs ; c' est toujours la même pauvre et froide
versification ; ce sont toujours des lignes d' égale
longueur, bien rabotées, rimées avec opulence, et
fortement clouées deux à deux comme deux planches.
Les ouvriers qui fabriquent cette marchandise ne
manquent pas d' une certaine habileté ; ils
connaissent leur métier de rimeurs, et l' on conçoit
aisément qu' ils aient pu faire de cette façon une
Némésis par semaine ; ils étaient hommes à
nous faire une feuille quotidienne, un
constitutionnel en vers. Ne leur demandez
d' ailleurs ni pensée, ni véritable verve, ni poésie ;
tout cela n' est point de leur ressort.
Quant au succès réel qu' ont obtenu quelques-uns des
innombrables

poèmes sortis de la même manufacture, c' est à l' esprit de parti, nullement à leur mérite, qu' il faut l' attribuer ; l' excessive indulgence de l' opposition avait seule transformé en poètes les auteurs de *la villéliade* et de *Némésis* ; la *justification* les fait redescendre à leur rang.

Une autre brochure qui ne demandait assurément pas mieux que de faire aussi son petit scandale, c' est le pamphlet intitulé : *à Louis Philippe roi, Charles Maurice, homme de lettres* . On a cependant à peine parlé de cet écrit. Il est vrai qu' il n' y est guère question que d' une querelle personnelle entre M Charles Maurice et le roi ! M Charles Maurice paraît avoir sauvé, non point la France, ni même Paris, comme M Barthélemy, mais seulement le palais-royal et tous les millions qui s' y trouvaient le 28 juillet 1830. Il était bien naturel, en vérité, que M Charles Maurice comptât sur quelque reconnaissance de la part du propriétaire ; mais, s' il faut en croire le plaignant, Louis-Philippe ne se souvient pas des services rendus au duc d' Orléans. Non-seulement il n' a point remercié M Charles Maurice comme il convenait, mais il l' a reçu à la cour plus que cavalièrement, et, ce qui est plus grave, il a poussé l' impolitesse jusqu' à faire discontinuer les abonnemens que prenait autre fois la liste civile au *courrier des théâtres* . -ô ingratitude des rois !

Ces griefs de M Charles Maurice sont, au surplus, racontés dans sa brochure avec assez d' esprit et d' originalité, et surtout avec une naïveté de journaliste fort divertissante.

Jetons maintenant un coup-d' oeil sur nos théâtres, qui nous font pour la saison d' hiver tant de magnifiques promesses.

le roi s' amuse, de M Victor Hugo, est aux français en pleine répétition. Cet ouvrage se monte, dit-on, avec le plus grand soin et le plus grand luxe. Si, comme nous sommes fort disposés à le croire, il n' y a point d' exagération dans les éloges qu' on lui accorde d' avance, il doit nous dédommager amplement du succès de *Clotilde* .

à la porte saint-Martin, M Alexandre Dumas va faire jouer *l' échelle de femmes* , en expiation du *fils de l' émigré* .

On parle aussi d' un nouveau drame de M Alfred De Vigny, dont le titre est encore un mystère, et dans lequel Madame Dorval nous serait enfin rendue. Vienne donc vite ce drame, et avec lui Madame Dorval ; que nous ayons encore cette double obligation à l' auteur de *la maréchale d' Ancre* ,

qui nous a donné déjà tant de belles et bonnes choses !
L' opéra vient aussi de publier un programme qui ne nous promet rien moins pour cet hiver que deux opéras de Mm Scribe et Auber, deux ballets de Mademoiselle Taglioni, le *don Juan* de Mozart, et enfin un autre opéra intitulé : *Ali Baba ou les quarante voleurs,* dont la partition

p115

est due à M Cherubini, et sera probablement le dernier ouvrage de ce compositeur.
Hâtez-vous donc, mesdames du faubourg saint-Germain et de la chaussée-d' Antin. Si vous n' avez pas encore arrêté vos loges à l' opéra, hâtez-vous, vous n' avez pas à perdre un moment ; car chacun sait, voyez-vous, qu' il n' en sera pas du programme de M Véron comme de celui de l' hôtel-de-ville.
Pour l' opéra-italien, vous devez être assurément pourvues dès à présent, sinon c' est votre faute.
M Robert vous a bien prévenues que l' ouverture de son théâtre aurait lieu le 2 octobre ; et puis il vous a déclaré qu' il vous donnerait, entre autres nouveautés, *la straniera* de Bellini, et une *Francesca di Rimini* , composée exprès à votre intention. Il a fait aussi pour vous de nouvelles et bien précieuses acquisitions. Vous aurez les deux demoiselles Grisi, Madame Boccabadati et Madame Ekerlin, toutes admirables personnes, dont les voix et la beauté sont, à ce que l' on assure, également merveilleuses. Vous aurez encore Tamburini, le Rubini des basses, et vous garderez Rubini lui-même, votre cher Rubini, cet incontestable roi des *tenors* .
Donc, mesdames, si vous n' avez point profité de l' avis qui vous était adressé ; si vous ne vous êtes point assuré pour cet hiver l' accès de la salle Favart, en vérité, je vous plains de tout mon coeur ; mais, je vous le répète, c' est votre faute.
Quant à l' opéra-comique, si éminemment national dans la rue saint-Martin et la rue saint-Denis ; l' opéra-comique, ce vieil enfant à l' agonie, qui ne veut pas mourir et qui ne peut vivre, je ne vous en dirai vraiment point de mal : ce serait trop cruel à moi d' empoisonner ainsi ses derniers momens ; le pauvre malade sent bien, d' ailleurs, lui-même sa position. Pour s' étourdir, il a beau chanter encore ses refrains d' autrefois ; il ne se peut plus dissimuler que son état est désespéré, et que tous les médecins l' ont abandonné.

On raconte que récemment encore, lorsque ce triste opéra-comique, ayant été contraint de fuir son désert de la rue ventadour, faisait restaurer pour son usage la salle des *nouveautés* , plusieurs des anciens sociétaires censuraient ces réparations, et que tous étaient d' avis que la salle était trop petite ; mais le bon opéra-comique s' écria douloureusement : " plût à Dieu que telle qu' elle est, elle pût être pleine de vrais amateurs ! "
pour la morale de cet apologue, nous renvoyons à la fable de La Fontaine.
La revue.

CHRONIQ. QUINZAINE 14 OCT. 1832

p237

Enfin nous tenons un ministère ! Enfin un ministère nous est né ! Certes ce n' a pas été sans peine ! L' accouchement a été laborieux et difficile. Plusieurs mois ont à peine suffi à cet enfantement ; qu' importe, au surplus ? Le temps fait-il rien à l' affaire ? Ce ministère introuvable, il est enfin trouvé ! Enfin le voici mis au monde et venu à terme !
-mais est-il né viable ? Vivra-t-il ?
-oh ! Patience, attendez ! Ne savez-vous pas que l' on vous annonce pour le 19 novembre, à la chambre des députés, une consultation de plus de quatre cents docteurs ? Ces messieurs-là, voyez-vous, prononceront seuls et sans appel l' arrêt de vie ou de mort du nouveau-né. Jusqu' au mois de novembre, patience donc ! Attendez.
Quoi qu' il en soit, et provisoirement, on a fabriqué pour M Thiers et pour M Guizot de petits départemens de l' intérieur et de l' instruction publique boîteux et démembrés. On leur donne petite part au gâteau, tandis que l' on fait bonne *mesure* à Mm Barthe et D' Argout, à la portion desquels on ajoute les cultes, la garde nationale et les préfets. Mm De Broglie et Humann démêleront, s' ils le peuvent, l' écheveau assez embrouillé de nos affaires étrangères et financières. M De Rigny reste en panne à la marine ; le maréchal Soult présidant et brochant sur le tout.
Quant à Mm Louis, Montalivet, Girod de l' Ain et Sébastiani, que l' on avait tués déjà de leur vivant, comme le roi d' Espagne, ils sont morts bien décidément, après avoir joui de l' inappréciable avantage d' entendre eux-mêmes leur propre oraison

funèbre.
D' ailleurs de convenables honneurs leur sont rendus. à l' exception du général Sébastiani, qui se charge de s' ensevelir modestement lui-même dans son hôtel du faubourg saint-Honoré, on enterre magnifiquement les autres à la chambre des pairs et à la liste civile.

p238

On leur dore la tombe autant que possible. C' est bien ! Que l' on écrive encore sur le monument des défunts : " aux grands ministres de l' intérieur, des finances, des affaires étrangères et de l' instruction publique, l' Europe reconnaissante. "
au surplus, en cette saison d' automne, en ce triste mois d' octobre, tous les ministères du monde semblent vouloir se flétrir et tomber comme les feuilles de nos arbres.
Ferdinand Vii vient aussi de renouveler son cabinet. Pour éprouver ses fidèles conseillers, le rusé monarque s' était avisé de faire le mort comme Argan dans *le malade imaginaire* . Grâce à ce stratagème, ayant pu juger sainement du dévouement de ses favoris, il leur a rendu pleine justice selon leurs mérites.
Mais en Espagne, le choses ne se passent pas avec autant de courtoisie que chez nous. Nous exilons au Luxembourg les ministres disgrâciés. De Madrid, c' est un peu plus loin ; c' est à Burgos qu' on les envoie. Heureux encore ceux qui s' en tirent de cette façon !
Il est encore fortement question d' un remaniement du ministère anglais. Puisse M De Talleyrand, qui n' a voulu partir de Paris qu' après avoir vu s' écrouler le nôtre, ne pas arriver à Londres pour assister à la chute de celui de lord Grey !
C' est qu' en effet le sceptre de ce fondateur de la réforme pourrait bien être avant peu brisé par la réforme elle-même.
Assurément du moins, quand notre ambassadeur de sinistre augure va descendre et reparaître à son hôtel, on dira dans le *hanover square* : " oh ! Oh ! Voici M De Talleyrand ! Détrône-t-on quelqu' un ici ? "
le premier acte de notre nouveau ministère a été de lancer dans la chambre des pairs soixante nouveaux membres. Il était temps, en effet, de repeupler quelque peu la salle du Luxembourg. En dépit de toutes les fournées passées, ses bancs étaient encore une fois déserts. Vraiment (que l' on nous passe cette vieille comparaison

mythologique) cette chambre est comme le tonneau
des Danaïdes ; on a beau la remplir de pairs,
elle est toujours vide.
Nous avons pu faire ces jours derniers un rapprochement
bien honorable pour notre moralité, et qui l' est
fort peu pour celle de nos voisins de l' autre côté
de la Manche. Les crimes paraissent devenir si
rares en ce moment chez nous, que les bourreaux ne
nous servent presque plus à rien, et que l' on a dû
récemment mettre à la réforme et à la demi-solde
quelques-uns de ces estimables fonctionnaires. C' est
le contraire qui arrive maintenant en Angleterre,
et les exécuteurs des hautes-oeuvres ne peuvent y
suffire à leur besogne.

p239

à la dernière session des assises de Londres, le
recorder , dans son discours au grand jury,
déclara aux membres qui en faisaient partie qu' à
son grand regret il n' apercevait point encore de
terme à leurs travaux. C' était une chose déplorable,
ajouta-t-il, qu' en moins de deux mois les assassinats
se fussent élevés, dans la ville, à 89, ce qu' il
ne se rappelait point avoir vu jamais depuis les
nombreuses années qu' il siégeait en la cour, si ce
n' était seulement à l' époque des troubles de 1780.
Dira-t-on maintenant que nous ne valons pas nos pères,
ou bien que nos voisins sont plus honnêtes gens que
nous ?
La mère de Napoléon est toujours mourante à Rome.
Voici sur elle quelques détails intéressans extraits
du journal d' une dame anglaise de haut rang :
" j' ai vu Madame Létitia Bonaparte pour la première
fois, dit cette dame, au commencement du mois de
mai 1828, dans les beaux jardins de la villa de
M Mills, sur le mont Palatin. Elle y était
venue accompagnée de son fils Jérôme, l' ex-roi de
Westphalie, et de sa femme la princesse Catherine,
fille du roi de Wurtemberg, de son chapelain, de
sa dame de compagnie et de quelques autres personnes
de sa suite. Ayant entendu dire que Madame Bonaparte
n' aimait point rencontrer des étrangers, nous nous
étions retirés dans un endroit écarté du jardin ;
mais Jérôme, qui avait vu ma voiture dans la cour
de la maison, nous fit prier de le rejoindre, et
nous présenta à sa mère et à sa femme. Madame
Bonaparte était d' une taille élevée et bien prise,
son maintien avait beaucoup de grâce et de dignité ;
ses traits étaient encore remarquablement beaux, et
l' on reconnaissait parfaitement en elle le modèle
de l' admirable statue de Canova. Et vraiment cette

Hécube de la dynastie impériale était bien la plus belle personnification de la matrone romaine que l' on pût trouver. Elle était fort pâle, et l' expression de son visage avait quelque chose de pensif et de recueilli ; elle s' animait cependant parfois soudainement, et ses yeux noirs lançaient alors pendant un instant de vifs éclairs ; sa contenance ne cessait d' ailleurs jamais d' être noble et majestueuse. Jérôme et son épouse lui témoignaient la tendresse la plus délicate et la plus respectueuse. Ils la soutenaient ensemble, marchaient doucement, et d' après son pas, écoutant attentivement ses paroles. Elle avait une robe de satin gris foncé, un bonnet de la même étoffe, avec un voile de blonde noire par-dessus. Elle portait ses cheveux blancs *à la madonna* . Un superbe cachemire tombait gracieusement sur ses épaules, ses pieds étaient petits et bien faits, et ses mains admirables. En nous présentant à elle, Jérôme avait dit quelques mots des opinions libérales de mon mari, ce qui nous valut un accueil plein de bonté. Madame Bonaparte était convaincue que tous les membres libéraux de notre parlement avaient été favorablement

disposés pour Napoléon, qui était encore l' unique idole de ses pensées. Lorsque je lui dis que l' empereur avait en Angleterre un grand nombre d' admirateurs qui rendaient pleine justice à son génie, elle pressa doucement ma main, et je vis une larme briller dans ses yeux. " pourquoi donc alors, me répondit-elle, avez-vous laissé mourir mon fils sur un rocher ? Ne lui pouviez-vous trouver une prison moins cruelle ? Mais excusez les regrets d' une mère que l' on a privée d' un pareil enfant, ajouta-t-elle, ce ne fut pas d' ailleurs la faute de votre nation, et je lui suis bien reconnaissante de sa sympathie pour Napoléon. " Jérôme détourna bientôt la conversation de ce triste sujet ; mais Madame Bonaparte ne se mêla plus guère à notre entretien que par quelques monosyllabes, quoique ses manières continuassent d' être aussi bienveillantes et aussi gracieuses, et qu' elle conservât avec nous ce ton affectueux qui distingue les dames italiennes de haut rang, surtout lorsqu' elles sont avancées en âge. Lorsque nous eûmes fait le tour du jardin en marchant très-lentement pour ne pas la fatiguer, elle monta dans sa voiture, aidée de Jérôme et de mon mari. Jérôme et sa femme lui baisèrent la main, la

princesse avec autant d' humilité que si Létitia
eût eu sur la tête une couronne, et que si elle-même
n' en eût jamais porté. Madame Bonaparte nous
engagea à la venir visiter. En partant, elle
m' embrassa sur le front et prit la main de mon mari,
en nous disant à tous deux des paroles pleines
d' affabilité. Tous les hommes qui étaient présens,
y compris Jérôme, restèrent découverts jusqu' à ce
que la voiture de la princesse fût partie ; alors
ils montèrent dans la leur et s' éloignèrent aussi.
" il y avait en vérité quelque chose de bien touchant
dans cette entrevue que nous venions d' avoir avec
cette femme célèbre ! C' était la mère de César
marchant au milieu des ruines du palais des Césars,
et pleurant un fils dont la renommée avait rempli
le monde ! C' était la mère de Napoléon soutenue
par un autre fils dont le front avait ceint aussi
le diadème, et qui, maintenant dépouillé de ses
grandeurs, rappelait cette belle peinture du
souverain détrôné, de l' un de nos poètes :
" he who has worn a crown,
when less than kings, is less than other men... etc. "
puis une autre femme était là, soutenant aussi
Madame Bonaparte ; c' était la fille des rois des
vieilles souches, la fille des rois légitimes,
alliée avec la moitié des têtes couronnées du jour,
qui, résistant aux brillantes offres de sa famille,
avait noblement suivi son mari dans sa

chute, et n' avait voulu rien autre chose que partager
la vie obscure à laquelle il était réduit.
" le colonel Tiburce Sébastiani, frère du général
du même nom, corse de naissance, et parent éloigné
des Bonaparte, me disait que Madame Létitia
était accouchée de Napoléon dans un salon, sur un
tapis qui représentait une scène de l' *iliade* .
Elle se trouvait à l' église lorsque les douleurs
la saisirent, et l' on n' eut que le temps de la
ramener dans ce salon, où elle mit au monde un
homme qui devait opérer de notre temps des prodiges
plus grands que ceux des héros d' Homère.
" le colonel Sébastiani nous dit aussi que lorsque
ses enfans n' étaient encore qu' en bas âge, Madame
Bonaparte était citée déjà pour la vigueur et la
dignité de son caractère et de sa conduite. Avec
une nombreuse famille, n' ayant qu' un très-médiocre
revenu, elle pratiquait une économie rigoureuse,
sans que sa maison cessât cependant d' être tenue
sur le pied le plus honorable. Plus tard, lorsqu' elle
vit son fils devenu non-seulement roi lui-même,

mais le dictateur des rois, ni les palais qu' il lui donna, ni la pension d' un million qu' il lui fit, ne purent l' aveugler sur l' instabilité de la puissance de Napoléon, qui ne lui sembla jamais bâtie que sur du sable. L' économie sans avarice qu' elle continua de montrer alors lui a seule permis de soutenir depuis convenablement son rang.
" la mère de l' empereur semblait au surplus bien née pour cette haute situation, à laquelle l' éleva son fils. Toutes ses manières respiraient la vraie grandeur et la majesté. On raconte qu' un jour Napoléon se promenait dans l' une des salles du palais des tuileries, recevant divers grands personnages qui étaient admis à *l' entrée* et venaient lui baiser la main. Plusieurs membres de la famille impériale se trouvaient de ce nombre. Madame Bonaparte arriva lorsqu' il ne restait plus que quelques-uns de ces derniers. Lorsqu' elle s' approcha, l' empereur, avec un gracieux sourire, lui présenta sa main à baiser, ainsi qu' il l' avait fait avec ses soeurs et ses frères. Mais elle, la repoussant doucement, et offrant au contraire la sienne aux lèvres de son fils, lui dit en italien :
" vous êtes l' empereur, le souverain de tous les autres, mais vous êtes mon fils ! " et l' empereur saisissant cette main qu' elle lui tendait, l' embrassa avec tendresse et respect, se montrant ainsi fils aussi digne qu' elle s' était montrée digne mère !
" le duc de Reichstadt, surtout depuis la mort de Napoléon, occupait continuellement la pensée de Madame Bonaparte. Elle a cependant encore assez vécu pour le voir aussi mourir. "
à Paris, à l' opéra, sans qu' on ait doublé pour cela le prix des places, nous avons eu double spectacle toute cette quinzaine.
D' un côté, dans le foyer, c' était la doctrine ; la doctrine au teint

p242

jaune et bilieux, se promenant les mains croisées derrière le dos, avec cette morgue et cette suffisance qu' on lui connaît ; la doctrine avisant, devisant, revisant ; la doctrine faisant et défaisant ses listes de pairs et de ministres ; la doctrine infatigable, sans cesse ourdissant des trames sans cesse rompues ; la doctrine méditant, complotant, tâtonnant, essayant de circonvenir la presse, et cherchant à faire tomber le *constitutionnel* dans ses filets ; la doctrine envoyant ses philosophes en campagne, par les couloirs et les escaliers dérobés, expédiant ses courriers à Strasbourg,

et tendant ses piéges à la porte des loges des ministres.
De toute cette diplomatie de coulisses et de foyer, vous savez ce qu' il est résulté.
Mais dans la salle, il se jouait d' autres scènes, plus intéressantes et plus aimables ; les oreilles et les regards étaient énivrés. On était heureux, on battait des mains. On écoutait Madame Damoreau, ou bien l' on suivait au ciel Mademoiselle Taglioni.
C' est aussi pendant ces soirées-là, que s' est établi et pleinement confirmé le succès du *serment* , opéra nouveau de Mm Scribe et Auber.
à l' occasin du poème de M Scribe, nous ne nous engagerons pas assurément dans la guerre que font les feuilletons aux libretti, depuis un temps immémorial. Il serait sage pourtant d' en prendre son parti. Tant que les poètes ne viendront pas aux musiciens, il faudra bien que les musiciens s' arrangent de M Scribe et consorts, et que nous nous en contentions nous-mêmes. Et puis, d' ailleurs, qu' importe ? Mm Auber, Rossini et Meyerberr mettent leur riche musique sur les pauvres poèmes de M Scribe, comme on met un tapis magnifique sur une vieille et mauvaise table, et, dieu merci ! Nous ne regardons alors et ne voyons que le tapis.
Ainsi, quant au *serment* , nous n' avons ni compris ni essayé de comprendre la fable et les paroles de cet opéra, mais nous avons pleinement joui de la brillante et gracieuse partition dont M Auber l' a revêtu. Parmi les nombreux ouvrages de ce compositeur, il y en a peu qui offrent autant de chants spirituels et élégans. Dans une autre couleur, le final du second acte, morceau plein de chaleur et de caractère, est aussi l' un des plus vigoureux qu' ait écrit l' auteur de la *muette* .
Nous qui venons tard souvent pour parler d' un nouvel ouvrage, nous qui venons souvent après tous les feuilletons qui l' ont examiné, nous devons au moins combattre et rectifier leur critique sur les points importans, lorsqu' elle nous semble injuste et mal fondée.
Beaucoup de journaux se sont élevés contre le bonnet de coton blanc

qui figure dans le *serment* sur la tête de maître Andiol l' aubergiste. Ils ont trouvé que cette coiffure était indigne de paraître au grand opéra, qu' elle en déshonorait la scène, et devait être reléguée aux variétés. Sur cette question, nous sommes d' un avis entièrement opposé. L' emploi du

bonnet de coton dans l' opéra nous paraît au contraire une hardiesse digne d' éloge, et ne doit pas, selon nous, être moins encouragé que l' usage du mot propre dans la poésie. Le bonnet de coton, surtout quand il est frais et blanc comme celui de Dérivis, est très-fort de mise, et peut se produire partout.
Il s' était, au surplus, déjà récemment hasardé, quoique timide et honteux, au troisième acte du ballet de la *tentation* , sur le coin de l' oreille des diables cuisiniers, à travers les soupiraux du pavillon. Mais ce sera du *serment* que datera l' avénement définitif du bonnet de coton à l' académie royale de musique.
Le théâtre-italien nous a produit déjà quelques-uns des débuts qu' il nous avait promis. La marche a été ouverte par Madame Boccabadati. Madame Boccabadati est une cantatrice habile et savante, dont *matilda di sabran* n' a pu nous permettre d' apprécier encore bien le talent. Mais un succès incontestable et sans restriction a, de prime abord, accueilli l' apparition de Madame Eckerlin et de Tamburini dans la *cenerentola* .
Le chant de Tamburini tient du prodige. Nous n' avions pas jusqu' ici l' idée de tant de douceur et de flexibilité unies à tant de puissance. La grâce de la force est bien la suprême grâce.
La belle et touchante voix de Madame Eckerlin émeut profondément. Elle est venue faire retentir en nos ames des cordes u
al 1
en nos ames des cordes qui ne vibraient plus depuis que Madame Pasta nous avait quittés.
Félicitons-nous ! Quoi qu' il arrive, quelque poignantes que soient les inquiétudes qui pourront nous assiéger cet hiver, nous aurons des soirées de larmes, des soirées de consolation et d' oubli.
Le salmigondis.
Nous avions eu déjà des contes bruns, des contes bleus, des contes noirs ; voici maintenant des contes de toutes les couleurs : voici *le salmigondis.*
si nous en croyons sa préface, *salmigondis,* c' est moins que rien ; c' est un livre qui n' en est pas un, et cependant c' est un livre glané dans toutes les intelligences et parmi toutes les célébrités ; c' est un livre sans conséquence, et pourtant c' est un livre qui a vingt chances pour une d' être amusant.

p244

Dans les cas où ces définitions diverses ne vous

donneraient point une idée parfaitement claire du *salmigondis* , l' éditeur vous dit plus nettement, dans la même préface, qu' il sera trop heureux si, par la littérature galvanique dont nous sommes obsédés, il trouve assez d' imaginations fraîches, de coeurs naïfs et de jeunes esprits, pour ne pas rire aux simples récits de chastes et modestes passions, d' histoires très-vraisemblables dont se compose son recueil.

Après cette formelle profession de foi, quelques lecteurs seront peut-être fort surpris de rencontrer dans *le salmigondis, la danse des morts* , de M Charles Rabou, et *la cheminée gothique* , de M Alphonse Brot.

-qu' est-ce à dire, s' écrieront ces candides personnes, veut-on nous donner ces contes pour des contes couleur de rose ? Ne voilà-t-il pas bien du galvanisme littéraire s' il en fut, et du plus complet ?

-oh ! Répondra l' éditeur, faisant effort pour s' empêcher de rire, pourquoi, messieurs, prenez-vous les préfaces au mot, ou plutôt pourquoi les lisez-vous ? Je vous annonce au surplus des contes de toutes les couleurs. Or le fantastique est une couleur de contes fort à la mode, à moins de faire mentir mon titre, sinon ma préface, je ne puis donc en conscience vous dispenser du fantastique.

Soit. Il faut d' ailleurs en convenir, l' éditeur ne nous a administré qu' une dose très-raisonnable de fantastique ; le fantastique n' est point la couleur dominante de ce premier volume du *salmigondis* .

le shelling, par Madame De Bawr, et *d' heureux jours en 93* , par M X, sont de petites histoires pleines de délicatesse, et dont le naturel et la simplicité n' ont nullement exclu l' intérêt.

Antoine Pinchon est un conte américain écrit avec cette verve spirituelle qui caractérise surtout le style de M Jules Janin.

Un des meilleurs morceaux du volume, c' est assurément *l' épisode de la vie d' un pacha* , par M édouard Disaut. Il y a là de la vraie couleur de l' orient.

Dire que *le comte Chabert* , de M De Balzac, se distingue par les qualités et les défauts ordinaires de cet écrivain, ce n' est en vérité ni le louer ni le blâmer médiocrement.

Lorenzo Dempierra, de M Buponi, n' est évidemment qu' un pastiche d' Hoffmann, mais c' est l' un des mieux faits que nous ayons lus.

Quant à *l' île des fleurs* , nous avouons humblement n' avoir rien compris à cette histoire, non plus qu' à son style. Son auteur, M Sands, n' est pas, j' imagine, celui d' *Indiana* .

p363

Depuis l' avénement du nouveau ministère, malgré tout le bruit que l' on a fait à la frontière, malgré les cris menaçans qu' on a jetés ; bien que l' on ait entonné chaque jour, matin et soir, le *chant du départ* , la guerre n' est devenue ni plus ni moins imminente ; le glaive est demeuré, comme il était auparavant, suspendu sur l' Europe. On a seulement agité quelque peu le fil qui le retient en l' air.
Qu' on se rassure d' ailleurs, le fil est bon. L' épée ne tombera point, et ne blessera personne.
Mais une révolution discrète et paisible s' est accomplie silencieusement en Espagne, sous les auspices de la reine. L' exil de Calomarde et d' Alcudia a été promptement suivi du renvoi de toutes leurs créatures. La régente n' a pas balancé non plus à s' entourer des principaux représentans de l' opinion constitutionnelle modérée. Nouvelle Marie-Thérèse, elle a parcouru leurs rangs, sa fille dans les bras. C' était une heureuse et habile inspiration.
Parmi les hommes honorables que l' Espagne voit avec le plus de confiance consultés en ce moment sur ses voeux et ses besoins, il convient de distinguer le comte Ezpeleta et Cambronero, l' éloquent et courageux avocat qui se dévoua si noblement à la défense des victimes politiques sacrifiées à Madrid en 1830.
Il faut le dire aussi. Ce ne fut pas non plus la faute de la jeune reine si Miyar et La Torre furent à cette époque livrés au bourreau. Chacun sait que, pour obtenir leur grâce, elle n' épargna ni les supplications ni les larmes, et qu' elle se jeta même aux genoux du roi. Mais Ferdinand Vii ne souffrait pas alors de la goutte. Il eut assez de force pour aider son épouse à se relever, tout en lui refusant le plus gracieusement du monde

p364

et pour le salut de ses sujets, le pardon des condamnés. Or, il arrive aujourd' hui que ce bon prince est malade, et garde le lit ; l' Espagne, il est permis de l' espérer, ne s' en portera pas moins bien.

Quant à la France, sa santé n' est devenue ni meilleure ni plus mauvaise, quoique ses nouveaux médecins ne lui épargnent point les ordonnances, et se déclarent seuls capables de la traiter, elle ne leur accorde qu' une médiocre confiance, et semble croire que, pour guérir complétement, elle aurait besoin de suivre un régime tant soit peu contraire à celui qu' ils lui prescrivent.

En attendant les représentations prochaines de la chambre, pendant cette quinzaine, nos théâtres ont fait de leur mieux pour nous distraire et nous divertir.

Désespérant de rien imaginer de plus hideux que ses derniers drames, afin de varier nos plaisirs, la porte-saint-Martin a eu l' heureuse idée de nous donner de la laideur physique, comme elle nous avait donné de la laideur morale. Elle nous a donc montré un anglais, nommé, je crois, Tom-Rick, qui imite tour à tour, avec une horrible perfection, le singe, la limasse, l' araignée, le lézard et le crapaud. C' est un spectacle odieux assurément, et qui soulève le coeur ; cependant, à tout prendre, *Tom-Rick* dégoûte moins profondément que *dix ans de la vie d' une femme* ; mieux valent encore les grimaces et les contorsions du corps que celles de l' ame.

Aux italiens, Mademoiselle Julie Grisi a débuté d' une manière bien brillante dans la *semiramide* , et l' on ne doit pas attribuer uniquement ce triomphe à son admirable beauté : il en faut rapporter la meilleure partie à l' élégance de son jeu, à l' étendue de sa voix, et à l' excellence de sa méthode.

L' opéra ne nous a pas révélé seulement le talent de deux jeunes et jolies danseuses, Mesdemoiselles Fitz-James et Varin ; Mademoiselle Falcon n' y a pas seulement continué ses débuts avec le même succès dans *Moïse* que dans *Robert le diable* : nous y avons pu voir encore messieurs les saint-simoniens, majestueusement assis, en grand costume, sur les bancs de l' amphithéâtre, comme nous les avions vus sur ceux de la police correctionnelle.

Après nous avoir montré tant de divinités païennes, et jusqu' au paradis chrétien, c' était bien le moins que l' opéra nous montrât aussi les dieux saint-simoniens. L' olympe de Ménil-Montant manquait à son répertoire.

Vous le voyez donc, cette religion n' est pas morte, comme on l' avait dit. On la rencontre encore dans les rues et dans les passages. Elle se promène et se crotte sur le boulevart, en pantalon blanc, en jaquette noire, et en

casquette rouge. Elle chante, elle prêche, elle écrit et fait des circulaires.
En voici par exemple une toute nouvelle qu' elle vient d' adresser par la petite poste, aux grands hommes du siècle qui se trouvent en ce moment à Paris.
Cette circulaire a pour sujet l' *attente du père* .
-qu' est-ce donc que le père attend ? M' allez-vous demander.
-toujours la même chose, le père attend la femme libre, la femme de gloire et d' enthousiasme,
-la messie.
" que fait-elle à cette heure ? S' écrie le père, depuis si long-temps je l' aime et je l' attends ; dis-moi, mon dieu, dis-moi si déjà elle m' aime aussi ; dis-moi surtout si elle veut encore quelque chose de moi. "
ceci laisserait supposer que la femme libre n' est pas entièrement inconnue au père, et qu' il lui a donné déjà quelque chose. Il n' en est rien pourtant, comme on le verra tout à l' heure.
Plus loin, le père implorant aussi des femmes libres à l' usage de ses fils, s' écrie encore :
" ils souffrent mes enfans, ô mon dieu, car parmi les hommes tu les as choisis hommes de désir ; ils souffrent, car ils ne peuvent vivre long-temps privés de la moitié de leur vie. "
que toutes les femmes libres se hâtent donc d' accourir. Vous le voyez, mesdames ! Le père et les fils attendent. Les hommes de désir sont pressés ; ils souffrent, ils vont mourir peut-être. Accourez ; il y a péril en la demeure.
Mais ne songeant plus bientôt qu' à la femme libre dont il a besoin personnellement, le père dit encore :
" Dieu puissant, elle me connaîtra. Tu n' as pas voulu fatiguer mon corps par de rudes travaux, tu m' as fait homme ; tu m' as donné ta vie de force ; elle me connaîtra. "
puis, tout d' un coup faisant un brusque retour sur lui-même, le père se trouve indigne de la femme de gloire et d' enthousiasme que le seigneur avait promis d' attacher à sa vie d' homme. " elle ne me connaît pas, ajoute-t-il triste et découragé. Je ne te la demande plus, ô mon Dieu, elle ne me connaît pas ! "
elle ne connaît pas le père, cela est positif ; donc il ne lui a jamais rien donné. Mais comment a-t-il pu dire tout à l' heure : veut-elle encore quelque chose de moi ? Vraiment je m' y perds.

Quoi qu' il en soit, le père se ravise bientôt, et redemande à grands cris la femme qu' il ne voulait plus. Il s' indigne, il s' emporte. Il trouve étrange que Dieu ait mis ses fils privilégiés à de si rudes épreuves : Moïse au désert, Jésus sur une croix, Mahomet dans les combats, Robespierre à l' échafaud, Napoléon à Saint-Hélène, et Saint-Simon au grenier.

p366

Qu' il ait cependant ainsi traité ceux-là, à la bonne heure encore. Aucun de *ces hommes* n' avait prétendu sauver la femme de son esclavage, et s' unir à elle par le libre lien du divin amour.
Aucun d' eux n' avait été vraiment aimé d' elle. Aucun d' eux surtout ne l' avait aimée comme l' aime le père. Aucun d' eux n' avait confessé le nom de Dieu dans la passion qui fait vivre le père. Eh bien ! Dieu n' a pas eu plus d' égards pour le père que pour le vulgaire des grands hommes. Dieu a mis le père, sinon sur la croix, au moins à la cour d' assises, et ce qui est plus mal, il ne lui a pas donné la femme qu' il lui avait promise ! Dieu a manqué de parole au père !
Jugeant bien, sans doute, qu' il ne gagnerait rien à se fâcher, le père se calme cependant, et revient au ton de la prière. Il essaie de prendre Dieu par la douceur. A-t-il donc tort de réclamer l' exécution d' une promesse que Dieu lui a faite ? N' est-ce pas Dieu qui l' a inondé à l' avance des pacifiques parfums que la femme exhale ? N' est-ce pas Dieu lui-même qui lui a fait venir la femme à la bouche ? Comment le père ne serait-il pas altéré, lui qui a tant besoin de boire la tendresse ?
Le père ne se plaint donc plus ; il se résigne. Il a bien soif, mais il attend, mais il attendra.
" j' attendrai, " s' écrie-t-il en terminant sa circulaire.
Ainsi soit-il !
Comme nous avons l' habitude de tenir nos lecteurs au courant de toutes les religions nouvelles, nous ne pouvons nous dispenser de leur parler de celle que construit en ce moment M Amable Bellée.
M Amable Bellée est, que je sache, le dernier prophète qui ait surgi. Sa doctrine se trouve consignée et développée dans une lettre apostolique et prophétique, adressée par lui, non point aux grands hommes comme la circulaire du père Enfantin, mais tout simplement à messieurs les rédacteurs du journal *l' européen* .
Si M Amable Bellée ne se trompe pas dans ses

prophéties, un immense bien-être matériel doit
résulter pour l' humanité de leur accomplissement.
Il nous annonce d' abord que de grandes compagnies
industrielles dessécheront incessamment les mers
intérieures et l' océan lui-même. On ne conservera
de ces immenses réservoirs que la quantité d' eau
nécessaire pour former de petits ruisseaux ou des
rivières d' agrément. Le surplus de leur lit sera
livré à l' agriculture. La terre, embellie alors
partout ou presque partout de bosquets, d' arbres
contournant des carrés, polygones et serpens de
verdure, produira des fruits de moins en moins
terreux.
Il est évident que nos desserts gagneront singulièrement
à cette nouvelle

organisation du globe ; mais la marine et la
littérature maritime que deviendront-elles, bon
dieu ? M Amable Bellée n' y a donc point songé !
écoutons ce qu' il nous prédit encore.
La femme, poursuit-il, ne parlera jamais, parce
qu' un passé de plus de quatre mille ans dépose
contre l' espérance qu' on pourrait avoir qu' elle
le fît.
Ainsi donc la femme a été muette, est encore muette,
et demeurera muette jusqu' à la fin des siècles. L' arrêt
est prononcé, la femme est muette. Voilà qui réfute
et pulvérise tant de mauvaises plaisanteries qui
de temps immémorial lui attribuaient une vertu
toute contraire.
Revenant à la terre, le prophète déclare que Dieu,
s' en réservant comme par le passé la nue-propriété,
continuera d' en accorder aux hommes l' usufruit,
mais qu' il ne les établira sur ce grand domaine
que comme des fermiers auxquels il le louerait. Dieu
fixera lui-même annuellement et déterminera le prix
du fermage et les redevances en argent ou en nature
auxquelles il aura droit.
Dieu sera également propriétaire de toutes les
villes et de toutes les maisons. C' est à Dieu
seul que l' on devra payer son terme de trimestre
en trimestre. Ces divers arrangemens sont excellens.
Dans les années difficiles, Dieu, j' en suis sûr,
accordera quelques remises à ses locataires, et ne
fera pas d' abord saisir et vendre leurs meubles,
ainsi que cela se pratique maintenant.
Mais laissons le prophète continuer :
ce qu' on appelle commerce aujourd' hui n' aura plus
lieu, dit-il.
Le commerce, bien qu' assez utile quelquefois, étant

en général la source de mille fraudes et d' innombrables banqueroutes, il est sage et moral de le supprimer entièrement. Ceci doit servir d' avis à M D' Argout. S' il tient à garder un porte-feuille, qu' il s' occupe donc dès à présent de se procurer quelqu' autre ministère que celui du commerce.
Quant à la liberté de ce qu' on nomme la presse, elle sera entière, selon M Amable Bellée. Seulement quiconque s' avisera de publier dans un journal un fait inexact sera lapidé sur-le-champ par le peuple assemblé.
Que direz-vous de ceci, messieurs les journalistes, qui trouvez déjà trop rigoureuse la législation actuelle de la presse ? Vous regretterez assurément bientôt les six mois d' emprisonnement et les deux mille francs d' amende. Plus de saisies dorénavant, plus de poursuites contre vous ; aussitôt pris, aussitôt lapidés. Nulle autre forme de procès. Le prophète est formel là-dessus. Il va même jusqu' à retirer au souverain le droit de

p368

grâce en ce qui touche les crimes de la presse, et n' admet pour eux aucune commutation de peine.
M Amable Bellée nous promet encore une loi religieuse universelle qui se prépare en ce moment dans le conseil d' état du ciel.
En attendant qu' elle soit promulguée, il se fera une fusion de tous les peuples de l' Europe sous la direction d' une seule dictature démocratique ; puis l' Europe ainsi constituée s' en ira conquérir l' Asie dans la direction de la Russie, de la mer et de la Perse.
Cette dernière prophétie présente, ce nous semble, quelque contradiction avec l' une de celles qui précèdent. M Amable Bellée oublie que les mers seront supprimées. Nous n' insistons pas au surplus sur cette objection. Si l' Europe est embarrassée, elle se fera montrer le chemin et finira toujours bien par arriver en Asie.
Quoi qu' il en soit, les diverses révolutions que nous prédit M Amable Bellée s' accompliront dans les trente ans qui auront suivi la publication de sa lettre apostolique et prophétique. Il aurait bien voulu que cela se fît plus vite, car il déclare que la terre et les peuples se trouvent à l' heure qu' il est entre les mains de tout ce qu' il y a de plus sale, ce qui, par parenthèse n' est guère poli pour les dynasties régnantes et pour leurs ministères ; -mais chaque chose demande son temps. Ayons donc encore quelque patience et nous verrons

le monde se réformer de fond en comble. M Amable Bellée nous en donne sa parole, après quoi s' étant écrié qu' il a fini, il nous apprend qu' il est du département de la Manche et qu' il demeure à Paris, rue traversière-saint-Honoré, n 15.
Les autres religions nouvelles au prochain numéro.

p369

Scènes de la vie maritime, par A Jal. -god-run.
La littérature maritime coule à pleins bords. C' est un rapide et nouveau courant qui nous arrive et va tout submerger d' abord, comme avaient fait déjà le moyen âge et le fantastique, jusqu' à ce que son onde étant tarie, quelqu' autre littérature nous vienne et lui succède. Je ne saurais dire par exemple laquelle. Une littérature aérienne et céleste, peut-être ! Car, quant à la littérature terrestre, la littérature souterraine et infernale, il n' y faut point songer, non plus qu' à la littérature historico-romanesque. Ce sont toutes mines complètement exploitées par nos romanciers de pacotille, et dont ils ont épuisé jusqu' au dernier filon. Mais avant qu' il soit besoin de recourir au ciel, quelques loisirs nous seront sans doute laissés, car le réservoir de la littérature maritime ne semble pas devoir être de si tôt mis à sec.
Sans parler de l' innombrable foule des livres à la suite qui ne se feront pas attendre, j' imagine, une longue série d' ouvrages maritimes nous est promise par M Eugène Sue, le plus heureux, le plus fécond et le plus original des imitateurs de Cooper.
M édouard Corbière, dont les romans se traduisent, assure-t-on, dans toutes les langues de l' Europe, et que ce succès encouragera peut-être à faire traduire en français *le négrier* , ne s' en tiendra pas, probablement non plus, à ce dernier ouvrage.
Et puis voici M Jal qui déjà nous donne des scènes maritimes comme sous le règne de Walter Scott on nous donnait des romans historiques.
Empressons-nous de le dire, le livre de M Jal est l' un des plus consciencieux et des plus recommandables que nous ayons eu dans le genre maritime. C' est un livre fait avec amour et maturité. Chacune des scènes qu' il contient se trouve accompagnée de notes pleines d' intérêt qui lui servent de complément, et en outre, d' un vocabulaire dans lequel les termes de marine sont expliqués et définis avec une parfaite clarté.
Nous ne dissimulerons pas que cette dernière attention de M Jal pour ses lecteurs nous a surtout vivement touchés et prévenus d' abord en sa faveur. C' est que

seul entre tous les écrivains maritimes, M Jal
a pris en pitié notre ignorance. S' il nous parle
foc, trinquette, bastingage, bouline, godille,
rousture, hublot et *faubert* , il daigne,
par son appendice, nous donner la clé de cet idiome
et ne nous traite point

p370

avec un superbe mépris comme ses confrères, comme
M Corbière surtout, qui nous écrase sans pitié
sous *les enfléchures, les drailles, les culs-de-porc,*
les queues-de-rat et les drisses .
Le livre de M Jal n' est donc pas seulement un livre
agréable et amusant ; par la littérature maritime
dont nous sommes inondés, c' est un livre essentiel.
C' est un manuel nécessaire ; c' est le dictionnaire
indispensable d' une langue qu' il nous faut étudier
à fond et par principes, sous peine de ne rien
absolument comprendre à tous les chefs-d' oeuvre
qu' elle nous menace de produire.
En s' embarquant aussi dans la littérature maritime,
M De Lansac, l' auteur de *god-run* , a pris,
selon nous, un excellent parti. Tant qu' il navigue
et tient la mer, cet écrivain se montre de moeurs
douces et ne verse qu' avec une louable économie le
sang de ses personnages. Mais touche-t-il le rivage,
aborde-t-il un instant, c' est un tout autre homme.
Il ne se plaît plus qu' aux scènes de carnage. S' il
descend à terre, s' il fait quelques pas sur le pavé,
ce n' est jamais que pour y écraser inhumainement
les belles têtes de ses héroïnes.
Parmi les divers contes qui composent le volume de
M De Lansac, nous avons trouvé cependant un
morceau moins frénétique et moins ensanglanté que
les autres.
Ce morceau, c' est *la duchesse* . Voici l' histoire :
plus heureux que le père Enfantin, dans l' essai
de ses regards sur M Delapalme, l' avocat-général,
un capitaine de vaisseau séduit irrésistiblement,
par la puissance des siens, la femme d' un certain
duc, et l' enlève sur un joli yacht.
mariez-vous donc ! s' écrie là-dessus M De
Lansac, en concluant.
Mariez-vous donc ! Réflexion non moins profonde
qu' ingénieuse et fine, et qui termine dignement
ce piquant récit maritime.
Mariez-vous donc en effet, pour que des corsaires
viennent fasciner vos femmes et vous les voler !
Deux mois de sacerdoce, par M A Labuite.
En ce siècle de livres in-octavo, nous, que notre
état condamne à les lire, pauvres *reviewers*

que nous sommes, disposés d' abord pour les humbles in-dix-huit, à une complète bienveillance, nous voudrions vraiment pouvoir déclarer que l' imperceptible volume de M Labutte dit plus de choses qu' il n' est gros, et se distingue par la qualité, sinon

p371

par la quantité ; mais notre conscience ne nous permet malheureusement pas ce mensonge.
Qu' est-ce que *deux mois de sacerdoce* ? Est-ce une nouvelle ? Est-ce une dissertation philosophique ? Ce n' est, il nous semble, ni l' un ni l' autre.
Le récit, -s' il y a là toutefois un récit, -se trouve constamment absorbé par les réflexions morales de l' auteur. Cependant où veut-il en venir par tant de digressions et de rêveries ? Que cherche-t-il à prouver ? Je me le demande encore.
Ce qu' il y a peut-être de plus remarquable et de plus neuf dans ce petit livre, c' est la peine qu' on s' y est donné de numéroter à peu près chacune des phrases qui en composent les chapitres. A-t-on cru qu' elles ressembleraient mieux ainsi à des strophes d' odes ? A-t-on pensé que cela serait plus lyrique ? Je ne sais.
L' enfant de choeur, par M Amédée De Bast.
M Amédée De Bast dit lui-même de son livre, qu' on aurait tort de le juger comme on jugerait un roman.
Il a voulu choisir, ajoute-t-il, les points culminans de la vie d' un homme, et s' est efforcé de les *enluminer* à sa manière.
L' auteur ne nous ayant pas donné d' instructions plus précises, nous ne nous hasarderons pas à porter, sur son ouvrage, un jugement trop formel et trop arrêté.
Nous dirons seulement à M Amédée De Bast, pour nous servir de ses propres expressions, qu' il a en effet bien plutôt *enluminé* que peint véritablement *les points culminans* de la vie de son *enfant de choeur* , et, selon nous, ce n' est pas là le bon procédé, quand on veut faire un beau tableau.
Quoi qu' il en soit, ce livre, roman ou non, n' est pas sans mérite. Il est écrit surtout avec une impartialité politique digne d' éloges.
Et puis, nous y avons compté au dénouement, un nombre assez satisfaisant de personnages tués ou suicidés. L' auteur pouvait assurément profiter de cet avantage, et, sans nuls remords, intituler son histoire : *les cinq cadavres.* il faut lui savoir gré de la discrétion de son titre. Il a tenu plus qu' il n' avait promis.

p489

Enfin, voici madame la duchesse de Berry tombée dans la souricière !
Pauvre femme, qui n' avait commis d' autre crime que de venir écorner et ronger un peu le gâteau de la quasi-légitimité, et dîner au buffet de la branche cadette ! Pauvre princesse amphibie qui vivait depuis six mois, moitié dans les greniers, moitié dans l' eau ! Pauvre salamandre qui se cachait sous le feu éteint de la Vendée ! Pauvre grillon qui se blotissait si bien derrière les plaques de cheminée ! -pauvre grillon, te voilà pris.
Mais ce n' a pas au moins été sans peine. Pour opérer cette importante conquête, il a fallu que le banc et l' arrière-banc des brigades de sûreté fussent mis en mouvement. Il a fallu que la police ordonnât une levée en masse de ses commissaires, et les dirigeât de Paris sur Nantes, en colonne serrée.
La princesse, que cette justice lui soit rendue, n' avait pas mieux demandé que d' épargner à ces messieurs la fatigue et les frais du voyage. Chacun sait qu' elle était venue se livrer entre leurs mains dans la capitale, uniquement pour voir à l' opéra *la tentation* , avec la scène du monstre. Pauvre princesse !
Qu' en pensez-vous, cher lecteur ? M le secrétaire-général du nouveau ministère de l' intérieur n' aurait-il point dû tenir compte à la mère de Henri V de ce dévouement ! Eh bien ! C' est lui cependant qui la fait arrêter. Le secrétaire-général ne se souvient pas du denier apporté par la veuve à la part de recette de l' auteur. Oh ! La poésie de la police est bien ingrate !
Que fera pourtant le juste-milieu de sa prisonnière ?
Ne le savez-vous donc pas ? Ne vous l' a-t-il pas dit lui-même ? Maintenant que la linotte est en cage, on la garde pour les chambres. C' est un cadeau qui va leur être offert, à l' ouverture de leur session. Nos excellens députés, qui se seraient, j' imagine fort bien (...) présent,

p490

devront à leur arrivée statuer sur le sort de l' oiseau captif, s' il ne s' est envolé déjà.
Qu' en adviendra-t-il alors ? On ne le laissera probablement pas croquer au chat. On lui donnera plutôt légalement la clef des champs, en lui recommandant bien de ne plus venir faire son nid dans le blé du treize mars, et manger le grain de la doctrine.
D' ailleurs, ce curieux procès demandera du temps, et pour amuser d' abord l' opposition, on ne pouvait choisir un meilleur joujou.
Quant à la guerre, autre hochet que l' on prépare aux chambres, la représentation prochaine paraît en être définitivement arrêtée. Ce sera un mimodrame à grand fracas et à grand spectacle, et qui doit éclipser même celui qui, sous le titre *de la république et l' empire* , se joue maintenant avec un si beau succès au cirque olympique.
On se battra par terre et par mer, malgré vent et marée, malgré la Prusse et la tempête. L' Angleterre nous amène ses comparses, et se met avec nous de la partie.
Et puis le général Chassé, s' imaginait nous faire pièce, parce qu' il avait quarante mortiers dans sa citadelle. Nous en avons amené quatre-vingts dans la ville. Voilà un gouverneur bien attrapé. Quant aux maisons d' Anvers, ce sera tout profit pour elles. Deux cents pour cent, -cent vingt bombes à la fois ; deux tiers de plus qu' au dernier bombardement.
Les frères Franconi n' auront jamais promis tant de bruit ; mais il faut l' espérer, quoi qu' il arrive, tout se passera comme chez eux en fumée.
Nos théâtres de Paris ont aussi déployé durant cette quinzaine une bien louable activité.
Voyant que la foule ne venait point à ses exhibitions de crapauds et de reptiles, la porte-saint-Martin s' est rejetée de nouveau sur le drame épileptique, qui paraît décidément mieux convenir à ses habitués.
En conséquence, Mm Anicet et Lockroy se sont chargés de gâter, pour la scène de ce théâtre, d' excellens morceaux historiques que M Alexandre Dumas avait publiés dans notre revue. Cependant, si leur *Perrinet Leclerc* a réussi, c' est peut-être grâce à ses décorations et à ses costumes ; ce n' est nullement au moins par le mérite de l' ouvrage, non plus que par le jeu majestueusement étourdissant et monotone de Mademoiselle Georges.
En vérité, l' on ne saurait trop admirer l' inhumaine persévérance avec laquelle la direction de ce théâtre, sans pitié pour l' âge et les infirmités de cette reine douairière, magnifique jadis, mais dont le règne est depuis long-temps passé, s' obstine à nous la donner à toute pièce,

et retient en sequestre l' admirable talent de Madame Dorval, la seule actrice vraiment poétique et passionnée que nous ayons.
On nous promet pourtant de nous rendre enfin bientôt notre tragédienne dans *Béatrix* , ouvrage singulier, dit-on, qui, par la nature du sujet et le nom de son auteur, excite, déjà d' avance un intérêt si curieux. Vienne donc au plus vite Béatrix, et Madame Dorval avec elle.
Vienne aussi, on nous l' annonce, un drame de M De Vigny dont le sujet est encore un mystère. Espérons que le poète ne tardera pas à le produire. On a hâte de revoir au théâtre un talent dont *la maréchale d' Ancre* a révélé la vérité et les ressources dramatiques. Dans le roman historique, dans le roman satirique, dans le poème, dans les genres divers où il s' est successivement appliqué, M De Vigny a su être neuf et original ; il ne l' a pas moins été dans le drame. L' élite du public attend avec impatience le développement de cette branche, qui lui promet de si nobles fruits.
Et, à ce propos, puisque l' occasion s' en présente, faisons remarquer que, lorsque récemment il est échappé à la *revue* de parler des écrivains qui relèvent d' un autre grand écrivain, il va sans dire que les maîtres en tout genre n' entraient pas dans notre pensée. Le grand écrivain dont il s' agissait serait le premier, nous en sommes certain, à repousser une telle prétention : lui-même, il a toujours fait la guerre à l' *école* . Les Lamartine, les De Vigny, les Mérimée, les Barbier, les Dumas, ne *relèvent* que de leur propre direction ; leur pensée n' appartient qu' à eux, ainsi que l' instrument par lequel ils l' expriment.
Aux italiens, le début de Mademoiselle Giuditta Grisi n' a pas été moins heureux que celui de sa soeur. Aussi une vogue égale à celle qu' obtint *le pirate* , l' année dernière, semble-t-elle bien promise pour cet hiver à *la straniera* , délicieux opéra de Bellini, dans lequel la débutante s' est montrée si merveilleusement secondée par Rubini et Tamburini.
à l' opéra, le succès de *Nathalie* , le nouveau ballet de M Taglioni, a été complet. Quelques journaux ont cependant blâmé le fond de cet ouvrage et discuté gravement sa choréographie. Nous, vraiment, nous n' aurons point ce courage. N' est-ce pas d' ailleurs une noire ingratitude que de chercher querelle au père de la sylphide à propos d' une pièce dans laquelle il nous montre sa fille à chaque scène ? Et puis qu' y a-t-il donc d' étrange à ce qu' un amant

se fasse mannequin pour plaire à Mademoiselle
Taglioni ? à ce prix n' en ferions-nous donc pas
autant, et bien d' autres folies encore ? Quoi qu' il
en soit, et en dépit des scrupules et des chicanes
de nos feuilletons, vous verrez que (...)

p492

pas une cour moins assidue à *Nathalie* qu' à
la bayadère et à *la sylphide* .
Une planche importante, qui vient d' être récemment
publiée, mérite à tous égards d' être recommandée.
C' est Daphnis et Chloé dans la grotte des nymphes,
par M Richomme, de l' institut, d' après le tableau
de Gérard. Rien n' est pur et naïf, rien n' est suave
et gracieux comme l' expression de cette belle gravure,
dont l' exécution est d' ailleurs irréprochable. Jamais
le burin consciencieusement classique de M Richomme
n' avait été plus heureux et mieux inspiré.
L' appel réitéré fait par le père suprême à la femme,
n' a pas été stérile, nous sommes heureux de pouvoir
enfin annoncer cette grande nouvelle à nos lecteurs.
la femme libre commence à poindre, et ce qui est
une heureuse préparation, ce qui assure l' avénement
prochain de la messie, *la femme nouvelle* , a déjà
surgi, l' apostolat des femmes est fondé.
Oui, je vous le dis en vérité, l' apostolat des
femmes a été fondé tout récemment rue du Caire,
17, à l' entresol, par Jeanne-Désirée, Suzanne,
Joséphine-Félicité, et Christine-Sophie, toutes
femmes jeunes et prolétaires, dévouées à l' amélioration
du sort de leur sexe, sous la présidence de
Marie-Reine. Ce sont là les noms des dames
fondatrices qui ont élevé la bannière de la femme
nouvelle, leurs noms de baptême au moins ; les
seuls auxquels elles répondent.
Lesdites dames ne se sont pas d' ailleurs bornées
à élever cette bannière, elles ont aussi publié
divers manifestes, dans lesquels elles préviennent
le monde de leur constitution définitive, et lui
révèlent le but de leur mission.
L' héritier de Saint-Simon, le père suprême avait
dit : femmes vous êtes libres ; cherchez donc avec
moi, les nouveaux rapports qu' il convient d' établir
entre vous et moi.
Les femmes nouvelles ne se le sont pas fait dire
deux fois par le père. Elles ont pris au bond la
liberté qu' il leur envoyait, et se mettant d' abord
à chercher quels nouveaux rapports, il convenait
d' établir entr' elles et l' homme, voici ce qu' elles
ont trouvé de mieux pour le moment, ainsi que cela
résulte de leurs manifestes.

La mère Marie-Reine, la présidente, déclare, avant tout, que les femmes nouvelles ont fondé l' apostolat, sans autre ressource que celle de leur aiguille, ce qui ne laissait pas d' offrir beaucoup de difficultés. Je le crois de reste. Il eût été, sans doute, bien plus aisé pour elles de fonder un magasin de lingerie. Mais ces femmes nouvelles sont d' habiles ouvrières. Elles ont conquis leur indépendance à la pointe de l' aiguille. Elles se sont affranchies de la domination de l' homme, en lui faisant des (...).

p493

Après la mère Marie-Reine, voici venir la mère Christine-Sophie, autre fondatrice, qui annonce plus explicitement que la société doit se reconstituer et formuler une morale nouvelle, propre à la satisfaction des besoins, et à l' accomplissement des désirs de chacun et de chacune. Les hommes et les femmes, selon le voeu de la mère Christine-Sophie, seront tenus de travailler conjointement à cette oeuvre. La femme y apportera spécialement sa face aimable et attrayante, et toute la bonne volonté dont elle est capable. Quant aux hommes *nos anciens maîtres* , ajoute Christine-Sophie, qui d' ailleurs on le voit, a complétement secoué leur joug, ils ne nous refuseront pas, je l' imagine, leur concours, et je revendique hautement leur coopération.
S' occupant ensuite de l' éducation des jeunes filles, Christine-Sophie observe avec beaucoup de raison et de sagacité, qu' on ne saurait leur inculquer trop tôt la morale nouvelle.
Mais est-ce donc assez de leur donner des notions d' histoire, de calcul et de géographie ? Est-ce donc là tout ce qu' il leur faut enseigner ? S' écrie alors Christine-Sophie : n' avons-nous pas aussi à leur apprendre une autre science tout aussi importante, et sur laquelle on les laisse dans l' ignorance la plus complète.
La mère Christine-Sophie ne dit pas précisément quelle est cette autre science si nécessaire aux jeunes filles ; ce ne peut-être pourtant, si je ne me trompe, que la morale nouvelle ci-dessus exposée, avec tous ses priviléges et toutes ses franchises.
La mère Joséphine-Félicité, prenant à son tour la parole, ne s' exprime pas avec moins d' énergie et d' éloquence.
Elle se proclame également libre. Assez long-temps, dit-elle, les hommes nous ont dirigées et dominées. à nous maintenant de marcher à notre guise ! à nous maintenant le haut du pavé ! à nous de travailler

corps et âme ! à nous de travailler par nous-mêmes, et sans le secours de nos anciens maîtres !
Il importe de remarquer qu' en ce point la mère Joséphine-Félicité diffère essentiellement de l' avis de la mère Christine-Sophie. La mère Christine-Sophie veut en effet travailler conjointement avec l' homme, tandis que la mère Joséphine-Félicité veut travailler toute seule.
Elle insiste même là-dessus fortement ; puis, exhortant plus loin les femmes nouvelles à briser sans retour avec l' homme, elle leur promet qu' en s' éloignant de lui, elles seront bien dédommagées des plaisirs mesquins qu' il leur offre.
Je ne nie point que ce mode d' affranchissement, proposé par la mère Joséphine-Félicité, ne soit le plus complet de tous. Je doute fort cependant

qu' il obtienne l' assentiment du père suprême. Ce n' est pas, que je sache, à cette liberté là qu' il a prétendu appeler la femme.
La mère Jeanne-Désirée s' adresse à nous dans un langage plus mystique et plus inspiré. Elle prophétise une réforme industrielle et ménagère, accompagnée de la venue de *l' élue de Dieu,* de *la messie* dont la bouche ne restera pas close, ainsi que l' établissement de la religion de l' avenir, belle de l' amour universel.
La mère Susanne, esprit positif et décidé qui ne s' envole pas ainsi par les nuages, s' est chargée de la polémique de l' *apostolat* .
Elle censure donc vivement d' abord une Madame Laure, qui aurait conseillé lâchement aux femmes nouvelles de garder leur esclavage tel qu' il est.
Elle ne tance pas moins vertement le mari d' une de ses amies, personnage brutal et mal appris qui, fatigué d' entendre parler d' émancipation de la femme, aurait un jour déclaré formellement à la sienne qu' il la regardait comme sa chose, sa propriété, et qu' il donnerait sur elle les étrivières, à toutes les femmes libres ou nouvelles du monde.
Entr' autres concessions préalables et provisoires, la mère Susanne réclame avec insistance et comme palliatif seulement, en premier lieu le divorce à volonté, puis bientôt après l' abolition entière du mariage.
La mère Susanne est une maîtresse femme et jusqu' à ce que le mariage soit aboli, je ne voudrais assurément pas être chargé d' en exercer les droits vis-à-vis d' elle.
J' accorderai, dit-elle, une prime d' encouragement

à celui qui me démontrera le *pourquoi qui fait* que nous devons être soumises à nos maris. Est-ce parce qu' ils sont plus grands (de taille) que nous ? Est-ce parce qu' ils sont plus gros ? Est-ce parce qu' ils sont plus forts ?
Si grand, si gros, si fort que vous soyez, avisez-vous donc en effet de démontrer cela à la mère Susanne, et vous me direz quelle prime d' encouragement vous aurez reçue d' elle.
Ces pauvres hommes ! S' écrie au surplus en terminant la mère Susanne, qu' ils cessent donc de se montrer si récalcitrans, et se hâtent de nous octroyer notre affranchissement définitif ; autrement nous allons le leur demander si haut et d' une voix si étourdissante, nous allons tant crier, si nous ne faisons mieux, qu' ils seront bien contraints de nous l' accorder. Autant vaudrait pour eux s' exécuter de bonne grâce. En ce qui me concerne, du moins, je me hâte de le déclarer, je m' exécute ; j' abdique ma part de souveraineté, j' affranchis la femme ; car je n' ai nulle envie de me faire tirer l' oreille par la mère Susanne.
Nous ne pouvons mieux compléter l' exposition de l' apostolat des femmes qu' en donnant quelques extraits d' une lettre adressée à la mère

p495

Jeanne Désirée, fondatrice, par la demoiselle Juliette, qui n' est pas encore femme nouvelle, mais qui semble aspirer à le devenir.
Votre oeuvre vous met hors la loi, dit en commençant Mademoiselle Juliette, je ne dois point vous le dissimuler ; et, pour vous seconder, il faut sentir tout ce qu' il y a *d' intimement utile au fond* de votre nouvelle morale. Mais, si vous pouviez joindre la forme au fond ; en d' autres termes, si vous pouviez être femmes nouvelles et femmes d' ordre, beaucoup d' hommes viendraient à votre aide.
Mademoiselle Juliette appelle ensuite les dames fondatrices ses chères enfans ; puis, après les avoir charitablement prévenues qu' elles sont loin de la perfection, et que le désordre de leurs idées est bien grand, elle se déclare leur mère en expérience.
Tout ceci n' aurait rien d' absolument flatteur pour les femmes nouvelles, si Mademoiselle Juliette n' ajoutait en finissant : comme vous avez besoin, mes chères enfans, d' être soutenues dans votre apostolat, désirant concourir à votre oeuvre et vous donner un haut témoignage de mon affection, je vous fais passer ci-joints 25 francs. Ces 25

francs arrivent à propos pour dorer les objections quelque peu dures et incisives de Mademoiselle Félicité ; aussi les dames fondatrices, dans leur quittance qui suit, déclarent-elles recevoir avec une vive reconnaissance les avis maternels et les 25 francs de Mademoiselle Juliette.
Que si quelqu' un de nos lecteurs désirait aussi concourir à l' oeuvre des femmes nouvelles et leur donner quelque témoignage de son affection, il devrait s' adresser au bureau de l' apostolat, rue du faubourg saint-Denis, n 11, ou à Madame Voilquin, rue cadet, n 26.
Il est bien recommandé d' affranchir non-seulement la femme, mais encore les lettres et paquets.

CHRONIQ. QUINZAINE 30 NOV. 1832

p602

Le fait le plus sonore et le plus retentissant de la quinzaine est sans contredit ce qui s' est appelé l' attentat du 19 novembre.
C' est merveille en vérité que la détonation d' un petit pistolet de poche ait été si bruyamment prolongée, qu' elle couvre même encore aujourd' hui tout le bruit que fait l' artillerie de notre armée sous les murs d' Anvers.
Cela s' explique pourtant aisément, si l' on veut bien songer que le coup de pistolet dont il s' agit a été tiré sur un pont, sur le pont royal. Vous savez qu' il y a là de l' écho. Ce coup de pistolet ne pouvait donc manquer de résonner beaucoup et long-temps.
Quoi qu' il en soit, la chambre, sans s' intimider le moins du monde, s' est constituée d' abord, a délibéré et délibère encore courageusement sous le feu dudit pistolet de poche.
Quant à la doctrine, elle a montré dans le danger une rare présence d' esprit ; ramassant les balles, elle en a chargé ses canons et a tiré à mitraille sur le *compte-rendu* . Mais M Dupin ne s' est pas laissé non plus étourdir, et tout en protestant, comme le ministère, contre l' attentat, il s' est fait nommer provisoirement président de la chambre.
Ceci prouve bien que les avocats sont de meilleurs et de plus braves tacticiens qu' on ne le pensait.
Que m le maréchal Soult y prenne garde ! Il ne serait pas impossible que son fauteuil fût mis incessamment en état de siége.

En attendant, au surplus, la guerre des portefeuilles à la tribune, et le commencement des hostilités en Belgique, nous avons eu, rue Richelieu, la grande bataille rangée du *roi s' amuse* .

p603

D' un côté M Victor Hugo s' avançait sur le théâtre avec de détestables acteurs, mais avec un drame audacieux de pensée et de conception.
Il avait aussi des bataillons auxiliaires à l' orchestre, à la première galerie et au parterre.
Le reste de son armée couronnait les hauteurs de la seconde galerie et de l' amphithéâtre.
Toutes ces troupes, formées de jeunes soldats pleins d' ardeur et d' enthousiasme, combattaient bravement, et sans autres armes que leurs puissantes mains.
L' armée ennemie, dispersée en petits pelotons, occupait le plus grand nombre des loges, le balcon et les baignoires. C' est là qu' elle avait placé son artillerie de sifflets ; c' est de là qu' elle dirigeait ses perfides batteries de ricanemens et de murmures.
La mêlée fut terrible, la lutte longue et acharnée.
Enfin, après quatre heures de combat, la victoire parut se ranger sous les drapeaux du poète. M Victor Hugo resta maître du champ de bataille.
Cependant, si la soirée était à lui, la troupe ennemie se promettait bien de prendre le surlendemain sa revanche, et cette guerre aurait duré sans doute tout un hiver, ainsi que celle d' *hernani* . Mais voici que M D' Argout, sans respect pour le droit sacré de non-intervention, s' est avisé de s' immiscer dans la querelle, et d' interdire toute représentation ultérieure du *roi s' amuse* .
Il en est résulté, comme dans la comédie de Molière, que l' armée battue s' est rangée contre le ministre du côté de M Victor Hugo. Et c' était justice vraiment. En ce siècle de suprême liberté, n' est-ce pas le moins que l' on nous laisse celle de nous déchirer paisiblement dans le champ clos du drame et de la poésie ?
Les représentations anglaises qu' on nous promettait depuis long-temps ont commencé la semaine dernière à la salle Favart.
Miss Smithson, dont les débuts nous avaient laissé de si profonds souvenirs, a reparu dans *Jane Shore* , et s' y est montrée plus poétique, plus déchirante et plus admirable que jamais.
La troupe comique, telle qu' elle se trouve composée en ce moment, est excellente, et deux petites comédies, *raising the wind* et *the rendez-vous* ,

ont été jouées par elle avec beaucoup de verve et d' ensemble.
Kean et Macready sont attendus, et nous ne tarderons pas à les revoir dans Romeo et Juliette, dans Othello, Macbeth et Hamlet.
à la porte-saint-Martin, on nous annonce la reprise de *la maréchale d' Ancre* , de M Alfred De Vigny, en attendant son nouveau drame, qui fera son apparition dans le mois de février prochain.

p604

Cette époque est bien celle des rénovations de tout genre. Le mois dernier, c' était la *femme nouvelle* qui se révélait à nous. C' est la *ville nouvelle* qui se bâtit et se fonde aujourd' hui.
Il ne s' agit de rien moins que de supprimer le Paris actuel et de mettre à la place *la ville nouvelle* , c' est-à-dire *le Paris des saint-simoniens* .
M Charles Duveyrier, qui n' est pas seulement le poète de Dieu, mais encore bien son architecte, sera chargé de cette grande entreprise.
Or, voici le plan de la ville nouvelle, tel que M Charles Duveyrier devra l' exécuter.
La ville nouvelle, qui sera en même temps la ville d' espoir et de désir, aura la forme d' un homme couché au bord de la Seine. La ville nouvelle sera un homme, attendu que la société est mâle.
Les palais des rois seront le front de la ville nouvelle. Elle aura un visage de parterres fleuris, une barbe de hauts maronniers, et une chevelure de tilleuls qui retombera en tresses sur ses joues. La ville nouvelle, on le voit, étant saint-simonienne, ne se coupera ni la barbe ni la chevelure.
La ville nouvelle portera un collier de grilles dorées, ce qui toutefois me semble une parure un peu trop efféminée pour une ville-homme.
M Charles Duveyrier fera à son nouveau Paris une large poitrine qui s' étalera bombée et découverte, et se gonflera d' orgueil lorsqu' elle sentira les belles femmes marcher à sa surface.
Entre nous, ceci arriverait en pareil cas à toutes les poitrines.
Les buttes du Roule et de Chaillot seront les flancs du colosse. Il étendra son bras droit en signe de force jusqu' à la gare Saint-Ouen, et M Charles Duveyrier lui mettra dans la main un vaste entrepôt, où la rivière versera la nourriture qui désaltérera sa soif et rassasiera sa faim.
Ce bras droit sera rempli par les ateliers, les passages, les galeries et les bazars.

Sur l' épaule droite du colosse, M Charles Duveyrier placera la Madeleine comme une épaulette d' honneur. La cuisse et la jambe droite seront formées de tous les établissemens de grosse fabrique. La cuisse gauche offrira aux étrangers de longues files d' hôtels. Les deux pieds seront d' airain, et l' on n' y mettra rien du tout.
Vous voyez, dit l' architecte, que ma ville est dans l' attitude d' un homme prêt à marcher.
Qu' il ne prenne pourtant pas à sa ville, bon dieu ! Fantaisie de le faire ! Que deviendraient alors ces belles femmes qui se promènent sur sa poitrine, et tous les flaneurs qui regardent les boutiques dans les passages et les galeries de son bras droit ?

p605

N' oublions pas de dire que le Paris des saint-simoniens aura un manège en ellipse entre les genoux, et un immense hippodrome entre les jambes.
Maintenant que la ville nouvelle est construite, il s' agit de savoir comment on évacuera la vieille, qui ne sera plus bonne à rien, et de quelle manière s' opérera cet immense déménagement de 800000 hommes.
Sans avoir recours à l' entreprise des petites messageries, M Charles Duveyrier s' y prendra de la manière suivante.
En ce qui concerne par exemple le onzième et le douzième arrondissement du vieux Paris, M Charles Duveyrier fera descendre des hauteurs de sainte-Geneviève et du faubourg saint-Germain, tous les savans emportant leurs chaires, leurs instrumens, et puis les arbres et les animaux du jardin des plantes.
Ici quelques objections nous semblent indispensables. Que M Tissot charge sur son dos sa chaire de poésie latine, c' est un peu lourd, mais il n' y a rien à dire.
Que M Desfontaines arrive tenant dans ses mains ses deux palmiers ainsi que deux pots de fleurs, c' est bien encore.
Mais M Geoffroy Saint-Hilaire pourra-t-il donc raisonnablement prendre la giraffe sous un bras et l' éléphant sous l' autre, comme une chatte et un épagneul ? Au lieu de décider que les savans apporteraient leurs animaux, n' était-il pas au contraire plus convenable de s' arranger pour que les animaux apportassent leurs savans, ou tout au moins pour qu' ils vinssent se portant les uns les autres, à tour de rôle ?

Quant au déménagement des hôpitaux, qui présentait aussi ses difficultés, M Charles Duveyrier se montre plus humain.
Les vieillards, les malades et les infirmes marcheront tant mal que bien, comme ils pourront, mais au moins il ne leur dit pas *" tolle grabatum tuum et ambula. "* non. Les lits étant pourvus d' excellentes roulettes, rouleront tout seuls en avant et donneront l' exemple.
Une fois son emménagement achevé, l' architecte jette un regard satisfait sur son nouveau Paris. Il admire son oeuvre.
Mes rues, s' écrie-t-il, sont sinueuses comme des anneaux qui s' entrelacent.
Et moi je n' admire cela nullement. C' était bien la peine de bâtir une ville nouvelle, pour y faire de pareilles rues. Autant valait garder les quartiers de la halle et de la cité.
M Charles Duveyrier se félicite aussi de ce que les murs de sa nouvelle ville sont couchés à terre.
C' est fort bien. Mais pour les placer de cette sorte, il était plus simple

p606

de ne pas en mettre, car à quoi vous serviront, je vous prie, ces murs couchés à terre, si l' on vient assiéger votre ville ?
Ce qui réjouit encore singulièrement M Duveyrier, c' est que dans le Paris saint-simonien, on n' entendra que le bruit des marteaux et des haches, le grincement des vis et des scies, le bruit des laminoirs et les battemens cadencés des pompes à bascules.
Miséricorde ! Quel concert industriel ! N' avions-nous pas assez déjà de la musique des chaudronniers et des forgerons ?
Vous vous souvenez bien, j' imagine, que le nouveau Paris est un homme.
Maintenant le monument où la religion doit le plus exalter les espérances humaines, aura les formes de la femme. Le nouveau temple sera du sexe féminin.
Le nouveau temple sera une femme.
Le corps de cette femme-temple sera vaste. Le peuple montera sur elle et jusqu' à sa ceinture, -pas plus haut, -par des galeries en spirale, qui s' échelonneront comme les guirlandes d' une parure de bal. Les prêtres seuls auront un escalier dérobé par lequel ils arriveront au sommet de la femme à travers les plis de sa robe entr' ouverte et agrafée.

Dans la queue de la même robe, il y aura un immense amphithéâtre où l' on viendra jouir du spectacle des pacifiques carrousels et respirer le frais sous les orangers.
Les yeux de la femme-temple, dit enfin M Charles Duveyrier, seront deux soleils éblouissans, comme serait le soleil véritable, s' il se montrait seul quand il fait nuit.
Cette image ne me semble pas absolument juste. Si le soleil se montrait quand il fait nuit, il ferait jour selon moi. Qu' en pensez-vous ?
Au surplus, voilà le temple de M Duveyrier.
Voilà sa ville.
La ville et le temple sont mariés.
Le temple est l' épouse de la ville, la ville est l' époux du temple.
Ce sont cependant, vous le voyez, deux êtres fort distincts. Mais comme dans les bons ménages, la femme et le mari ne sont qu' un, M Charles Duveyrier nous a donné ce couple en bloc et l' a tout simplement appelé : *la ville nouvelle,* ou *le Paris des saints-simoniens* .
Valentine, par G Sand.
Disons-le d' abord : avant de lire ce livre, nous avions conçu contre lui des préventions peu favorables. Ce second roman de l' auteur d' Indiana

p607

nous était suspect, venant si vite après le succès éclatant et mérité du premier. Nous ne voulions voir dans Valentine que l' exhumation de quelque étude vieillie au fond d' un portefeuille, ou bien la production prématurée de quelque ébauche incomplète arrachée à l' écrivain par l' avide sollicitation de ses éditeurs. L' égoïste spéculation, la spéculation impitoyable, qui s' attache soudain, comme un lierre, à tout nom qui surgit, à tout talent qui s' élève, se souciant peu de les étouffer, pourvu qu' elle profite et s' enrichisse de leur sève ; la hideuse spéculation nous apparaissait déjà sous la forme de la publication nouvelle de M G Sand.
Mais nous avons lu *Valentine* , et nous nous sommes bientôt reproché sévèrement l' injustice et la légèreté de nos soupçons.
Valentine est un livre qu' il faut placer aussi haut qu' *Indiana* , sinon au-dessus.
Le défaut d' *Indiana* , c' était peut-être le manque d' unité. La composition n' avait pas été suffisamment mûrie ; chaque portion de

l' édifice était belle isolément, mais l' ensemble irrégulier.
Il n' en est pas ainsi dans le nouveau roman. Vous y apercevez d' abord une fatale et saisissante figure qui domine de bien haut les autres, et les fait mouvoir de son seul regard : c' est Bénédict.
C' est une belle et neuve situation que celle de ce jeune homme au milieu de l' amour de ces trois femmes agenouillées, dont il tient les ames entre ses mains. Bénédict est le pilier de tout le drame. En s' écroulant, il écrasera sous ses débris ces créatures aimantes et dévouées qui priaient encore à ses pieds. L' oeuvre alors sera pleine et accomplie.
L' action, dans *Valentine* , s' avance constamment rapide et entraînante vers le dénouement. Il semble seulement qu' à cette marche impétueuse elle se soit fatiguée outre mesure, et que les forces lui aient quelque peu manqué sur la fin de sa course.
Quant au style, c' est encore celui d' *Indiana* . Quel éloge meilleur lui pourrions-nous donner ? Quelles destinées meilleures que celle de sa soeur aînée pourrions-nous aussi promettre à *Valentine* ? Je ne sais. Et pourtant Valentine a peut-être plus de titres et de droits encore à une haute fortune littéraire.
Nouveaux contes philosophiques, par M De Balzac.
Ce nous devient une tâche fort difficile que de parler des livres de M De Balzac. Cet intarissable écrivain s' obstine dans ses défauts avec

p608

une si féconde persévérance, que nous renonçons presque à l' en réprimander. Sans plus l' importuner de conseils dont il tient si peu de compte, enfant gâté qu' il est des cabinets de lecture, nous l' y laisserons donc quelque jour jouir en paix de sa vogue. Si elle passe vite d' ailleurs, ce n' aura pas été la faute de notre officieuse critique.
Soyons-lui cependant cette fois encore de sévères et bienveillans aristarques.
Demandons-lui pourquoi, par exemple, il persiste à ne rien achever ; car c' est en général le défaut de ces nouveaux contes comme celui de leurs aînés. *maître Cornelius* et l' *auberge rouge* commencent à merveille.
L' auteur nous introduit convenablement dans ces

deux histoires ; mais de ce riche et spacieux vestibule où il nous a fait entrer, nous voudrions monter aux appartemens ; après être demeurés si long-temps sur le seuil, nous voudrions le franchir ; nous voudrions voir le reste de la maison. Par malheur, l' architecte a oublié de la finir. Il n' y a qu' un vestibule.

Madame Firmiani, c' est toujours la femme de trente ans. L' artiste avait un jour dessiné sur la pierre un portrait de femme, spirituel, élégant et fin ; mais à force de les multiplier, voici que les épreuves qu' il nous en donne pâlissent et s' effacent singulièrement.

Le meilleur morceau du volume est assurément la *notice sur Louis Lambert* . C' est un long et triste regard jeté vers l' enfance. Ce sont les touchans souvenirs d' une amitié de collége, racontés simplement et sans prétention. Il ne fallait ici ni fable, ni drame. Et tant mieux, dès qu' il ne s' agit point de composer, quand il n' est besoin que de laisser courir la plume, M De Balzac est passé maître, il est sur son terrain, et vous vous serez certes lassé de le lire, avant qu' il se soit lassé d' écrire.

Que si vous me demandez maintenant où est la philosophie de ces nouveaux contes, je vous dirai avec candeur tout ce que j' en crois savoir. M De Balzac publie diverses séries de contes. Ce sont successivement et tour à tour des contes fantastiques, drolatiques et philosophiques. Les avant-derniers étaient drôlatiques ; voilà sans doute pourquoi ceux-ci sont philosophiques.

De l' esprit et de la critique littéraires chez les peuples anciens et modernes, par M Théry, proviseur au collége royal de Versailles.

C' est un livre plein d' instruction et de conscience que celui de M Théry. Il se place dès l' abord au point de vue platonicien ou idéal,

p609

par opposition au point de vue aristotélique ou critique, et de cette hauteur il passe en revue les divers systèmes, les opinions nombreuses que nous offrent en fait d' *esthétique* les littératures des peuples anciens et modernes.

On pourrait lui reprocher peut-être de n' avoir posé sa propre théorie qu' en termes un peu trop généraux, de l' avoir acceptée plutôt que faite, et en même temps de s' en préoccuper assez pour ne nous donner ses expositions historiques que sous

une forme parfois trop sommaire : il y a des endroits, en un mot, où l' on voudrait plus de développement philosophique ; il en est d' autres où l' on désirerait des analyses plus détaillées. Mais à part ce léger embarras, qui tient, nous le croyons, à la conception même de l' ouvrage, on ne trouvera nulle part ailleurs une réunion aussi bien choisie de documens et de jugemens sur les divers travaux de critique littéraire.
M Théry ne s' est pas borné, dans sa partie ancienne, aux monumens de l' antiquité grecque et latine ; il a fait un choix ingénieux dans les trésors moins connus de l' orient, Chine, Inde et Perse. On sent à merveille l' écrivain bien informé qui a puisé aux sources les plus saines et les plus récentes. Des extraits piquans et de fidèles traductions, jetés à la fin du premier volume, complètent ce que les mentions du texte peuvent avoir de trop rapide. Dans son second volume, M Théry aborde les littératures allemande et française, et les conduit jusqu' à nos jours, au point où les ont poussées les contemporains. On y suit avec intérêt et profit les phases successives du goût, qui se réfléchissent dans les systèmes des critiques et rhéteurs. De nombreux fragmens, tirés de la *république des lettres* de Klopstock, nous montrent en plein quelle laborieuse et forte méditation a présidé à l' enfantement de la moderne poésie allemande. Dans ses jugemens sur notre France du dix-neuvième siècle, M Théry fait preuve d' une bienveillance tempérée de justesse, et d' une impartialité sans morgue, qui marque un esprit progressif autant qu' une ame sympathique. Je lui sais gré, dans sa revue du dix-huitième siècle, d' avoir remis en honneur l' excellent *essai* du père André. Les volumes de M Théry sont écrits d' un style toujours élégant et simple.
Les deux cadavres, par M Frédéric Soulié.
C' était une entreprise difficile et périlleuse que de placer la scène d' un nouveau drame sur le théâtre sanglant de la première révolution

p610

anglaise, entre ces deux grandes et terribles décorations : d' un côté, l' échafaud de Charles Ier, et de l' autre le trône restauré de son fils.
Le spectacle des haines fanatiques de cette époque, de ses cruautés politiques, de ses

vengeances furieuses, nous avait été tant de fois donné ! En nous le montrant à son tour, M Frédéric Soulié ne s' exposait-il pas à ne trouver qu' un public indifférent et blasé ?
Il n' en a pas été cependant ainsi. M Frédéric Soulié a su nous émouvoir encore avec une tragédie du temps de Cromwel.
Il est vrai qu' il n' a point ménagé nos nerfs, et qu' il a frappé sur eux de tous ses efforts et à coups redoublés.
Dans son livre, on n' aperçoit à l' horizon que le gibet ou les charniers. Le sol est partout inondé de sang. La peste infecte l' air. Puis tous les personnages, nobles, prêtres, bourgeois, soldats, se font à l' envi bourreaux et déterreurs de cadavres.
Au milieu de ce groupe de figures hideuses, il y avait pourtant une belle et douce jeune fille non encore souillée. Mais pouvait-elle rester pure dans l' atmosphère empoisonnée qui l' entourait ? Aussi son amant va-t-il, par un viol exécrable, la flétrir et la déshonorer sur le cercueil même de son père.
Le grand ressort du roman, le gond sur lequel sa fable roule tout entière, c' est la haine effrénée et mortelle qui pousse incessamment l' un contre l' autre Ralph Salnsby et Richard Barkstead, les deux principaux acteurs du drame.
Au commencement de l' action, vous les avez vus, encore tout enfans, s' attaquer de leurs dagues et se blesser sous l' échafaud de Charles Ier. Lorsqu' elle touche à son terme, vous les retrouvez se battant encore, et, de peur d' interrompre ce duel acharné, dans lequel ils succomberont tous deux, laissant mourir l' un sa maîtresse et l' autre sa mère, qu' ils pouvaient sauver peut-être, et qui les ont invoqués en vain tandis qu' ils se déchiraient.
L' espace nous manque ici pour examiner scrupuleusement ce livre et en critiquer les détails. Disons-le pourtant : s' il y est fait abus de l' horrible, si les plus fortes situations y sont gâtées souvent par l' exagération mélodramatique, si des négligences et des incorrections fréquentes en déparent le style, d' ailleurs énergique et vigoureux, on ne saurait nier qu' il y règne d' un bout à l' autre un intérêt poignant et convulsif.
C' est une longue et cruelle exécution. Le spectacle est atroce ; il donne la fièvre et le vertige, et cependant on n' en peut détourner les yeux : on veut tout voir.

p611

L' Espagne romantique, contes de l' histoire d' Espagne, par don Telesforo De Trueba. Confessons-le, nous avions soupçonné d' abord que ce livre pouvait bien être plutôt fabriqué que traduit sous la raison Defauconpret et compagnie. Nous avions été jusqu' à douter qu' il existât réellement un don Telesforo De Trueba. Rien n' est cependant plus certain ; nous le savons maintenant de bonne source. Don Telesforo De Trueba vit bien et demeure à Londres. C' est bien à Londres que cet auteur espagnol a écrit et publié en anglais *Gomez Arias, le castillan* , et plus récemment *les contes de l' histoire d' Espagne* . Qu' on ne s' étonne donc point de voir la manière de Walter Scott invariablement reproduite, son procédé constamment appliqué dans ces divers ouvrages. En ce qui touche surtout les contes de l' histoire d' Espagne, il y avait cependant pour l' écrivain un parti bien meilleur à prendre. Puisqu' il empruntait le fond de ses sujets aux chroniques et au *romancero* , que ne s' inspirait-il aussi de leur poésie ? Que ne traduisait-il la forme, l' esprit et l' originalité de ces récits espagnols, au lieu de tailler servilement les siens sur les patrons écossais ? C' est une grande maladresse à lui d' avoir négligé cette source abondante où il n' y avait que trésors à puiser et à pleines mains. à quoi bon aller prendre chez les autres quand on est si riche chez soi ?

Nos reproches ne s' adressent au surplus qu' au mode de mise en oeuvre adopté par l' auteur. Il faut lui rendre cette justice, au moins a-t-il en général respecté les faits historiques, et si le vêtement dont il les habille n' est pas celui qui leur convenait le mieux, il ne manque point d' ailleurs de grâce. Il a dépouillé ses castillans du manteau, et leur a jeté le *plaid* sur les épaules. Il les a déguisés avec élégance. Voilà tout.

Le pélerin, par M Joseph Bard.

Je ne sais pas si vous avez jamais ouï parler des *mélancoliques* , poésies naguère publiées par m le chevalier Joseph Bard ; mais sur les six couvertures des six livraisons du *pélérin* , poème nouveau du même auteur, vous pourrez lire au moins six fois que les journaux les plus distingués

p612

de Paris et de Bruxelles ont cité l' *ode au peuple* , l' une des susdites *mélancoliques* , comme un modèle de poésie d' élévation et de sagesse, et que le *revenant* l' a nommée *sublime* .
Hâtez-vous donc de souscrire au *pélerin* .
Le *pélerin* n' est ni plus ni moins sublime que cette *ode au peuple* .
L' action du poème est simple, naïve et touchante, m le chevalier Joseph Bard vous le déclare lui-même dans sa préface.
Et puis la liste de mm les souscripteurs au *pélerin* sera un précieux document pour l' avenir, ajoute le poète, et de plus elle s' imprimera sur papier *Jésus* couleur de rose.
Qui ne voudrait souscrire au *pélerin* sur la foi de cette double promesse ?
Une objection doit pourtant être faite, quant au mode de souscription prescrit par l' auteur.
Je vois bien que toutes les demandes des provinces de France et de l' étranger doivent être adressées à Renduel pour le nord et à Babeuf pour le midi.
Mais à qui donc le levant et l' occident devront-ils demander le *pélerin* ? Il n' en est rien dit sur le prospectus. M le chevalier Joseph Bard aurait-il oublié la moitié du monde ? Ce serait de sa part une grande injustice.

CHRONIQ. QUINZAINE 14 DEC. 1832

p734

Les nouvelles extérieures, sauf celles du théâtre de la guerre, ont offert peu d' intérêt durant cette quinzaine.
L' Angleterre a commencé ses élections, et l' Espagne ne tardera point à faire les siennes, car on s' y occupe sérieusement d' une prochaine convocation des *cortès* .
Ces mesures décisives sont-elles prises à l' insu du roi ou contre son avis ? On ne sait. Sa santé paraît bien tout-à-fait rétablie : il sort chaque jour et se promène en voiture ; mais il ne trempe nullement dans la révolution qui s' accomplit sous ses yeux ! Il ne met pas le bout du doigt à cette pâte libérale. Il veut laisser à la reine la responsabilité du bonheur et de la liberté de l' Espagne. Le peuple de

Madrid, dont on craignait quelque peu l' opposition apostolique, ne se mêle pas non plus de sa régénération. Il regarde, spectateur indifférent. Il laisse faire. Il a seulement de l' esprit et des bons mots comme à son ordinaire. Il appelle maintenant le roi Ferdinand Vii, Ferdinand Viii *por su resureccion* , à cause de sa résurrection.
Quant à nous, nous avons décidément tiré l' épée du fourreau, et Dieu sait maintenant quand elle y rentrera.
Ce n' est pas un jeu cette fois. Ce n' est pas comme à la bataille du pont-royal. Vainement la Prusse a voulu retenir le bras de notre armée et garantir le roi de Hollande. Notre artillerie n' a tenu compte de cette velléité d' intervention et de dévouement, et voici que depuis huit jours elle bat sérieusement en brêche la citadelle d' Anvers, qui tiendra probablement moins long-temps contre nos bombes, que le persévérant monarque néerlandais contre les protocoles de la conférence. Nos batteries ne plaisantent point à vrai dire. Ce sont des plénipotentiaires qui visent droit au but, et jettent bas l' obstacle, au lieu de le tourner. Chacun de leurs coups porte. Nul de leurs boulets ne se perd ou ne s' évapore.
Le ministère n' a pas commencé avec moins de bonheur le siége de la chambre et du budget. Ayant ouvert la tranchée, le pistolet au poing, et formé par les bureaux sa ligne de circonvallation, la doctrine s' est logée d' abord dans l' adresse, et de ce chemin couvert elle a emporté déjà trois douzièmes provisoires et l' impôt direct. On assure d' ailleurs que les ministres assiégeans ont des intelligences dans la place, et qu' avant peu le surplus du budget leur sera livré, ou sera enlevé d' emblée par leurs alliés sur l' opposition.
Toutes ces grandes opérations stratégiques se sont poursuivies sans préjudice de nos distractions et de nos plaisirs habituels.
M Eugène De Pradel, par exemple, nous a donné comme à l' ordinaire ses soirées d' improvisations.

p735

M Eugène De Pradel improvise généralement vers sept heures du soir, rue chantereine, n 19 bis. Il improvise des bouts rimés, des couplets et des chansons, plus des tragédies en vers français, si l' on veut, en trois ou cinq actes,

comme on veut.
Les bureaux ouvrent à six heures, ainsi qu' à tous les théâtres. Vous prenez un billet, puis, avant d' entrer, vous mettez un sujet de tragédie dans un tronc sous le vestibule. C' est de même qu' à l' église. Pour les besoins de la tragédie, pour le culte de la tragédie, s' il vous plaît ; n' oubliez pas la tragédie, s' il vous plaît.
J' aime ce tronc, je l' avoue. Ce tronc flatte mon amour-propre. Je dépose en passant mon sujet dans le tronc, comme je déposerais un gland dans la terre. Eh bien ! Mon sujet va germer au fond de la tête de l' improvisateur français. Mon sujet deviendra une tragédie. J' aurai planté une tragédie. Mes arrière-neveux me devront cette tragédie. Cela me réjouit d' avance, moi.
Il serait cependant fort difficile que M Eugène De Pradel improvisât en une séance toutes les tragédies dont le tronc contient les sujets. Il faut donc que l' un d' eux soit choisi et voté par les spectateurs à la majorité. Ce vote ne s' obtient point sans bruit et sans querelles. Chacun tient naturellement au sujet qu' il a planté. Chacun veut voir pousser sa tragédie. Mais, qu' on se batte et qu' on se déchire dans la salle, M Eugène De Pradel s' en moque. Il ne se soucie pas plus du sujet de l' un que de celui de l' autre. Toute graine de tragédie lui est bonne. Il est sûr de son affaire. Il sait bien qu' il fera une tragédie, ni plus ni moins, une tragédie à l' ombre de laquelle s' endormiront, non-seulement celui qui l' aura semée, mais encore le reste de l' auditoire.
La troisième soirée d' improvisation de M Eugène De Pradel nous a donc valu la tragédie d' *Urbain Grandier* .
Dès qu' il fut irrévocablement arrêté que nous aurions *Urbain Grandier* , M Eugène De Pradel, qui est un fort bel homme, habillé de noir, comme il convient à un improvisateur, demanda cinq minutes pour se recueillir ; puis, les cinq minutes expirées, il reparut les cheveux en désordre, l' oeil hagard, sans cravate ; ce qui voulait dire que le démon de l' inspiration était en lui.
De là Urbain Grandier, tragédie non pas en cinq actes, comme je le prétendais, mais en trois seulement, ainsi que me l' a juré sur l' évangile l' illustre prestidigitateur, M Comte, auprès duquel mon heureuse étoile m' avait ce soir-là placé.
Et vraiment, tout le temps que je veillai, mon plus grand divertissement fut d' observer M Comte, et l' effet que produisait sur lui l' improvisation

de M Eugène De Pradel. C' était plaisir, tandis que l' improvisateur improvisait, de voir les mains intelligentes de M Comte s' agiter, convulsivement impatientes, et en proie à une involontaire émulation. M Comte se disait alors assurément : -c' est bien ; mais il n' y a pas là merveille. M Eugène De Pradel escamote des rimes et des pensées ; moi j' escamote de petits oiseaux, des demoiselles et des fleurs. Nous sommes des artistes de la même famille. Quoi qu' il en soit, et toute jalousie de confrère à part, M Comte était évidemment fort satisfait des tours de mots de M Eugène De Pradel.
Après *Urbain Grandier* , il y a eu *un morceau d' harmonie* . Ce morceau d' harmonie se cachait modestement dans les coulisses. On ne le voyait pas, mais on l' entendait, je vous assure. Les bouts rimés, les chansons et les couplets sont venus enfin. Là,

p736

comme c' est le public qui propose lui-même les rimes, les mots et les refrains, il s' est vraiment bien vengé de la tragédie qu' on lui avait improvisée, et M Eugène De Pradel ayant adouci son regard, peigné ses cheveux et remis sa cravate, a complétement repris son rôle d' homme de tact et d' esprit, car c' était alors parmi les spectateurs à qui lui jetterait le défi le plus absurde, et lui, parait toutes ces bottes brutales avec une grâce, une mesure et une habileté parfaites.
Il y eut cependant un gant qu' un décoré de juillet ne put parvenir jamais à lui faire même ramasser. Les deux mots que ce provocateur obstiné lançait incessamment à la tête de l' improvisateur, étaient ceux-ci : *liberté, poire* . C' était son bout-rimé fixe, bout-rimé perfide et périlleux dans lequel il voulait empêtrer le pauvre poète ; car, comme la poire ne peut manger la liberté, pour remplir le bout-rimé du décoré de juillet, il eût fallu nécessairement que ce fût la liberté qui mangeât la poire, et il en serait résulté un bout-rimé républicain, séditieux, révolutionnaire, anarchique ; un bout-rimé justiciable de la cour d' assises. M Eugène De Pradel ne mordit nullement à cette poire.
Je ne sais si M Viennet improvise ses *épitres* , mais au moins elles ne lui coûtent guère ; car il ne nous en fait pas chommer. Le

constitutionnel a-t-il mis sous la remise
quelque lieu-commun bien usé, qui a roulé tout
un mois dans ses colonnes ; vite arrive M
Viennet, qui reprend la vieillerie en
sous-oeuvre, l' affuble de pauvres rimes et la
transforme en épitre.
à qui M Viennet n' a-t-il point adressé
d' épitres, je vous le demande ? C' est tantôt à
des chiffonniers qu' il écrit, tantôt à des mules,
tantôt à M Thiers. Aujourd' hui, c' est à un poète
carliste qui avait engagé le poète philippiste
à plaider en vers la cause de Henri V.
Cette seule requête me donne une haute idée de ce
poète carliste. Homme plein de sens et de logique,
il se sera dit : si nous n' avons pu gagner encore
le procès de la légitimité, c' est que M De
Châteaubriand et consorts ne l' ont jusqu' ici
su plaider qu' en prose. Mais que M Viennet le
plaide en vers, et voilà notre Henri V restauré.
Le succès de ce moyen de contre-révolution était
infaillible, si M Viennet n' eût pas été ce qu' il
est, c' est-à-dire la finesse même. Or, voici le
malin tour qu' a joué à notre poète carliste le
spirituel auteur de la *philippide* . Au lieu de
plaider en vers pour Henri V, il a plaidé en
vers contre lui. Et c' est pourquoi, grâce aux
vers de M Viennet, l' enfant d' Holy-Rood est
définitivement exilé de la France et du trône,
et la révolution de juillet maintenue.
Oh ! M Viennet est un excellent avocat ; c' est
un avocat qui a bec et ongles. Il nous a défendus
énergiquement, nous et nos libertés. M Viennet
n' entend pas que l' on nous retire cette parfaite
égalité dont nous jouissons. Elle est dans notre
sang, s' écrie-t-il :
et, pour en triompher,
c' est trop peu de nous vaincre, il faut nous étouffer.
Bravo ! C' est cela. Les mortels sont égaux. Nous
sommes égaux. La charte, Voltaire et M Viennet
l' ont dit. Nous serons égaux ou l' on nous
étouffera.
Mais si M Viennet idolâtre l' égalité ; s' il veut
l' égalité ou la mort ; s' il embrasse l' égalité
jusqu' à étouffement, ne croyez pas, pour cela,

p737

qu' il soit le moins du monde partisan de la
république. Oh bien oui ! La république n' a pas
d' ennemi plus implacable et plus acharné que
M Viennet. Pauvre république ! Toute criblée
qu' elle est des coups de cornes de la doctrine,

voici venir M Viennet qui lui donne son coup
de pied. Après l' avoir écrasée sous l' amertume
et l' ironie de ses sarcasmes, M Viennet l' achève
ainsi :
la république, enfin, est un vrais paradis,
et tout, jusqu' aux journaux, s' y donnera gratis.
Admirez ici les effets de l' exaltation poétique.
M Viennet était si content et si fier d' avoir
coulé cette excellente plaisanterie
républicide dans le moule d' un vers de
Boileau, qu' il en a craché au nez de la rime
et l' a souffletée sur les deux joues.
Tel qu' il est, vous ne le croiriez point, M
Viennet a pourtant été républicain. Il vous le
dit lui-même :
j' étais républicain, mais j' en suis revenu.
Ainsi, M Viennet est revenu de la république.
Il n' est plus républicain ; il n' est nullement
carliste ; il n' est pas non plus doctrinaire, tant
s' en faut. Serait-il donc de l' opposition, du
compte-rendu ? Pas davantage. Qu' est-il donc ?
Il est M Viennet tout seul. Il est *vienniste*
et il adore l' égalité.
Quels que soient les griefs de M Viennet contre
la branche aînée, il ne veut point oublier que c' est
Louis Xviii qui nous a donné la première édition
de notre charte. Quand elle parut, dit-il :
j' y trouvais à peu près ce que j' avais rêvé ;
à l' auteur du bienfait ma muse rendit grâce ;
je ne lui demandai ni son nom, ni sa race.
Vous voyez que M Viennet ne faisait aucune
question à Louis Xviii. Eh bien ! Louis Xviii
voulut pourtant lui parler absolument.
Je suis Bourbon, dit-il ; -
-sois ce que tu voudras,
répondit M Viennet avec une rudesse toute
militaire.
Louis Xviii ne se découragea point ; il était
en train de causer. Il ajouta donc :
le trône m' appartient : -
-prends-le, je n' en veux pas,
s' écria noblement alors M Viennet.
Notez bien ceci, je vous prie. Ce dernier mot
appartient à l' histoire ; c' est au refus de M
Viennet que Louis Xviii a pris le trône.
M Viennet eût été roi de France ou roi des
français, s' il eût voulu. Si M Viennet eût
voulu, nous eussions compté une dynastie de plus,
une dynastie de *Viennets* . M Viennet ne
l' a pas voulu. Il s' est enivré seulement de
gloire comme il le dit lui-même, et voilà tout.
Avoir été capitaine, académicien et député,
n' est-ce point en effet assez ? Que souhaiter
encore, quand on a sur la tête cette triple

couronne ? Que désirer surtout, lorsque avec

p738

une épître en vers, on décide du sort des empires, on fonde ou l' on renverse une monarchie ?
Et c' était là le destin du poétique député de Beziers !
Le concert dramatique de M Hector Berlioz n' a point trompé le curieux intérêt qu' il avait excité. Jamais musique si bizarrement originale et si étrangement neuve n' avait retenti dans la grande salle du conservatoire.
La symphonie fantastique, dont le sujet est l' épisode de la vie d' un artiste, a semblé surtout une oeuvre capitale et de haute portée. Disons-le pourtant, nous craignons que M Hector Berlioz n' ait perdu beaucoup de temps et de forces à lutter contre des impossibilités. Ce drame instrumental, si poétique, si expressif et si passionné que l' ait fait le compositeur, serait-il donc bien intelligible sans son programme ; et, s' il en a nécessairement besoin, ne demeure-t-il point purement et simplement une symphonie avec programme ?
Quant au *mélologue* qui a continué la symphonie fantastique, et dans lequel M Hector Berlioz a introduit un rôle parlé, c' est bien une sorte de drame, mais un drame incomplet et dépouillé des prestiges de la scène. Malgré toute sa verve et tout son talent, Bocage, qui récitait les monologues de l' artiste, n' a pu réussir à nous faire admettre la vraisemblance de ses visions et de ses rêveries. D' admirables morceaux de chant se trouvaient cependant encadrés entre ces soliloques, et l' on a vivement applaudi la *fantaisie sur la tempête* et le *choeur des brigands* . Le *choeur des ombres* a produit moins d' effet. Il est vrai que le personnel des ombres et leur tenue n' aidaient nullement à l' illusion scénique. D' abord, toutes ces ombres étaient assises, ce qui n' est point convenable. Une ombre qui sait vivre doit toujours se tenir droite et debout. Et puis ces ombres étaient habillées de toutes façons et de toutes couleurs. Il y avait des ombres frileuses avec des manteaux et des socques. Il y avait une grosse ombre rose, une petite ombre verte, et une grande ombre bleue. C' étaient de fort médiocres ombres, des ombres sans tact et sans goût. Les ombres comme il faut, les ombres élégantes, sont de taille moyenne. Elles mettent une robe blanche avec un voile blanc par-dessus, rien de plus.

En somme, et malgré nos objections, le triomphe de M Hector Berlioz a été complet et mérité. On a bien senti tout ce qu' il y avait déjà de puissance dans ces premières et audacieuses tentatives du jeune compositeur, et tout ce qu' elles promettaient de génie à son avenir.
le roi s' amuse que M Victor Hugo vient de publier, précédé d' une préface éloquemment énergique et modérée, se venge bien par le succès de lecture qu' il obtient de la mesure illégale et arbitraire qui l' a banni du théâtre le lendemain de sa première représentation.
Mais M Victor Hugo ne s' en tient pas là. Si le public le dédommage ainsi, ce n' est pas assez. Il faut que justice soit faite à tous. Il faut que l' on sache s' il est permis à des ministres du commerce de confisquer un drame plus brutalement et avec moins de cérémonie qu' un inspecteur de police ne saisit un panier de fruits sur la voie publique. M Victor Hugo soumet cette question aux tribunaux et plaidera lui-même son droit.
Il compte, dit-il dans la préface de sa pièce sur le concours de tous, sur l' appui franc et cordial de la presse, sur la justice de l' opinion, sur l' équité des tribunaux. Nous, non plus qu' aucun de ces alliés qu' il invoque, nous ne lui ferons assurément pas défaut.

CHRONIQ. QUINZAINE 31 DEC. 1832

p98

Chapitre i.
C' est au moment où l' année qui finit cède la place à l' année qui commence, c' est de *noël à la circoncision* que de temps immémorial les étrennes se distribuent universellement, bon gré mal gré, de par le monde.
Or, dans ces derniers jours aussi comme à l' ordinaire, et pour obéir à l' usage, maîtres et domestiques, amans et maîtresses, femmes et maris, papas, mamans et petits-enfans, on s' est partout réciproquement donné de l' argent, des bénédictions, des baisers sur les joues, des cachemires, des souhaits de bonheur, des almanachs, des bonbons, des joujoux et mille autres douces choses.
Les peuples et les gouvernemens n' ont pas été moins polis et moins courtois entre eux.
Ainsi, lord Grey a donné des élections à

l' Angleterre, et l' Angleterre a donné à lord Grey un parlement whig.
Notre ministère a présenté à nos chambres un assortiment complet de projets de lois politiques et financières, et leur a proposé l' introduction d' un *quasi-article* 14 dans la charte, et nos chambres reconnaissantes ont accordé à notre ministère des fonds provisoires et définitifs, et un monument à la bastille.
Le maréchal Gérard et le baron Chassé se sont bravement salués à coups de canon, et ont échangé en guise de dragées un nombre infini de bombes et de boulets ; puis, pour conclure, les hollandais ont livré leurs armes et leur citadelle à notre armée, qui va faire hommage du tout au roi Léopold, et sera payée sans doute de ses peines et de ses morts en poignées de mains et en remercîmens.
N' oublions pas non plus de le dire : pendant le siège, un élégant général d' artillerie, célèbre surtout par son retour de Sainte-Hélène, étant venu de Paris visiter le maréchal dans la tranchée, et lui apporter les conseils des tuileries, l' indocile général en chef aurait, à ce qu' on prétend, immédiatement renvoyé aux tuileries

les conseils et l' ambassadeur, après avoir toutefois honoré ce dernier d' une gratification sur laquelle il n' avait pas compté sans doute.
Vous le voyez, ce ne sont de tous côtés que dons et félicitations ; c' est bien, les petits cadeaux entretiennent l' amitié des familles comme celle des princes et des nations.
Mais nous, pauvre chroniqueur, qu' allons-nous donc offrir en étrennes à nos excellens lecteurs *des deux mondes* ? Hélas ! Une pauvre et simple chronique, un innocent résumé des derniers événemens advenus dans les coulisses et dans le monde artiste et littéraire ; puis, les arrérages de cette petite rente scandaleuse soldés pour l' an de grâce 1832, la promesse de la leur servir exactement et de notre mieux de quinzaine en quinzaine en l' an de grâce 1833.
Le tribunal du commerce n' a pas encore rendu son arrêt dans l' affaire du *roi s' amuse* ; mais la cause est instruite et plaidée. Après son avocat, M Odillon Barrot, M Victor Hugo a parlé lui-même ; -il a parlé comme il écrit.
La renonciation qu' il vient de faire à sa pension

littéraire complète admirablement sa belle
défense. De quoi lui serviront cependant contre
M D' Argout tant d' éloquence et de bon droit ?
M D' Argout n' a pas fait ce pas pour reculer.
Ce ne sont pas seulement les drames que M
D' Argout confisque ; il confisque aussi les
bals, et n' était le mauvais temps, il confisquerait
sans doute également les promenades. En vérité
l' on se demande maintenant avec inquiétude où
s' arrêtera l' avidité de ce ministre accapareur
de nos plaisirs.
Le théâtre-français et le théâtre *national*
du Vaudeville nous ont donné, pour clore
l' année, des représentations extraordinaires.
Celle des français, au bénéfice de Mademoiselle
Dupont, avait excité surtout un vif et universel
intérêt. C' était vraiment une solennité que cette
représentation. Si d' un côté le monde élégant
et fashionable garnissait les balcons et les loges
de la salle, de l' autre, pas un des vieux habitués
qui ont vu Fleury et Mademoiselle Raucourt,
pas une de ces respectables têtes qui ont blanchi
à l' orchestre de la rue Richelieu, pas une ne
manquait à l' appel. C' est qu' il s' agissait de
juger cette audacieuse tentative de Madame
Dorval qui allait bien oser paraître à côté de
Mademoiselle Mars, dans l' *amant bourru* de
Monvel, cette pièce du bon temps de la comédie.
Madame Dorval du boulevard ! Madame Dorval
qui avait joué avec tant d' âme et de puissance
Adèle, Marion Delorme, ces rôles indignes de
la scène française, Madame Dorval dirait-elle
convenablement les vers de Monsieur Monvel ?
Madame Dorval marcherait-elle, comme il
convient, sur les planches classiques ? Madame
Dorval ferait-elle les gestes requis ? Madame
Dorval leverait-elle bien le bras à la hauteur
voulue, donnerait-elle le coup de pied dans la
queue de sa robe selon les saines traditions ?
Madame Dorval se tiendrait-elle dignement devant
la rampe et sans trop regarder ses interlocuteurs,
ainsi que cela se pratiquait jadis pour plus de
vérité ? -telles étaient les hautes questions
d' art qui s' agitaient d' avance à l' orchestre, et
sans se prononcer formellement sur leur solution,
trahissant involontairement sa pensée,

plus d' une perruque contemporaine de Monvel
lui-même se secouait et se dandinait en signe
d' incrédulité. Il a fallu peu d' efforts à

Madame Dorval pour dissiper complétement ces injustes préventions. Sa parfaite tenue, sa grâce facile et son excellente diction lui ont même d' abord conquis le suffrage des amateurs d' autrefois les plus exclusifs et les plus absolus. Quant à Mademoiselle Mars, qui avait fait preuve de courage et de bon goût, en consentant à se montrer auprès de sa jeune rivale, nous ne surprendrons assurément personne si nous disons qu' elle a été spirituelle et charmante comme à son ordinaire.

Le plus divertissant quart d' heure de la représentation a sans contredit été celui durant lequel Mm Brunet et Vernet, des *variétés* , ont joué quelques-unes des plus joyeuses scènes de *je fais mes farces* . à l' occasion de cette amusante folie et avant qu' elle commençât, un grave incident s' était élevé dans les coulisses. M Brunet y ayant fait apporter, comme accessoire indispensable de son rôle, le petit théâtre de polichinelle, à l' aspect de polichinelle et de son théâtre, toute la comédie s' était émue. Une importante discussion avait immédiatement eu lieu entre M Brunet et messieurs et mesdames les sociétaires. Souffrirait-on l' apparition du théâtre de polichinelle sur le théâtre-français ? Ferait-on voir au public polichinelle après M Monrose ? Les poupées et les marionnettes seraient-elles bien admises à se produire là où se montraient chaque soir Mm Faure et Saint-Aulaire, Mademoiselle Brocard et Mademoiselle Anaïs ? La dignité de la scène française n' était-elle pas intéressée à ce qu' une pareille profanation fût interdite. Voilà ce qui se disait d' une part. De l' autre, M Brunet réclamait énergiquement l' assistance de polichinelle et de son théâtre. M Brunet déclarait que, pour le bénéfice d' aucune comédienne française du monde, il ne se séparerait jamais de polichinelle. -après de mûres délibérations, auxquelles on ne sait point si m le commissaire royal fut appelé, une transaction intervint. On décida que M Brunet pourrait paraître avec polichinelle, mais à la condition qu' il le cacherait soigneusement sous sa rédingote. Quant à son théâtre, il fut à l' unanimité résolu que son admission sur la scène française était impossible, et qu' il demeurerait pudiquement voilé dans le coin le plus sombre des coulisses pendant les farces de M Vernet.

La représentation du vaudeville avait attiré peu de monde. Il est vrai de dire que le bénéficiaire avait on ne peut plus maladroitement composé son spectacle. Donner du Shakespeare et du

Molière aux habitués de la rue de Chartres,
n' était-ce pas un non-sens complet ?
Quoi qu' il en soit, malgré la *grande aventure*
de M Scribe, qu' il a fallu d' abord subir, cette
représentation a été bien belle pour ceux qui
en ont su jouir.
Mademoiselle Smithson s' y est montrée sublime
d' âme et de poésie dans le cinquième acte de
Roméo et Juliette , et puis nous y avons
revu Madame Dorval, qui jouait pour première
fois l' *Elmire* du *Tartufe* . Ce rôle
si délicat et si difficile a été rendu

par elle avec une finesse d' intention parfaite et
une admirable chasteté. Cette seconde épreuve
est décisive. Il est maintenant évident que
Madame Dorval est comédienne aussi accomplie
qu' elle est grande tragédienne. Sa place est
désormais doublement marquée au premier rang.
De même qu' il gèle, de même qu' il fait du
brouillard en décembre, en décembre il pleut
inévitablement aussi des almanachs et des
keepsakes . C' est la température littéraire de
la saison. Prenons donc la littérature et le temps
comme ils viennent. Prenons les almanachs et les
keepsakes comme on nous les donne.
Les *keppsakes* sont nés en Angleterre. En
France, ce sont des étrangers arrivés tout
récemment ; aussi leur condition est-elle bien
différente dans les deux pays. Ainsi, chez nos
voisins, les poètes de *keepsakes* sont des
poètes aristocrates, des poètes grands seigneurs.
Ils envoient leur poésie telle quelle, et ce sont
les graveurs qui sont chargés de l' illustrer
par de magnifiques vignettes. Chez nous, le
procédé est fort différent. Les poètes de nos
keepsakes sont de pauvres petits poètes
bourgeois et citoyens, avec lesquels on en use
tout-à-fait familièrement et sans façon ! Voici
par exemple comment on s' y prend avec eux. L' éditeur
fait venir de Londres un certain nombre de
vignettes emprunées à des almanachs anglais.
Alors il convoque ses poètes, et les poètes venus,
il leur dit : -illustrez-moi ces vignettes avec
votre poésie. Et les poètes se mettent à l' oeuvre,
et illustrent les vignettes de leur mieux. C' est
de cette façon que l' on nous a fabriqué les
annales romantiques , le *nouveau keepsake*
français , la *perle* , les *femmes*
littéraires et les *soirées littéraires de*

Paris . Charmans recueils qui n' ont d' autre tort que celui de nous offrir un texte fait d' après des gravures, et en général fort inférieur à elles. Ce tort est-il bien au surplus celui de l' éditeur ? Oh ! Non pas. Il est le nôtre assurément. Nous voulons en France, sinon un gouvernement, du moins des almanachs à bon marché, et l' on nous sert en conséquence.

Il serait d' ailleurs bien injuste de proscrire indistinctement toutes les pièces que renferment ces jolis volumes. Empressons-nous, au contraire, de le reconnaître : principalement parmi celles qui ne servent point d' illustrations aux vignettes, il s' en trouve de véritablement remarquables ; et dans les *soirées littéraires de Paris* , recueil publié par Madame Amable Tastu, entre autres excellens morceaux, nous avons lu surtout avec bonheur le *desir* de M Sainte-Beuve et un délicieux sonnet de Madame Marie Nodier-Ménessier.

Un recueil plus complètement littéraire s' est produit aussi modestement avec les almanachs, et ne mérite pourtant pas d' être confondu dans leur foule ; c' est l' *album de la mode* . Cet album se recommande hautement par les pages brillantes et les contes spirituels dont Mm Eugène Sue et Alexandre Dumas l' ont enrichi. Quant à ses illustrations lithographiques, bien que dues au crayon de nos meilleurs artistes, placées comme elles sont dans

p102

un livre de luxe, elles semblent manquer de finesse et de légèreté, et luttent ainsi avec trop de désavantage contre les vignettes anglaises.

Parmi les nombreux *keepsakes* de cette année, il en est un qui a fait récemment quelque bruit dans le monde politique. Celui-là, ce n' était pas le *nouveau keepsake français* ; c' était le *keepsake français* tout uniment. Or, se séparant avec éclat de la famille des almanachs, famille essentiellement ministérielle et amie des royautés de fait, ce *keppsake français* avait arboré, au son des fanfares de *la gazette* , le drapeau de la légitimité, et s' était dédié corps et âme à la prisonnière de Blaye. Là-dessus grand scandale.

Les noms poétiques qui marchaient sous la blanche bannière de ce *keepsake* , hurlaient disait-on, de se rencontrer ensemble. Qu' allaient faire,

s' écriait-on, au château de Blaye Mm Alexandre Dumas et Casimir Delavigne, en la compagnie de m le comte Jules De Resseguier et de m le vicomte de Châteaubriand ? -moi qui sais les aventures de ce *keepsake* , je vais vous les conter, et vous allez voir que si ces messieurs vont à Blaye, ce n' est nullement la faute de la plupart d' entre eux. Sachez d' abord que ce nouveau *keepsake* est un très vieux *keepsake* ; c' est un *keepsake* né en mil huit cent trente ; ce fut donc d' abord un *keepsake* de juillet, un *keepsake* des barricades ; ce fut un keepsake citoyen, un *keepsake* philippiste, un *keepsake* qui, en naissant, ne crut pouvoir mieux faire que de se dédier à Marie-Amélie, reine des français. Malheureusement cette dédicace ne fit point la fortune du pauvre *keepsake* .
Ce fut peut-être à cause de sa maladresse ; peut-être ne sut-il pas suffisamment prouver qu' il avait renversé l' ancienne monarchie et consolidé la nouvelle. Que ne demandait-il des conseils à M Cousin, à l' heure qu' il est l' un de nos pairs de France ? Il ne le fit point sans doute. Toujours est-il que la révolution de juillet ne fut nullement prospère au *keepsake* français.
Il ne se vendit point. C' était pourtant un beau *keepsake* . C' était un *keepsake* orné de vingt magnifiques vignettes anglaises, et d' un portrait de la reine, avec accompagnement de poésies libérales et républicaines. Tout cela ne lui servit de rien. Encore une fois, il ne se vendit point. Le malheureux *keepsake* attendit deux ans sans se plaindre. Mais enfin il perdit patience. Un beau matin, il avisa qu' il aurait plus de chance, s' il changeait de drapeau et faisait volte-face. Arrachant donc de son frontispice le portrait de la reine des français, il y substitua celui de madame la duchesse de Berry. Il se dédia à la mère de Henri V, avec tout le bagage de ses noms révolutionnaires, surchargé de quelques noms légitimistes des plus significatifs. Voilà l' histoire de ce *keepsake français* , et cette histoire n' a rien de bien surprenant. C' est exactement aussi, ce me semble, celle de M De Salvandy, le conseiller d' état.
Le *keepsake français* et M De Salvandy ont vogué de conserve et ont tenu même conduite politique. Le *keepsake* et M De Salvandy s' étaient également dédiés à la nouvelle dynastie. Ils lui avaient dévoué l' un sa poésie prosaïque, l' autre sa prose poétique. Cela leur valut à

p103

tous deux un mince profit. Le *keepsake* ne trouva point d' acheteurs ; M De Salvandy ne put se faire nommer membre de la chambre des députés, ni même de l' académie.
Et voilà tout simplement pourquoi ils ont l' un et l' autre à-la-fois changé leurs dédicaces.
Voilà pourquoi ils se sont en même temps inaugurés de nouveau sous les auspices de la prisonnière de Blaye. à la bonne heure. Je ne sais s' il est maintenant plus profitable de courtiser le pouvoir tombé que le pouvoir debout. Cela du moins est plus généreux, et je souhaite bien sincèrement pour ma part, que le *keepsake français* et M De Salvandy prospèrent davantage à l' ombre de la branche aînée qu' à l' ombre de la branche cadette.
Chapitre ii. -bulletin littéraire.
Tant de livres se sont amoncelés autour de nous, durant le mois qui vient de s' écouler, que l' espace et le temps nous manquent pour en parler et les examiner avec détail.
La *strega* de M Ernest Fouinet, l' un des collaborateurs des *cent-et-un* , se distingue surtout par la poésie et la naïveté de son style.
On regrette seulement que l' auteur ait à plaisir embarrassé son action de cette *strega* , personnage inutile, espèce de *quasimodo* femelle qui serait déjà de trop dans le livre, lors bien même que le type n' en serait pas évidemment emprunté à l' admirable *notre-dame-de-Paris* , de M Victor Hugo.
En ce qui concerne les *pilotes de l' Iroise* , roman maritime, de M édouard De Corbiére, nous nous récusons nous-mêmes, et nous déclarons notre critique incompétente. Cet ouvrage s' adresse au surplus sans doute exclusivement aux hommes de mer. à eux appartient donc de le juger.
- *le duc d' Enghien,* histoire-drame, par M édouard D' Anglemont, n' est en somme qu' un paradoxe historique mis quelquefois en scène avec habileté, mais qui sur aucun point ne peut soutenir sérieusement la discussion. Une préface très littérairement malicieuse et piquante précède l' histoire-drame de M édouard D' Anglemont. Cette préface est plus méchante assurément que son auteur, et meilleure que son livre.

p104

Le marquis de Kernotriou, soirées d' un vieux manoir breton, par M Paul Buessard.

C' est une singulière société que celle qui vient passer les soirées dans le vieux manoir breton du marquis de Kernotriou, dit M Paul Buessard, au commencement de son livre, et nous sommes vraiment du même avis. C' est une société bien singulière en effet.
Vous y trouvez des républicains et des doctrinaires, des légitimistes et des philippistes, des parisiens, des banquiers, des colonels, des marins, des classiques et des romantiques ; et tout cela joue des proverbes, tout cela se raconte à l' envi des histoires.
Et puis, lorsque l' on n' a plus rien à se dire, lorsqu' on est à bout d' esprit, d' histoires et de proverbes, l' auteur, qui est lui-même de la société du marquis de Kernotriou, intervient en personne, et se charge d' ordinaire de la partie sentimentale de la conversation.
Voici comment il se met habituellement en scène : il y a toujours quelque demoiselle ou quelque dame qui prend l' initiative, et dit au jeune auteur ou au jeune barde ; -c' est ainsi que l' écrivain se qualifie alternativement :
-M Paul, parlez-nous de votre élisa.
M Paul ne se fait jamais prier. Il sourit et se recueille, puis il parle de son élisa et récite une élégie.
Ou bien on l' engage à se placer au piano ; et alors le jeune barde prend une guitare, parce que, suivant lui, quoique la guitare soit en opposition avec les idées du siècle, c' est le seul instrument qui se prête au développement des grâces.
Ayant ainsi choisi l' accompagnement qui lui convient, M Paul chante des romances dont la musique et les paroles sont ordinairement de sa composition. Car, le jeune auteur daigne aussi nous l' apprendre, il n' a pas cultivé moins amoureusement l' art des Beauplan et des Rossini que celui des Lamartine et des Casimir De Lavigne ; et non-seulement il est poète pour son propre bénéfice, mais il a même essayé de dresser son élisa à la structure du vers.
Ceci n' empêche point qu' une histoire fatale et sanglante, une histoire principale ne soit jetée et ne trouve place au milieu des autres récits, et ne se poursuive à travers les conversations et les proverbes, et sans préjudice des élégies et des romances de M Paul.
Il nous serait difficile d' analyser cette histoire, attendu que, pour éviter probablement les répétitions de noms, M Paul Buessard a eu l' ingénieuse idée d' en donner plusieurs à chacun de ses personnages. Il en résulte que le lecteur les confond continuellement les uns avec les

autres, ce qui répand dans tout le drame une obscurité profonde et un impénétrable mystère. Quoi qu' il en soit, le dénoûment est amené par une péripétie

p105

vraiment neuve et dont nous ne saurions trop féliciter le jeune auteur.
à la trente-neuvième soirée, au trente-neuvième chapitre, l' héroïne principale de M Paul Buessard, Azélie, ou, si vous l' aimez mieux, Amédina, -car elle a deux noms, -bref, l' héroïne est mourante.
-M Paul, dit-elle alors, parlez-moi de votre élisa.
M Paul lui parle de son élisa. L' héroïne meurt. C' est bien. Vous, simple lecteur, vous pleurez selon le temps et la sensibilité que vous avez ; puis, quand vous avez fini, quand vous avez essuyé vos yeux, vous passez au quarantième chapitre, à la quarantième et dernière soirée. Mais voici à quoi vous ne vous attendiez guère : l' héroïne est dans le cercueil, le cercueil est dans l' église. Tout-à-coup le héros, Reynold ou Léonard, comme il vous plaira (car il a deux noms aussi), le héros donc, se précipite sur le cercueil, le brise et en retire le corps de l' héroïne qui respirait encore, mais qui lui meurt bientôt définitivement entre les bras. De façon que vous, triste lecteur, qui avez pleuré déjà, il vous faut reprendre votre mouchoir et pleurer derechef comme si vous n' aviez rien fait.
Pour peu que cela puisse d' ailleurs vous consoler, M Paul Buessard vous apprend, dans la conclusion de son livre, que Reynold ou Léonard, son héros, qui ne meurt point, joue maintenant un grand rôle sur la scène politique.
Or, si M Paul Buessard n' a pas dit cela seulement pour nous intriguer, il y a maintenant sur la scène politique un bien étrange personnage.
Résignée, par M Gustave Drouineau.
Il faut faire deux parts du nouvel ouvrage de M Gustave Drouineau.
Dans *résignée* , vous avez donc d' abord un roman écrit d' un style simple et chaleureux, un roman rempli d' intérêt, de nobles sentimens et d' honorables passions. Cette part est de beaucoup la meilleure, sinon la plus curieuse. -vous avez ensuite une religion nouvelle, un *néo-christianisme.*
ce néo-christianisme filtre bien quelque peu à

travers toutes les pages du livre ; mais son réservoir est dans la préface. Cette préface est intitulée *promenade aux tuileries* , et M Gustave Drouineau s' y introduit lui-même, afin d' exposer ses idées *néo-chrétiennes* .
M Gustave Drouineau se promenait donc aux tuileries, ne songeant à mal et rêvant à sa religion, lorsqu' un vieillard l' aborde en lui disant : -eh ! Eh ! C' est moi qui suis votre vieillard de la préface du *manuscrit vert* .
-ah ! Vous êtes mon vieillard de la préface du *manuscrit vert* ? Répond M Gustave Drouineau ; eh bien ! Causons *néo-christianisme* .

p106

Et ils vont s' asseoir sous les tilleuls, et ils causent *néo-christianisme* . Vous concevez que, dans cette conversation, le vieillard de la préface du *manuscrit vert* ne joue que le second rôle. Il est là seulement pour dire de temps à autre à M Gustave Drouineau : -continuez, jeune homme ! Je vous écoute avec intérêt ; -ou bien : -vous avez raison, jeune homme ! -jeune homme, vos déductions me semblent logiques. -vous m' avez convaincu, jeune homme. En un mot, pour donner la réplique et représenter l' adhésion et l' assentiment des peuples, vous voyez que M Gustave Drouineau, qui représente de son côté le *néo-christianisme* , se donne ainsi beau jeu dans la discussion.
C' est le propre de toutes les religions nouvelles, de dénigrer les religions rivales ; aussi le *néo-christianisme* traite-t-il fort cavalièrement le *fouriérisme* et le *saint-simonisme* , ce qui nous paraît souverainement partial et injuste, attendu que, sur une foule de points, et en ce qui concerne surtout l' emploi des capacités et leur vérification par les concours, l' élection et les jurys, les néo-chrétiens procèdent presque absolument de la même façon que les saint-simoniens et les fouriéristes.
Au surplus, ce qui caractérise essentiellement le *néo-christianisme* , ce qui lui vaudra les bénédictions et la reconnaissance des *associations gauloises* et des *sociétés d' amis du peuple* de tous les siècles, ce sera la réforme radicale qu' il promet d' introduire dans la police.
" la police, s' écrie le *néo-christianisme* , la police, qui de nos jours procède hostilement et se pose en ennemie, changera de physionomie et

d' attitude. Au lieu d' être immorale, elle sera morale. "
ainsi, voilà qui est bien entendu. Dans la société *néo-chrétienne* , les gardes municipaux seront de timides militaires rougissant ainsi que des jeunes filles ; les mouchards, d' honnêtes gens, des hommes de bonne compagnie, des fonctionnaires publics remplis de délicatesse ; les sergens de ville, de doucereux et inoffensifs personnages, des manières de maîtres de cérémonie ; quant à M Vidocq, il sera immanquablement caissier général du trésor et grand-officier de la légion-d' honneur.
Cet échantillon des réformes projetées par les nouveaux chrétiens, suffit pour que vous jugiez de l' aménité de moeurs, de l' exquise politesse et de la probité qui régneront sur la terre après l' avènement définitif de leur *néo-christianisme* .
Ici, et pour conclure, c' est le cas, ce nous semble, de jeter un regard en arrière sur nos religions nouvelles, d' en arrêter l' état et d' examiner sommairement en quelle situation l' année 1832 les lègue à son héritière. Faisons donc un rappel et comptons.
Nous avons, si je ne me trompe, le *saint-simonisme* , le *fouriérisme* , l' *amable-belléisme* , le *bernardisme* , et le *néo-christianisme* ; en tout, cinq religions bien distinctes.
Le saint-simonisme et le fouriérisme sont évidemment en progrès. Le saint-simonisme a subi déjà son martyre et s' est laissé crucifier à la cour d' assises. Le saint-simonisme a envoyé ses apôtres

p107

dîner dans les restaurans et prêcher de par le monde en petites jaquettes noires, et pour plus de publicité, avec leurs noms écrits sur leurs gilets. à la voix du saint-simonisme *les femmes nouvelles* , sinon la femme libre, ont déjà surgi.
De son côté le fouriérisme a organisé une phalange, qui bêche et pioche dès à présent dans le département de l' Oise. C' est en ce mois de janvier que la trompe de dix-huit pieds, promise à tous les vrais phalanstériens, va commencer à leur pousser au bout du nez. On prétend même qu' à l' heure qu' il est, quelques-uns des plus fervens ont déjà un pied de trompe.
L' *amable-belléisme* et le *bernardisme* sont

demeurés jusqu' à ce jour stationnaires.
L' application de leurs doctrines semble du moins provisoirement ajournée.
Ainsi, M Amable Bellée avait prophétisé le mutisme de la femme ; et nous n' avons pas ouï dire que la femme soit plus muette cette année que l' année dernière.
M Amable Bellée nous avait également annoncé le prochain dessèchement des mers ; et sans parler des grandes, on n' a pas encore, que je sache, desséché la moindre petite mer ; il est vrai de dire que la saison a été fort humide, et que, si l' on n' a pas même pu opérer le dessèchement des rues de Paris, celui de l' océan devait présenter plus de difficultés encore.
Le *bernardisme* , comme ne l' ont point oublié nos lecteurs, consiste à soulager la capitale du superflu de sa population, au moyen d' un massacre légal et annuel de trente mille vieillards.
Le choléra s' étant à-peu-près chargé de cette besogne en 1832, et la saignée ayant été jugée suffisante, pour rétablir la circulation du sang, c' est pour cela, sans doute, que les chambres n' ont point jusqu' ici voté *la fête des funérailles* , proposée par M Bernard de Dijon.
Quant au *néo-christianisme* , ce n' est vraiment encore qu' un enfant, et un enfant qui marche avec des lisières. La réforme capitale qu' il nous prédit nous semble d' une exécution bien difficile, et nous aurons probablement obtenu la fête des funérailles, le dessèchement des mers et le mutisme de la femme, avant la moralité de la police.
Quelques mots encore sur nos religions et nous avons terminé.
Un régent de cinquième, ardent républicain, dont nous tairons le nom et la résidence, attendu que nous ne le voulons nullement brouiller avec son ministre, M Guizot ; -bref, un régent de cinquième, qui se déclare notre concitoyen, nous écrit, en date du 23 décembre dernier, qu' il nous juge peu favorables aux nouvelles tentatives religieuses, mais que, comme nous sommes des savans et des philosophes distingués, il croit pouvoir nous ouvrir son coeur et ses idées de régénération sociale.
C' est beaucoup d' injustice et d' honneur que nous fait à-la-fois notre concitoyen. Tout ressentiment et toute modestie à part, nous répondrons néanmoins à sa confiance, en transmettant à nos lecteurs les tentatives religieuses qu' il nous envoie par la poste.
" on se donne bien du mal pour inventer des

religions, dit notre

p108

concitoyen, et moi je crois qu' il en existe une
toute faite, je veux dire celle que les géans,
nos pères, ont proclamée trop tôt malheureusement,
la théophilanthropie . Seulement il faut, à
cause des niais, la présenter sous un autre nom. "
quel sera ce nom ? Notre concitoyen n' en parle pas.
Peu lui importe au surplus ; car, il ajoute :
" je vais plus loin, j' admettrai, si l' on veut,
que l' existence d' une religion est dangereuse
pour l' humanité. Si l' athéisme est le résultat
des lumières, ne reculons donc pas devant
l' athéisme, mais passons par la religion,
puisqu' elle est nécessaire maintenant pour arriver
à l' athéisme. "
n' admirez-vous pas cet ingénieux expédient de
notre concitoyen qui voudrait tirer l' athéisme
du feu avec la patte de la théophilanthropie ?
Ah ! Monsieur le régent de cinquième, c' est vous
qui êtes un grand philosophe et non pas nous.
Vous nous accusez d' être peu favorables aux
tentatives religieuses. Mais, en conscience,
comment voulez-vous que nous classions la vôtre ?
La vôtre, nous la citerons pour mémoire. à la
vôtre, nous mettrons un zéro dans notre addition.
Ne soyez pas fâché, mais voilà tout ce que nous
pouvons faire.
Yy.

CHRONIQ. QUINZAINE 14 JANV. 1833

p202

Chapitre i.
La première quinzaine de 1833 n' aura pas été pour
nous féconde en grands évènemens. La politique
s' est donné du bon temps. Profitant de la gelée,
elle a pris l' air, elle a fait ses visites et porté
ses cartes à pied. Et puis elle a dîné souvent en
ville ; elle a mangé le gâteau des rois en famille
et paisiblement.
Si l' on s' est d' ailleurs encore sérieusement querellé
de par le monde, ce n' a pas au moins été chez nous,
mais bien loin, mais au-delà des mers.

En Amérique, par exemple, aux états-Unis, quoi qu' ait pu dire le président Jackson, dans son message au congrès, il paraît constant que les provinces du sud se sont soulevées contre celles du nord, et qu' elles ont secoué fortement, sinon brisé déjà le lien fédéral.
L' Afrique et l' Asie ne se sont pas montrées plus raisonnables. On avait bien dit que la Russie allait intervenir dans cette bataille acharnée que se livrent l' égypte et la Turquie ; mais il n' en a

rien été. On n' a pas séparé les combattans. On a souffert que ce duel à mort se continuât.
Quant à l' Europe, c' est elle qui donne maintenant le bon exemple. Son expérience lui a profité. à force d' être folle, elle est devenue sage. Ainsi tout récemment, bien que ce fût pour elle un grand créve-coeur, elle nous a laissés prendre sous ses yeux la citadelle d' Anvers, et tant qu' a duré le siège, elle nous a regardés magnanimement l' arme au bras, sans broncher. Il est vrai que nous, de notre côté, nous avons été admirables de modération. Nos bombes n' ont tué de hollandais que le strict nécessaire. Nos batteries n' ont fait de brêche aux murs de la forteresse que tout juste ce qu' il en fallait pour les jeter bas. Puis, cette pacifique conquête achevée, notre armée s' est hâtée de revenir en France, afin d' y être passée en revue, emmenant d' ailleurs la garnison hollandaise, non point prisonnière de guerre, comme cela se fût autrefois pratiqué, mais prisonnière de paix, ce qui est bien différent, surtout pour cette garnison privilégiée que l' on garde à Saint-Omer.
Au-delà des Pyrénées, la réforme politique continue à se conduire avec une louable prudence. Les libéraux y avancent lentement, mais ils avancent ; chaque jour ils gagnent quelques nouveaux pouces de terrein : malgré bien des résistances, M D' Offalia vient d' être nommé ministre de l' intérieur ; et ce qui est plus important encore, le roi, dont le silence devenait inquiétant, s' est enfin prononcé lui-même. Il a protesté solennellement contre la violence qui avait profité de sa maladie, pour lui arracher le sacrifice des droits de sa fille. Ce dernier acte est décisif. Puisque voici Ferdinand Vii qui s' embarque aussi à bord de la liberté, c' est pour elle un lest suffisant. Quoi que fassent maintenant les vagues de l' absolutisme, elles n' abîmeront pas ce glorieux navire qui va bien assurément aller conquérir pour l' Espagne un autre nouveau monde.

à Paris, le petit différend qui s' était élevé
entre nos ministres de l' intérieur et du commerce,
s' est terminé par un échange d' hôtels et de
portefeuilles. Ces messieurs ont un beau matin
traversé, chacun de leur côté, la rue de
Grenelle-saint-Germain, laissant seulement ce
qu' ils ne pouvaient emporter. à ce marché pourtant,

p204

tout habile que soit M Thiers, M D' Argout n' a
pas été trop dupé, et il a fort joliment tiré du
jeu ses préfectures.
La chambre des députés si morne et si affaissée
depuis le commencement de la session, s' est animée
quelque peu à propos de madame la duchesse de Berry.
Cela nous a valu des discours plus ou moins longs,
plus ou moins spirituels, plus ou moins conséquens :
voilà tout. D' ailleurs, la chambre n' a nullement
paru se soucier qu' on lui fît parodier la convention.
La chambre n' est ni bonne ni méchante ; elle est
bourgeoise et citoyenne. Son état est de voter le
budget, et non point de juger et de condamner les
princesses. Sans que la question fût nettement
décidée, sans autre forme de procès, il a donc à
peu près été provisoirement convenu que la mère de
Henri V, nous ayant apporté la guerre, demeurerait
aussi prisonnière de paix. Permis ensuite à nos
ministres, si bon leur semble, de lui dorer sa cage
de Blaye autant que possible. Mais qu' elle n' espère
pas être traduite devant nos représentans. Qu' elle
ne compte même point qu' on la mènera en cour d' assises.
Une prison avec des fleurs et quelques dévoûmens
choisis, une prison comfortable, c' est tout ce qu' on
peut faire pour elle. La prison est maintenant le
grand moyen politique. En 93, l' homme nécessaire,
la clef de voûte de l' édifice social, c' était le
bourreau. Depuis 1830, c' est le geôlier.
Un grave accident s' est passé récemment dans la
salle de l' opéra. Le vieux bal masqué y étant mort
l' année dernière du choléra, sous son domino noir,
M Véron nous avait donné, pour le remplacer la
nuit des rois, un bal nouveau, un bal joyeux et
bigarré, un bal qui ne se promenait point ennuyeux
et ennuyé, bâillant et endormi, mais qui sautait
marotte en main, grelots sur la tête et courait
follement comme un vénitien avec son costume aux
mille couleurs. Ce pauvre bal n' avait fait de mal
à personne. Il ne demandait qu' à se divertir, et
narguant la mélancolie du siècle, il se promettait
de la vie et du plaisir pour plus d' un carnaval.
Malheureusement la police l' avait déclaré suspect

dès sa naissance. Or, tandis qu' il gambadait et prenait ses ébats, on épiait sa conduite en tapinois, et bien qu' il dansât au profit des pauvres, messieurs les sergens de ville, le trouvant immoral et indécent, se sont jetés sur lui

p205

brutalement et l' ont tué sans miséricorde, en décidant qu' il avait offensé leur pudeur.
La troupe anglaise, qui avait attiré peu de monde à la salle Favart, a trouvé meilleure chance rue chantereine, et le succès qu' elle y obtient ne peut manquer de se consolider de jour en jour, car elle ne l' aura dû qu' à son mérite, et nullement au charlatanisme. Mademoiselle Smithson, Archer, Jones et Oxberry n' ont point, il est vrai, dans les journaux, de compères qui les proclament chaque matin sublimes, comme Madame Boccabadati et autres artistes de la même force, au moyen desquels le théâtre italien mystifie effrontément notre bon public ; mais le talent véritable, quand il sait attendre patiemment finit toujours par se faire apprécier et obtenir sa récompense. Que les acteurs anglais persévèrent donc avec courage ; qu' ils continuent à varier leur spectacle comme ils l' ont fait jusqu' ici ; qu' ils nous donnent surtout du Shakespeare. Il leur sera tenu compte de leur zèle. En ce qui nous concerne au moins, nous les encouragerons de tous nos efforts. La *revue des deux mondes* ne saurait trop recommander une entreprise aussi essentielle au progrès de l' art et à l' étude de la plus riche des littératures étrangères.
Le tribunal consulaire a donné gain de cause à M D' Argout contre *le roi s' amuse* . Mais M Victor Hugo ne se tient pas pour battu. Il porte sa cause devant la cour royale, il la portera, s' il le faut, en cour de cassation. Honneur à lui. Il prouve vaillamment ainsi qu' il a confiance dans son droit, et qu' il saura le maintenir jusqu' à épuisement de toute juridiction. S' il succombe définitivement, il aura donc bien mérité de la propriété littéraire. Il l' aura défendue autant qu' il était en lui. Ensuite ce sera au pouvoir législatif d' aviser.
Mais il est un autre appel plus poétique dont M Victor Hugo va nous constituer les juges. Une nouvelle pièce, *Lucrèce Borgia,* qu' il vient de faire recevoir à la porte-saint-Martin, se monte maintenant à ce théâtre avec un grand luxe, et doit y représentée avant la fin du mois. Ce sera

une représentation solennelle, et nous n' en doutons pas une réponse décisive à ceux qui ont persisté jusqu' ici à nier le génie dramatique chez l' auteur des *orientales* . -" n' y avait-il point de drame dans *Hernani* ? N' y avait-il point

p206

de drame dans *Marion Delorme* ? N' y avait-il point de drame dans *notre-dame de Paris* ? (je ne vous parle pas *du roi s' amuse* puisqu' on me l' a confisqué), mais n' y a-t-il point, enfin, de drame dans *Lucrèce Borgia* ? Dira donc M Victor Hugo, au tribunal souverain du public, le soir de cette représentation.
Nous nous tromperions fort si l' arrêt définitif qui sera rendu sur cette plaidoirie, n' était point tout au profit du poète lyrique.
Chapitre ii. -bulletin littéraire.
Les deux anges, par M Arnould Frémy.
Les deux anges dont il s' agit dans ce livre, n' ont rien de céleste, je vous assure ; ce sont des hommes tout bonnement, et non pas même de la meilleure espèce. Ce sont : George, fils de paysans ruinés, et Myrtil, l' enfant d' une prostituée de province.
Ces deux anges, inséparables amis, vivaient ensemble à la campagne, lorsque l' envie leur prend un beau jour de quitter les champs et de venir à la ville.
-déménageons dit l' un.
-déménageons dit l' autre.
Aussitôt dit, aussitôt fait. Nos deux anges chargent leur léger mobilier sur une lourde charrette et s' en vont gaîment vers la ville.
Mais là, que feront-ils ? Ils sont sans fortune et sans état. -voici quelques-unes des gracieuses idées qui leur passent, à ce propos, par la tête, tandis qu' ils cheminent côte à côte.
-battons-nous en duel, dit Myrtil ; ou bien, marchons tout nus

p207

au milieu de la place, devant les dames, la tête rasée, avec des bottes fortes.
-assassinons quelqu' un, dit George.
-soyons poètes, reprend Myrtil.
Diverses objections s' élèvent contre ces divers projets.
-bah ! Nous ne sommes bons à rien, s' écrient à

la fois nos deux anges.
Mais les voici maintenant emménagés à la ville,
" dans une mansarde, où, sous le lit, dans un lointain brouillard, la honteuse faïence domestique laisse voir confusément sa croupe luisante et émaillée. "
nous avons cité textuellement ces dernières lignes pour donner une idée du lyrisme habituel de M Arnould Frémy.
Poursuivons cependant notre analyse. Nos deux anges sont couchés et se racontent un matin leurs premières amours.
-Jeanne, dit George ! C' est un nom dont je me souviendrai, parce qu' il s' y mêle un goût de foin.
Et George nous apprend qu' il a séduit et enlevé à son père la grosse Jeanne, paysanne en sabots, qui répandait autour d' elle une odeur d' ognon indéfinissable.
Le début amoureux de Myrtil n' a point été si romanesque et si passionné. C' est dans un mauvais lieu qu' il a fait sa première conquête.
Nos deux anges saisis d' une soudaine contrition, et se sentant en verve de pénitence, vont un soir se confesser.
-quand j' ai communié pour la première fois, dit Myrtil au prêtre, j' ai craché l' hostie.
-j' ai coupé mon père par morceaux et je l' ai assaisonné à toutes les sauces, dit George.
Là-dessus, le pauvre confesseur s' écrie que jamais les livres de son séminaire n' ont eu autant d' esprit que George et Myrtil.
Vous avez vu déjà combien sont étourdis et légers les anges de M Arnould Frémy. N' allez pas croire cependant que cet écrivain nous ait donné deux héros tout pareils, deux grandissons tout parfaitement semblables. Oh ! Que non pas, cet auteur sait trop bien son métier de romancier. Ses deux anges, bons vivans et joyeux frères l' un et l' autre, ont d' ailleurs chacun des vices et des vertus

fort distincts. George n' est nullement délicat en amour, mais il est ami généreux et dévoué. Myrtil a de l' esprit, mais il est égoïste et quelque peu cruel.
Ainsi, George avait amené dans la mansarde commune une maîtresse qu' il se destinait. Cette jeune fille plaît à Myrtil, et George lui en donne la moitié !
Ils partagent la jeune fille comme la mansarde. Mais Myrtil est un garçon blasé. Il est parfois féroce dans ses galanteries.
-si je te disséquais, dit-il, par exemple, un jour

à la pauvre Florence.
Il ne la dissèque pas pourtant. Par grâce, nos héros l' envoient se prostituer dans la rue à leur bénéfice. La malheureuse meurt bientôt à ce métier.
George et Myrtil ont perdu leur maîtresse. Il leur faut maintenant à chacun une femme. Ils se marient. George, toujours généreux, donne sa femme à son ami Myrtil. Myrtil empoisonne la sienne, parce qu' il est las de la vie de ménage.
George et Myrtil sont devenus pères. Ils ont de belles et grandes filles. Myrtil avait eu d' abord presque envie de tuer la sienne, mais il se ravise, et, en libertin raffiné, il veut essayer de l' inceste avec sa Louise. Quant à George, qui n' a rien à lui, selon son habitude, il donne encore sa Georgine à Myrtil.
Enfin les deux anges devenus vieux se font mendians, ivrognes et dévots ; puis ils s' en vont crever ensemble, comme deux outres gonflées de vin, par un beau soleil de printemps, sous le chêne d' une guinguette abandonnée.
Vous vous imaginez peut-être que le roman de M Arnould Frémy appartient encore à l' école des charniers. Oh ! Vous vous trompez lourdement. Toutes les horreurs ci-dessus sont contées fort joyeusement et d' un style fleuri, gracieux et badin. L' auteur de ce livre plaisante avec une aisance parfaite et un goût exquis sur la prostitution, le meurtre et l' adultère. C' est un grand poète, un don juan perfectionné, qui a bien voulu se moquer de nous en deux volumes in-octavo. Qu' il soit donc glorifié. Gloire à lui, puisque au dire des compères il a doté la littérature d' un nouveau genre ; puisque, s' il faut en croire les annonces, M Arnould Frémy a créé *le roman ironique* .

CHRONIQ. QUINZAINE 31 JANV. 1833

p325

Chapitre i.
Au dehors, durant cette quinzaine, le sol a continué de trembler de tous côtés sous les pieds impatiens de la guerre civile et de l' insurrection.
Aux états-Unis, l' opposition armée des provinces du sud n' a nullement jusqu' ici capitulé avec le congrès.
à Madrid, les absolutistes se sont agités de nouveau. Il ne s' agissait de rien moins, pour ces

excellens royalistes, que de massacrer sans miséricorde la reine et le roi. Mais cette fois encore, ce sont les *negros* et les révolutionnaires qui ont maintenu la dynastie de Ferdinand Vii.
En Irlande, la ligue catholique s' est organisée plus régulière et plus menaçante. De son côté, le ministère de lord Grey ne lui voulant rien céder, et pour toute concession lui commandant de se dissoudre, c' est encore, à ce qu' il semble, l' épée qui devra décider de cette querelle entre l' Angleterre et sa vassale.
Mais c' est vers l' orient que les regards se sont tournés surtout. L' empire ottoman, ce vieux colosse déjà criblé de blessures, va-t-il enfin achever de périr sous un dernier coup de sabre d' Ibrahim ? Ou bien l' Europe se décidera-t-elle à étendre le bras pour défendre ce qui reste de vie au vaincu, dût-elle l' achever ensuite elle-même avec le même glaive qui l' aura protégé,

et se partager ses dépouilles ? Là-dessus nos diplomates n' ont pas encore définitivement avisé.
Quant à nous, pacifiques conquérans de la citadelle d' Anvers, qui avons remis notre épée d' honneur dans le fourreau après avoir chanté nos *te deum* , nous allons danser maintenant. Le roi, revenu de son voyage, est rentré dans son château des tuileries, corrigé et augmenté par M Fontaine.
Les revues des corps d' armée et des corps municipaux sont finies, et les bals ont déjà commencé, les bals ministériels du moins, les bals de la doctrine et du juste-milieu ; car, bien entendu, le faubourg saint-Germain n' en donnera pas plus cette année que l' année dernière. Le noble faubourg boude décidément contre son plaisir ; il y a mieux : aux termes des nouvelles lois légitimistes, la danse, qui n' était qu' un délit avant l' arrestation de madame la duchesse de Berry, est maintenant un crime de lèse-captivité ; c' est un crime auquel on inflige pour châtiment l' envoi de l' une des cartes de visite de M Deutz le juif. Un tribunal secret, composé de nobles dames et de nobles seigneurs, a été institué à cet effet.
Tout cela n' a pas empêché les dévoûmens bourgeois et roturiers d' aller leur train concurremment avec les dévoûmens aristocratiques et de haut lieu. Ainsi, récemment encore, M Marie-Louis-Antoine Hennequin, l' avocat, vient de prendre à témoin l' univers et la postérité qu' il dévouait courageusement sa tête et son bonnet à la proscription et à

l' échafaud au profit de la mère de Henri V. C' est bien ! Lorsque M Marie-Louis-Antoine Hennequin passera dans la salle des pas-perdus, devant la statue du défenseur de Louis Xvi, il pourra se dire avec fierté : " et moi aussi je suis un proscrit, je suis un Malesherbes ; et ce qui est plus beau, cela ne m' empêche pas de signer des consultations et de plaider mes causes. " -en vérité, la révolution de juillet a rendu le dévoûment bien agréable et bien commode ; le dévoûment ne gêne plus guère maintenant, on fait du dévoûment tout en faisant ses affaires ; le dévoûment est à la portée de toutes les fortunes et de tous les courages.
Il ne faut pas s' imaginer que nos législateurs se soient amusés seulement à danser durant cette quinzaine ; ils ont aussi fabriqué nombre de lois et de fort belles. Ils ont pensionné les vainqueurs de juillet et les vainqueurs de la bastille ; ils ont réorganisé définitivement l' administration municipale et départementale ; puis enfin, après bien des façons, des discours et des amendemens, ils ont aboli, sans retour, l' anniversaire du 21 janvier. Désormais donc cet anniversaire, *funeste et à jamais déplorable,* cessera d' être déploré.
Ce sont là les propres termes de la loi d' abolition. Pour produire ce chef-d' oeuvre de logique politique, il n' a fallu rien moins que les lumières et l' éloquence

p327

réunies du plus rhéteur de nos philosophes et du plus philosophe de nos rhéteurs.
Après un sommeil de plusieurs siècles, l' ordre des templiers s' est avisé de renaître ces jours derniers, comme le phénix, des cendres de son bûcher. Les nouveaux templiers ont des tuniques blanches avec des croix rouges et de grandes épées qu' ils tiennent constamment à la main, ce qui leur donne fort bon air, et ne leur serait point inutile assurément, s' il leur prenait quelque beau matin fantaisie de construire une barricade dans leur temple de la cour Damiette, et de soutenir une petite guerre contre les sergens de ville, ainsi qu' ont fait récemment les nouveaux chrétiens de Clichy dans l' église de m l' abbé Auzou.
Pour inaugurer leur résurrection, les templiers nouveaux nous ont, quant à présent, tout simplement donné une messe et un sermon. à l' instar de celles de M Châtel, le primat des gaules, la messe des nouveaux templiers est dite en français, mais non pas le sermon, attendu que le prédicateur était

M Barginet de Grenoble, l' auteur de *la cotte rouge* et d' une foule d' autres livres tout aussi correctement écrits. Or le sermon de M Barginet de Grenoble avait déjà duré trois heures ; les chanoinesses (car les templiers ont cru devoir s' adjoindre des chanoinesses), les chanoinesses se montraient cependant fort satisfaites, l' une d' elles même, figurante de première ligne chez Madame Saqui, paraissait visiblement émue ; mais plusieurs templiers moins sensibles, et qui apparemment avaient affaire, agitèrent tout à coup leurs épées en signe d' impatience. M Barginet de Grenoble, comprenant ce que cela voulait dire, se disposait à conclure, lorsque le grand-maître de l' ordre, l' un des pédicures les plus éclairés de la capitale, étendant la main avec dignité et s' adressant à M Barginet de Grenoble, lui cria de terminer. Dans le langage des templiers, terminez signifie continuez, achevez, ne nous faites grâce de rien. Le prédicateur rassuré continua donc et termina ; mais ce fut l' affaire de deux autres heures.

Il y eut ensuite des chants de templiers et de chanoinesses ; puis les chants ayant cessé, la séance fut levée, et ce fut ainsi que se passa cette première représentation des nouveaux templiers, un peu plus longue, et tout à la fois un peu moins divertissante que celle de la tragédie de M Raynouard.

Un long réquisitoire littéraire vient d' être récemment lancé contre M Victor Hugo par M Alexandre Duval. Dans cette éloquente philippique, M Alexandre Duval se proclame d' abord lui-même le plus fécond des auteurs de la scène française ; puis, ayant déclaré qu' il est de son devoir, en cette qualité, de défendre le bel art dramatique ainsi que nos grands maîtres et ces illustres vieillards improprement appelés *les ganaches de l' empire* , il accuse M Victor Hugo d' avoir, par des doctrines perverses et par d' indignes

moyens, perdu ledit bel art dramatique, et ruiné le théâtre français en même temps que les illustres vieillards ci-dessus et plus amplement qualifiés.

Voici quelques-uns des principaux griefs soulevés par M Alexandre Duval contre M Victor Hugo.

Vous avez voulu détruire, s' écrie d' abord l' illustre académicien, s' adressant directement à M Victor Hugo ; vous avez voulu détruire ces grands monumens littéraires auxquels nous autres auteurs de l' empire

avions enchaîné notre gloire et notre fortune. -M Alexandre Duval ne désigne pas d' ailleurs plus particulièrement ces grands monumens littéraires bâtis sous Napoléon. Mais on comprend de reste de quoi veut parler l' auteur du *tyran domestique* et de *la fille d' honneur* .

M Alexandre Duval reproche encore à M Victor Hugo d' avoir organisé une espèce de garde prétorienne romantique, une légion de démons barbus qui poursuivent les auteurs des anciens jours avec des grincemens de dents, des coups de griffe, des hurlemens et des cris de mort. M Alexandre Duval avoue que, jusqu' ici, ces méchans diables ne l' ont encore, il est vrai, ni égratigné ni mordu ; mais il se plaint amèrement d' avoir été traité par eux de *fossile* , de *perruque, d' épicier* et d' *académicien* .

M Alexandre Duval estime que la nouvelle école n' a pas fait un grand progrès en substituant les boulettes de poison aux coups de poignard. La boulette de poison, dit-il, est beaucoup plus immorale, et d' ailleurs c' est un moyen qu' on ne peut varier.

Je pense aussi que le coup de poignard mérite la préférence, en ce sens qu' il est facile de le donner en cent endroits et de cent façons, tandis qu' il n' y a qu' une manière d' avaler la boulette de poison. Mais que l' un soit plus moral que l' autre, c' est ce qu' il ne m' est point permis de comprendre. La distinction est sans doute pour moi par trop subtile.

M Alexandre Duval essaie ensuite de donner une idée de la poétique suivie par tous les auteurs de son temps jusqu' au moment où il a plu à M Victor Hugo de commencer sa révolution. Or, du temps de M Duval, après le choix du sujet, le premier but que se proposait l' écrivain dramatique était d' en tirer une conséquence morale, le second d' intéresser au sort de tels ou tels héros, connus ou inconnus, vertueux ou coupables, -peu importait-du temps de M Alexandre Duval ; la conséquence morale était toujours tirée, pourvu que le héros obtînt l' intérêt par des qualités qui l' élevaient au-dessus du vulgaire. -le troisième but qu' on se proposait en ce temps-là, était d' environner les héros de figures secondaires propres à faire ressortir leur caractère ou à émouvoir leurs passions ; le quatrième de faire jouer tous ces personnages *dans la chaîne* d' une intrigue claire et pourtant variée ; le cinquième, de les faire parler, selon le temps, la circonstance,

leur rang dans le monde, leur caractère bien expose, dans un style simple, naturel, énergique et toujours élégant ; enfin le sixième but qu' on se proposait, encore en ce temps de M Alexandre Duval, était de faire arriver les héros à une catastrophe qui n' inspirât pas une trop grande horreur. En ce temps de modération, on n' allouait pour un dénouement qu' une horreur raisonnable, une horreur tempérée, une horreur à cinq ou six degrés au-dessus de zéro, selon le baromètre académique.
Ayant au surplus énuméré les six conditions de perfection, voilà s' écrie ingénûment M Alexandre Duval, voilà les règles que mes contemporains et moi avons toujours suivies.
Les conclusions du réquisitoire de M Alexandre Duval sont néanmoins pleines d' indulgence et toutes paternelles. Loin de requérir la moindre peine contre nos septembriseurs littéraires, il leur déclare avec humilité qu' il n' a point l' orgueil d' être un grand maître, mais que si quelqu' un d' entre eux voulait bien prendre la peine de passer chez lui, il lui apprendrait volontiers à charpenter une pièce, à préparer une situation et à enchaîner des scènes ; en un mot qu' il lui donnerait une bonne leçon d' art dramatique.
S' il n' a point été coupé précisément en morceaux comme ce malheureux Ramus, dont les débats de la cour d' assises viennent de nous révéler dans tous ses détails l' horrible mort, M Tardif, le substitut du procureur général, a récemment aussi été victime d' un bien odieux assassinat. M Tardif se porte à l' heure qu' il est mieux que vous et moi, mais cela n' empêche point qu' il ait reçu, pendant qu' il dormait, la nuit du 27 décembre dernier, une violente tape sur la tête, et sur la poitrine, vingt-quatre blessures, toutes constatées par m le docteur Breschet.
Fort heureusement pas une de ces blessures ne s' était trouvée mortelle. La plupart, selon le rapport même du docteur, n' avaient divisé qu' incomplétement le tissu cutané et la plus profonde n' allait pas au-delà de l' épaisseur de la peau. On eût dit vraiment des égratignures opérées par les griffes d' un chat. Ou bien, c' était comme si quelque maladroit somnambule se fût avisé de venir repasser gauchement son rasoir sur l' estomac de m le substitut du procureur général.
Il y eut pourtant de malicieuses personnes qui prétendirent qu' en cette occurrence M Tardif avait joué tout uniment la tragédie, et que pour se rendre intéressant il s' était impitoyablement assassiné lui-même. Mais M Tardif n' entend pas raillerie sur son assassinat. Il vient de publier

un mémoire dans lequel il se défend hautement d' avoir
été son propre meurtrier. M Tardif prouve clair
comme le jour, qu' il n' a nullement trempé les mains
dans son sang de substitut. Et puis à ceux que
n' auraient point encore

p330

satisfaits cette justification, M Tardif offre
des preuves irrécusables et positives. Comme
Jésus-Christ disait à Thomas, M Tardif dit
aux incrédules : approchez, je me montre. Venez
voir ma tape sur la tête et mes vingt-quatre
blessures sur la poitrine.
Chapitre ii. -bulletin littéraire.
I le livre des cent et un : 9 e vol.
Ii le salmigondis, contes de toutes les couleurs :
2, 3 et 4 e vol.
Iii le livre des conteurs : 1 vol.
Iv contes vrais, par Madame Jenny Bastide : 1 vol.
Ce ne sera pas seulement de son propre *salmigondis*
que M Ladvocat devra rendre compte devant les
hommes et devant Dieu, mais bien aussi de tous les
salmigondis et de tous les *livres de conteurs*
que le *livre des cent et un* a déjà fait et doit
inévitablement faire surgir encore.
C' est que tels sont, pour la plupart, messieurs
nos éditeurs à la mode, qu' ils n' ont même pas assez
d' originalité pour inventer eux-mêmes de mauvaises
publications. Mais aussi qu' un confrère ingénieux
donne l' exemple et leur ouvre la voie, vous allez
voir comme ils vont tous en foule et à l' envi s' y
précipiter. Ainsi, je ne sais plus quel infernal
libraire nous ayant un beau matin décoché 4 volumes
in-8 de mémoires historiques, fabriqués par des
commis et des brocheurs, cela mit toutes les
boutiques littéraires en verve de mémoires, et nous
eûmes, pendant plus d' un an, des mémoires par ballots
et par charretées. Aujourd' hui, grâce au *livre des
cent et un* , ce sont les livres aux mille et un
auteurs qui abondent. Ce sont les *salmigondis*
qui pleuvent. Ce sont les contes qui foisonnent. Ce
sont les conteurs qui fourmillent. Contes ou mémoires,
au surplus, les uns valent les autres assurément.
Résignons-nous donc, et dussions-nous en dormir assis
et même debout, lisons les contes et les livres des
cent et un comme nous avons lu les mémoires.
M Ladvocat, qui a voulu mettre de tout dans son
livre, y a glissé tout récemment un poète au milieu
du personnel des prosateurs de son neuvième volume.
Ce poète, ce n' est rien moins que m le comte Jules
De Rességuier.

p331

M le comte Jules De Rességuier, si poète et si grand seigneur qu' il soit, n' a pas dédaigné de se mêler à la foule prosaïque et roturière des cent et un. M le comte Jules De Rességuier a bien voulu nous parler en vers des chevaux de poste. Entre autres belles choses, voici donc ce qu' a dit m le comte Jules De Rességuier.

Il est doux de pouvoir, aux moindres aventures,
dire à ses gens : allons, préparez les voitures.
Remplissez les caissons, les vaches et *les veaux* ;
chargez mes pistolets, commandez les chevaux ;
de partir au galop sans que rien vous retarde ;
de traverser les flots du peuple qui regarde ;
de tracer dans la rue un lumineux sillon.

Il est bien entendu, de l' aveu même du poète, que ce pauvre peuple qui regarde le lumineux sillon, ne trouve nullement doux, quant à lui, de voir passer alors *les vaches et les veaux* , car monsieur le comte ajoute plus bas :

il est doux d' ébranler les vitres des maisons,
d' attirer tout le monde au bruit que nous faisons,
les paisibles marchands qui, tristes sur leur porte,
disent : voilà de l' or qu' un riche nous emporte.

M le comte, au moins, rendons-lui cette justice, n' est pas du nombre de ces riches espiègles qui trouvent plaisir à narguer le peuple en l' éclaboussant. M le comte dit bien, s' adressant à nos crésus en équipages :

je les possède aussi ces biens que je vous vois,
et mes chevaux anglais s' élancent à ma voix ;
et je puis, à mon gré, sur la foule grossière,
répandre, comme vous, l' éclat et la poussière ;
emporté hors des murs sur mon rapide essieu,
envelopper Paris dans un cercle de feu.

Mais m le comte est généreux. Il nous fait grâce de cet éclat et de cette poussière dont il ne tiendrait qu' à lui de nous couvrir. Il ne veut pas nous envelopper dans un cercle de feu ; non. Heureusement pour nous, il a des goûts plus simples ; il laisse les chevaux anglais à l' écurie ; il lui faut seulement :

... un modeste réduit,
une femme timide, un astre solitaire.

C' est bien. Puisque cela vous contente, monsieur le comte, cela nous arrange

aussi, nous autres, foule grossière que nous sommes ; grand merci m le comte !

le salmigondis, qui n' en est pas encore à son

neuvième volume comme le *livre des cent et un* , nous a tenu jusqu' ici la poésie haute. Ouvrez, si vous avez bon courage, ses trois derniers volumes ; vous n' y trouverez point de ces vers parfumés de mauvais goût et de mauvaise aristocratie, comme les sait si bien faire m le comte Jules De Rességuier. En revanche, vous y rencontrerez nombre d' histoires écrites en assez méchante prose, les unes se déclarant avec humilité traduites de l' allemand ou de l' anglais, les autres se prétendant originales ; toutes d' ailleurs s' intitulant contes ou nouvelles, à leur choix, selon leur bon plaisir, selon qu' il leur plaît d' être contes plutôt que nouvelles, ou nouvelles plutôt que contes.

Ce n' est pas qu' au milieu de ce fouillis quelques morceaux remarquables ne se soient fourvoyés. Mais qu' allaient donc faire là, bon dieu ! *Maria Rosa* de Madame De Bawr, *la rose rouge* de M Dumas, *est-ce vous ?* de M , *le portrait de Napoléon* de Wilhem Hauff, *le petit Zacharie* d' Hoffman ? Lorsqu' on a tant de mérite et de précieuses qualités, pourquoi se compromettre en une telle cohue ?

Quant à la pièce qui a pour titre : *une aventure de Shakespeare,* ne félicitez pas, je vous prie, Jean-Paul d' en être l' auteur, bien qu' elle soit signée de ses noms. C' est à M Alphonse Brot qu' appartient tout l' honneur de cette composition. M Alphonse Brot en avait gratifié Jean-Paul comme il en aurait pu gratifier Goëthe ou Walter Scott. M Alphonse Brot se repent aujourd' hui de sa libéralité. Il nous somme de déclarer qu' il est bien et dûment le propriétaire et l' auteur d' une *aventure de Shakespeare* . Rien de plus juste. Rendons à M Alphonse Brot ce qui appartient à M Alphonse Brot.

Le *livre des conteurs* , dont le premier volume a seul encore paru, s' est chargé de s' inaugurer et de s' apprécier d' avance lui-même dans une manière de préface, sinon bien modeste et réservée, au moins fort naïve et des plus curieuses. Cette préface nous apprend que les conteurs du livre, conteurs de tous les formats, l' élite de nos conteurs, s' étant un soir réunis en assemblée extraordinaire, se sont d' abord constitués *pléiade de conteurs* . Nous sommes les vrais conteurs et les seuls, ont-ils déclaré ; nul ne fera des contes hors nous et nos amis.

Cela dit, nos conteurs se montrèrent dans leur nature d' hommes du monde, et non dans leur nature de réserve. Quiconque, s' écrie alors la préface, ne les eût point connus personnellement, et les sachant près de soi, eût voulu, d' après leur physionomie et leurs discours, trouver d' inspiration

le nom de chacun d' eux, se fût, certes, préparé un grand désappointement.

p333

Sur mon honneur, je suis en ce point tout-à-fait de l' avis de la préface, et si me trouvant là, j' eusse été saisi d' une pareille fantaisie de divination, il m' eût semblé bien dur d' avoir pris, par exemple, M De Balzac ou M Michel Raymond pour M Mérimée.
Mais écoutons encore la préface.
Comme la soirée avançait, nos conteurs sortirent de leur nature d' hommes du monde et rentrèrent dans leur nature de réserve ; puis ils osèrent, chacun à l' envi, des bons mots, de vives saillies et des récits piquans dont l' imagination brodait les ornemens ; après quoi la pléiade des conteurs, prenant en considération et en pitié les besoins du siècle, et voulant pourvoir à l' énorme consommation qu' il fait aujourd' hui de contes de toute sorte, résolut et décida, séance tenante, à l' unanimité, que chacun des conteurs de la pléiade étant dans l' impossibilité de se présenter tous les mois au siècle avec un volume à la main, ladite pléiade formerait une ligue, une sainte alliance de conteurs, lesquels conteurs seraient les seuls fournisseurs brévetés de l' époque, et lui fabriqueraient en commun des contes autant qu' elle en pourrait consommer et au-delà.
Ainsi, voilà qui est bien entendu. La pléiade des conteurs a monopolisé le conte. La pléiade a mis le conte en régie comme le tabac. Grâce à la pléiade, nous aurons, selon que nous en userons, des contes à prix fixe, des contes de la première qualité, sans mélange et sans falsification. à la bonne heure.
La première émission de contes que vient de faire la pléiade ne dément pas trop au surplus les magnifiques promesses de son prospectus. Que ses futurs volumes donnent surtout aux consommateurs beaucoup de récits aussi spirituels et aussi amusans que la *demoiselle de compagnie* , par M Ancelot, et *Daja* , par M Eugène Sue ; le siècle ne se plaindra pas, j' imagine, et sera fort satisfait.
Quant aux *contes vrais* , c' est Madame Jenny Bastide qui en assume seule sur sa tête la responsabilité. N' y a-t-il pas là de sa part un peu de témérité ? Disons-le. Ce n' est pas précisément la vérité qui manque à ces contes vrais. Ce n' est pas l' intérêt non plus ; mais c' est le style souvent, et la couleur toujours.
Ainsi *le siège de Burgos* ne nous montre guère

assurément la vieille ville espagnole, cette ville de couvens et d' églises avec son grave et rude caractère, avec son aspect tout monastique et sacerdotal. Et puis, ce qui est un plus grand tort, comment après le *stello* de M Alfred De Vigny, Madame Jenny Bastide a-t-elle pu se décider à nous conter la prison et l' échafaud d' André Chénier ?

Livros Grátis

(http://www.livrosgratis.com.br)

Milhares de Livros para Download:

Baixar livros de Administração
Baixar livros de Agronomia
Baixar livros de Arquitetura
Baixar livros de Artes
Baixar livros de Astronomia
Baixar livros de Biologia Geral
Baixar livros de Ciência da Computação
Baixar livros de Ciência da Informação
Baixar livros de Ciência Política
Baixar livros de Ciências da Saúde
Baixar livros de Comunicação
Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE
Baixar livros de Defesa civil
Baixar livros de Direito
Baixar livros de Direitos humanos
Baixar livros de Economia
Baixar livros de Economia Doméstica
Baixar livros de Educação
Baixar livros de Educação - Trânsito
Baixar livros de Educação Física
Baixar livros de Engenharia Aeroespacial
Baixar livros de Farmácia
Baixar livros de Filosofia
Baixar livros de Física
Baixar livros de Geociências
Baixar livros de Geografia
Baixar livros de História
Baixar livros de Línguas

Baixar livros de Literatura
Baixar livros de Literatura de Cordel
Baixar livros de Literatura Infantil
Baixar livros de Matemática
Baixar livros de Medicina
Baixar livros de Medicina Veterinária
Baixar livros de Meio Ambiente
Baixar livros de Meteorologia
Baixar Monografias e TCC
Baixar livros Multidisciplinar
Baixar livros de Música
Baixar livros de Psicologia
Baixar livros de Química
Baixar livros de Saúde Coletiva
Baixar livros de Serviço Social
Baixar livros de Sociologia
Baixar livros de Teologia
Baixar livros de Trabalho
Baixar livros de Turismo